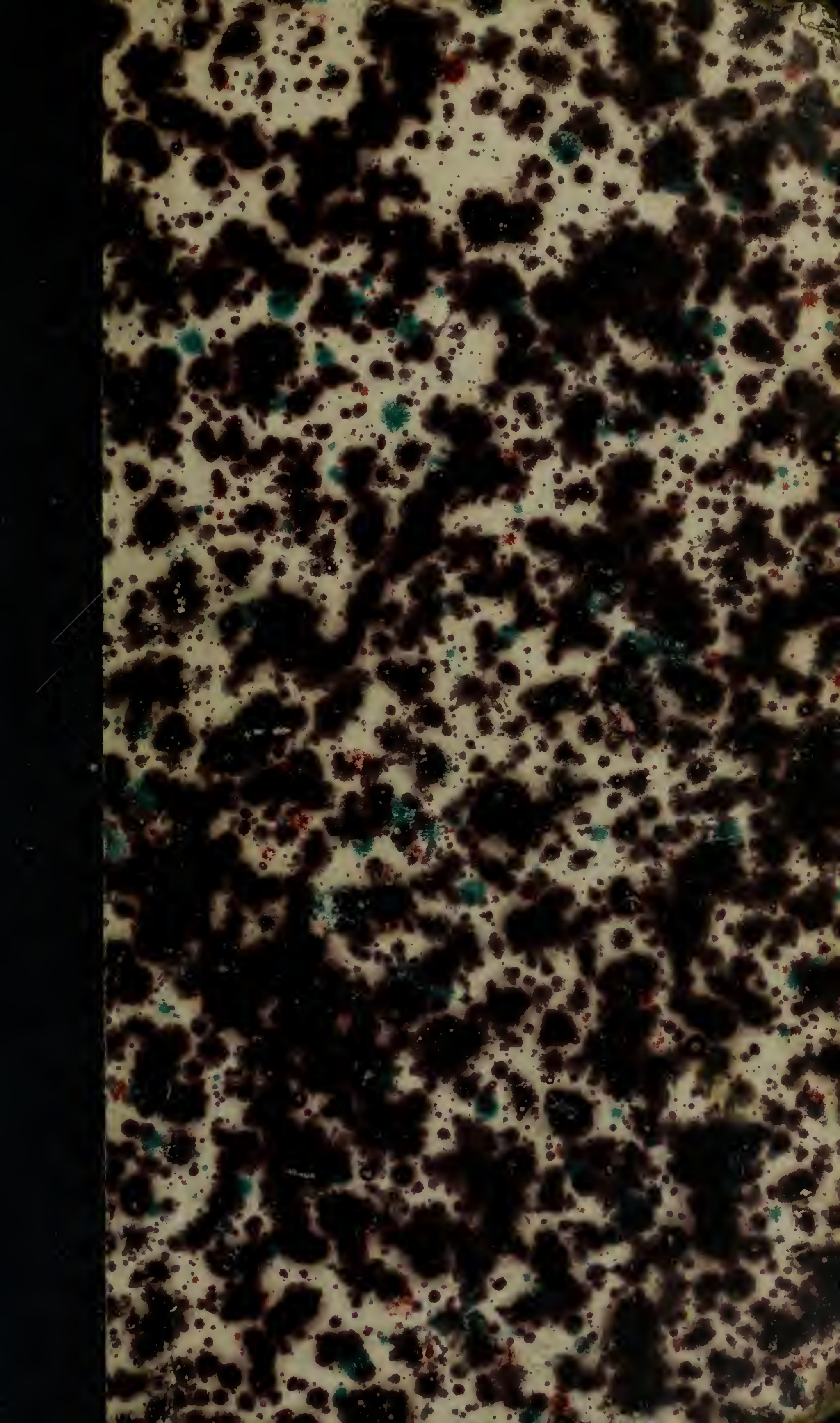


Voir Livres annoncés →

EL-IHOUDI.

Livres de Fonds.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstad. . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo. 8 vol. in-8.
Horace. 3 vol. in-8.
Jeanne. 3 vol. in-8.

BALZAC.

Splendeurs et Misères des Courtisanes. . . . . 3 vol. in-8.
Honorine. . . . . 2 vol. in-8.
Un début dans la Vie. . . . . 2 vol. in-8.
David Séchard. . . . . 2 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail. . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen. . . . . 2 vol. in-8.
Le Château de Ramsberg . . . . 2 vol. in-8.
Charles Mandel. . . . . 2 vol. in-8.

Mme LA COMTESSE DASH.

Un Mari. 2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique. . . . . 2 vol. in-8.
Histoire d'un Ours. . . . . 2 vol. in-8.
Un Procès criminel . . . . 2 vol. in-8.
Arabelle. 2 vol. in-8.

S.-HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique :
- *Première série.* — Courtisane et Sainte 1 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — Gabriel Rusconnetz. 2 vol. in-8.
- *Troisième série.* — Berthe Frémicourt.. 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.* — L'enfant sans Mère. 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin. . . . . 2 vol. in-8.
Marianne de Selvignies. . . . . 2 vol. in-8.
Daniel. 2 vol. in-8.
La Fille du Brigand. . . . . 2 vol. in-8.
La Palette d'or. . . . . 2 vol. in-8.
Nicolas Champion. . . . . 2 vol. in-8.
El Ihoudi. . . . . 2 vol. in-8.
Le Khalifa. . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD-LAFOSSE.

Chroniques de l'Œil de bœuf. . . . . 8 vol. in-8.
Hélène de Poitiers . . . . 2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée.. . . . . 2 vol. in-8.
Les Trois Aristocraties. . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom. . . . . 2 vol. in-8.

Paris. — Imprimerie de Cosson.

S.-HENRY BERTHOUD.

EL-IHOUDI

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

I

ARRIVÉE A ALGER.

Cependant, le mauvais temps arrivait à l'état de véritable tempête : le vent soufflait avec furie, et les vagues, devenues énormes, déferlaient souvent par-dessus le bord. Il fallut que Véronique et sa compagne, vain-

ques enfin, quittassent le pont et se réfugiassent dans l'intérieur du bâtiment. Charles allait les suivre, lorsque tout-à-coup une vague énorme se rua sur l'avant et couvrit d'eau le juif, anéanti par ses souffrances. Le jeune homme se traîna jusqu'à El Ihoudi, car l'on ne pouvait se tenir debout sur le pont, le plaça dans une partie du bâteau inaccessibles aux vagues, le coucha le plus commodément possible et l'enveloppa de son manteau. Tandis qu'il lui donnait ces soins, une nouvelle vague se jeta sur le bâtiment et entraîna un matelot qui passait à la place même occupée naguère par l'israélite. Le matelot fut assez heureux pour se cramponner machinalement à un cordage qui lui sauva la vie; ainsi, sans le dévouement de Charles, le juif eût été infailliblement entraîné dans les flots.

Après deux jours de furie, la mer s'apaisa tout-à-coup; ses vagues se calmèrent; les nuages noirs cessèrent de voiler le ciel; la mer unie et presque sans mouvement refléta comme un miroir la voûte bleue du ciel; une douce chaleur attiédit l'air, et puis on vit reparaître peu à peu, sur le pont, les passagers que la tempête en avait chassés.

Pâles et souffrants d'abord, il ne tardèrent point cependant à sentir leur malaise s'effacer sous la bonne chaleur du soleil; l'approche de la terre d'Afrique, qui commençait à se montrer au loin comme une légère ceinture de vapeur à l'horizon, compléta leur convalescence.

Il faut avoir supporté les angoisses d'une

traversée pénible pour comprendre le bonheur qu'on éprouve à voir la terre s'approcher et venir en quelque sorte au-devant des voyageurs. On oublie tout pour ne plus songer qu'au débarquement ; chacun se presse sur le pont : ceux-ci, armés de longues vues, cherchent à reconnaître quelques parties du rivages ; ceux-là, déjà inquiets de leurs bagages, interrogent les matelots, rassemblent leurs sacs de nuit, reprennent possession de leurs malles et replient leurs manteaux.

Au milieu du mouvement général, El Ihoudi seul restait immobile et cloué à la même place. Quoiqu'il ne compta guère plus de quarante ans, son visage pâle et ses traits défigurés par les souffrances lui donnaient presque l'apparence d'un septuagénaire. Sa tête suivait

au hasard le roulis du bateau; son œil éteint rappelait le regard sans pensée d'un idiot; des spasmes incessants soulevaient sa poitrine et crispaient ses doigts convulsifs.

— Abandonnerez-vous ce malheureux? demanda Véronique encore souffrante elle-même, et que son état de faiblesse obligeait à s'appuyer sur le bras de Charles.

— Non, répliqua le jeune homme; il suffit qu'il soit votre protégé pour qu'il continue à rester le mien.

— Merci, dit-elle en pressant doucement le bras qui la soutenait.

En ce moment, on entrait dans le port :

Alger déployait aux regards des passagers son immense colline couverte de maisons blanches et de terrasses éblouissantes. Des barques entourèrent bientôt le navire, et d'une de ces barques s'éleva une voix qui cria :

— Véronique! Véronique!

— Mon père! mon père! répondit-elle en s'élançant vers la balustrade et en agitant son mouchoir. Peu d'instants après, une nuée d'habitants de la ville encombrait le port. Véronique embrassait son père et ne songeait plus à Charles.

Ce dernier, après avoir fait descendre

avec précaution El Ihoudi dans le canot qui devait transporter à terre ses bagages, s'approcha timidement de l'oublieuse Véronique, la salua et lui montra le juif étendu dans la barque où il commençait un peu à renaître à la vie.

— Merci encore, lui dit-elle, merci des bontés que vous m'avez prodiguées; je n'oublierai jamais mon bienveillant compagnon de voyage.

Ces paroles et la chaleur avec laquelle les prononçait la jeune fille attirèrent l'attention de M. Delsarte sur Charles. Il le regarda des pieds à la tête, le salua froidement et dirigea sa fille vers la partie du pont où s'opérait le

débarquement. Véronique, affligée de l'accueil glacial fait par son père au jeune Français, se retourna vers lui avant de quitter le bâtiment et le salua affectueusement de la main.

Elle descendit ensuite dans un bateau, près de son père et de sa vieille bonne, et ne cessa de suivre du regard Charles, debout dans une autre nacelle, qu'après l'avoir vu se perdre dans la foule de biskris noirs, jaunes ou blancs qui se disputaient les bagages des passagers, et qu'un préposé de la police, le *wardien,* faisait ranger à grands coups de bâton.

Malgré la vieille et universelle tradition qu

professe que les effets du mal de mer cessent au moment même où l'on pose le pied sur la terre ferme, le juif resta étendu dans la chaloupe jusqu'à l'arrivée du petit esquif au rivage. Lorsque Charles, malgré le désir qu'il éprouvait de suivre Véronique, eut pris dans ses bras son compagnon et l'eut doucement placé sur la jetée, le malade, étourdi et chancelant, au milieu de la foule des biskris, de leurs glapissements gutturaux et de leur empressement, en apparence presque hostile, à offrir leurs services, resta debout, dans l'attitude d'un homme qui éprouve encore le roulis du bâtiment; illusion qui se prolonge, du reste, pendant plusieurs heures. Il porta autour de soi des regards hébétés, et sembla chercher dans sa poche de côté s'il trouvait un portefeuille qu'il palpa à deux re-

prises différentes, afin de bien s'assurer de la réalité de sa possession. Quand il eut acquis cette conviction, il essaya de sourire et ne put qu'entrouvrir ses lèvres décolorées. Il ne fut pas plus heureux dans l'essai qu'il tenta pour marcher. Soit faiblesse, soit que la traversée eût envenimé la blessure de sa jambe, il tomba aux pieds de Charles, qui le releva et pour le faire transporter à l'hôtel, le confia aux bras de deux robustes nègres : ceux-ci, se balançant sur la pointe des pieds et murmurant une chanson monotone et d'un rithme vivement accentué, emportèrent l'enfant de Jacob au milieu des bagages des autres voyageurs.

Le lendemain matin, Charles écrivait à sa sœur et à sa tante, lorsqu'on frappa timide-

ment à sa porte. C'était El Ihoudi, enveloppé dans sa redingote trop large : elle n'avait été que médiocrement brossée, et sur son étoffe râpée, des milliers de taches attestaient encore, sans compter les désastres antérieurs, les mésaventures de la route et les ravages de la traversée. L'âcreté de l'eau de la mer surtout, en jetant à plusieurs reprises ses lames sur ces vêtements, avait donné, à certaines parties, des nuances sans nom et d'un effet des plus piteux. Le chapeau du pauvre juif, tordu, effondré, trempé, séché, complétait d'une façon burlesque l'ensemble de cet accoutrement digne du crayon de Callot ou de l'ébauchoir de Dantan jeune.

Il s'avança un peu courbé et attacha sur Charles le regard vif et velouté qui brillait

à travers les longs cils noirs de ses larges paupières; puis se découvrant la tête :

— Merci de toutes vos bontés, monsieur Charles Lefébure, dit-il en s'inclinant jusqu'à terre.

— Pourquoi donc me quittez-vous si vite et ne me permettez-vous point de vous continuer, pendant quelques jours encore, l'hospitalité qu'un heureux hasard m'a permis de vous offrir?

— J'ai réglé tous mes comptes avec le maître-d'hôtel avant de me disposer à quitter cette auberge, répliqua-t-il, non sans un léger mouvement de fierté.

— Ce n'est pas pour vous offenser, continua-t-il après une courte interruption, mais les jeunes gens qui viennent chercher fortune en Afrique ne sont point ordinairement fort riches : accepter leur charité sans en avoir besoin serait indigne d'un honnête homme.

Une rougeur involontaire se répandit à ces mots sur le visage de Charles. Le juif continua sans paraître s'en apercevoir :

— Daignez, monsieur Charles, agréer de nouveau l'expression de ma profonde reconnaissance, et ne refusez point d'accorder quelque attention à mes dernières paroles. Dans le cas où un malheur ou quelque dan-

ger viendrait à vous menacer, ou à jeter dans une situation difficile votre famille ou ceux que vous aimez, ne dédaignez pas d'employer le moyen que je vais vous indiquer. Si vous vous trouvez à Alger, rendez-vous dans le voisinage de la Casbah, dans un petit café maure que vous trouverez à l'extrémité de la rue Sidi-Roudou; ne vous préoccupez ni de la pauvreté du lieu, ni de l'apparence singulière des personnes qui empliront ce caveau; faites-vous servir du café; demandez une pipe et en guise de remerciement, répondez au cawadji ou cafetier qui vous servira, la phrase que voici écrite sur ce morceau de papier. J'espère que vous trouverez à l'instant des moyens efficaces de sortir d'embarras ou de danger. Promettez-moi encore une chose : ne vous séparez jamais de la médaille

d'argent que vous portez sur la poitrine et que me permet de voir votre négligé du matin. J'ai l'idée qu'elle vous portera bonheur, et qu'elle pourra vous être utile dans les dangers où vous entraînera inévitablement votre profession militaire. Maintenant laissez-moi prendre congé de vous, en suppliant Jéhovah de vous combler de ses bénédictions et d'étendre sur vous sa main protectrice.

El Ihoudi salua jusqu'à terre, plaça devant Charles, sur une table, un petit rouleau de papier et disparut. Le jeune homme voulut le rappeler, et courut dans l'escalier. Le juif ne s'y trouvait plus; malgré sa jambe malade, il s'était déjà jeté à travers le réseau inextricable pour un étranger que forment

les rues sinueuses, étroites et voûtées de la capitale de l'Algérie.

Charles rentra dans sa chambre en souriant de la scène de charlatanisme jouée par l'enfant d'Israël, et jetant à terre le soi-disant talisman du juif:

— Que le diable soit de cet homme! dit-il; ce serait à regretter le peu que j'ai fait pour lui! J'eusse préféré le voir quitter l'hôtel sans prendre congé de moi, plutôt que de l'entendre débiter cette absurde comédie.

Il poussa d'abord du pied le petit rouleau de papier laissé par El Ihoudi, finit par le ramasser, le mit machinalement dans sa po-

che, prit son chapeau et résolut, pour dissiper la mauvaise humeur qui le tracassait, d'aller se promener au hasard dans la ville. Il avait à peine marché pendant dix minutes qu'il se trouvait devant un magasin sur l'enseigne duquel se lisait en grosses lettres le nom de *Delsarte*. Le négociant se promenait devant ses comptoirs, et l'expression renfrognée de sa mine, lorsqu'il aperçut Charles, témoigna du peu de satisfaction que lui causait la visite matinale du Parisien. Il répondit à peine au salut que lui fit le jeune homme, et rentra aussitôt dans l'intérieur de sa boutique. Charles se sentit triste et mécontent de cet accueil, sans se bien rendre compte des motifs qui causaient son mécontentement et sa tristesse. Que lui importaient M. Delsarte, sa bienveillance ou sa mauvaise volonté? Il

n'en laissa pas moins échapper un soupir, et il éprouva de la joie lorsqu'en se présentant chez l'intendant, il en reçut l'ordre de se tenir prêt à se mettre en route le lendemain matin pour se diriger vers les montagnes du Petit Atlas. Le séjour d'Alger lui était odieux !

Il employa le reste de la journée à continuer ses promenades dans la ville.

Soit hasard, soit préoccupation, quoiqu'il marchât sans direction et sans but à travers les rues étroites et tortueuses d'Alger, il finissait toujours par revenir devant le magasin de M. Delsarte : soit fatalité, soit par suite d'un parti pris du négociant, il se trouvait

constamment en face du père de Véronique, dont la physionomie peu prévenante s'assombrissait de plus en plus. A la fin, indigné de sa faiblesse, et pour ne plus s'exposer inutilement à parcourir la rue Bab-Azoun sans voir Véronique, il se mit à gravir la colline escarpée qui conduit vers la Casbah : après une demi-heure de marche à travers les rues étranges et qui forment la vieille Alger, il arriva près de l'ancien palais fortifié du dey, transformé aujourd'hui en caserne et livré aux dévastations des soldats.

On peut le dire sans exagération, Alger, le soir, dépasse assurément les rêves les plus fantastiques que puisse se laisser aller à créer l'imagination d'un Européen. Ce n'est que haletant qu'on peut gravir ses pentes escar-

pées, fangeuses et pavées de pierres biscornues : ses rues étroites serpentent à travers des maisons sans fenêtres, à portes basses, et dont les toits ou plutôt les terrasses se réunissent par le front pour former de véritables tunnels. Tantôt percés à jour, tantôt arrondis en voûte, ces tunnels montrent le squelette noirâtre de leurs poutres qui se détachent sur un fond grossièrement blanchi à la chaux. A chaque instant, les étroites et basses ruelles se contrarient, se confondent, s'unissent, se perdent, ouvrent des impasses et désespèrent le promeneur qui reste plongé dans une obscurité profonde, si quelque indigène, sa lanterne de papier à la main, ne vient point à traverser la rue. A la lueur de ces lanternes, sur le seuil des maisons, on voit des fantômes blancs, immobiles, muets,

et près desquels se montre une lueur phosphorescente : ce sont des Maures qui aspirent lentement les vapeurs de leur pipe et qui s'abandonnent à la rêverie somnolente si chère aux Orientaux.

D'autres objets, blanchâtres comme les fumeurs, gisaient çà et là contre les murs, heurtés souvent par les pieds de Charles et murmurent parfois une plainte ou un bâillement ; il ne tarda point à le reconnaître, il avait affaire à des Arabes qui dormaient sur ces lits improvisés, sans autre abri que leur burnous, contre l'humidité de l'air. Çà et là, on voyait, assise pres d'une petite fenêtre carrée, ouverte à sept ou huit pieds du sol, sous la voûte de la rue, une courtisane mauresque, la cigarette à la bouche, la tête coiffée d'un mouchoir de soie de couleur vive, et coquettement noué sur le

front avec de longues pointes qui retombaient vers le col. Les jambes croisées et la tête nonchalamment appuyée sur son beau bras nu jusqu'à l'épaule, elle faisait parfois murmurer sous ses doigts teints de hennah les huit cordes de la kouitra, ou le parchemin du derbouka; mêlant par intervalles aux bruits de ces instruments le refrain plaintif de la ballade *Mada ou Mada*, ou de l'air voluptueux *ia tir mannouba.*

Lorsque la porte de ces mystérieuses maisons venait à s'ouvrir, c'était d'ordinaire pour livrer passage à une négresse, avec ses larges boucles d'oreilles d'argent, son accoutrement bizarre et ses bras d'ébène chargés de bracelets : enveloppée d'un melaïka bleu à carreaux blancs qui lui servait à la fois de

voile et de manteau, elle s'éloignait mystérieusement et en faisant résonner du claquement de ses sandales les échos des rues solitaires.

Après avoir répondu au qui-vive des sentinelles françaises, et rencontré deux ou trois escouades d'*uros*, (watchman Maures qui font la patrouille) une lanterne et un bâton à la main, il arriva au sommet de la ville et chercha autour de lui, le café maure dont lui avait parlé le juif. Il aperçut au fond d'une rue, tellement escarpée qu'elle semblait un précipice, une ouverture ménagée dans la muraille. De cette ouverture sortaient une faible lumière et une vapeur blanchâtre qui se déployait en flocons transparents. Il s'approcha, non sans s'étayer à l'aide de sa canne,

sur la pente escarpée de la rue, et vit une chambre ou plutôt une cave, basse, étroite et garnie de planches à deux pieds du sol. Sur ces planches, huit ou dix Arabes, les jambes croisées, la tête enveloppée d'un haïk blanc, attaché par une corde de poil de chameau, humaient gravement la fumée de leurs longues sibsi en bois de mérisier. Un petit nègre, demi-nu devant un grossier fourneau ménagé à l'entrée de ce bouge, ravivait au foyer quelques braises, en soufflant à travers un roseau. Après cela, il jetait du marc bouillant sur un peu de café pilé au mortier, plaçait sur le foyer la cafetière à long manche qui contenait cette préparation, la secouait chaque fois que l'ébulition faisait déborder le liquide et versait la mixture dans une double tasse de porcelaine, de manière à faire rem-

plir à la seconde l'office de notre soucoupe européenne et pour préserver d'un contact trop chaud les doigts des buveurs. Charles s'arrêta plein d'admiration devant le tableau digne de Rembrandt qui s'offrait à ses regards : la mèche vacillante d'un godet en verre, suspendu par des fils de fer au plafond, promenait sur les Maures accroupis sous cette voûte, les effets bizarres et pittoresques de sa lumière et de ses ombres. Elle augmentait encore ainsi la majesté de ces hommes au maintient grave, aux traits sévéres, et dont le costume déguenillé formait néanmoins des draperies larges et d'un effet grandiose qu'un de nos maîtres célébres se fût estimé heureux de copier.

Le petit nègre s'approcha de Charles et

attacha sur lui le regard intelligent de ses yeux à prunelle noire, nageant dans une sclérotite bleuâtre. Il semblait attendre du Français, arrêté devant la boutique, soit une question, soit quelques paroles ; trompé dans sa prévision, il ne tarda point à reprendre ses occupations et à préparer le café qu'attendaient ses hôtes.

Charles se rappela qu'après avoir repoussé du pied le petit rouleau de papier du juif, il avait fini plus tard par le ramasser machinalement et par le mettre dans la poche de son gilet. Il le tira, le déroula, et cherchant à déchiffrer la phrase arabe qui s'y trouvait écrite en caractères francais, il prononça ces mots :

— *Sha-Allah.* (S'il plaît à Dieu.)

Aussitôt un homme s'éleva du fond du café, vint à l'étranger, se pencha à son oreille, répéta la phrase que Charles venait de lire sur le papier, et prenant la main du jeune homme, l'entraîna à travers plusieurs rues. A la fin, il s'arrêta devant une porte basse, l'ouvrit sans frapper et introduisit son compagnon dans un vestibule mauresque (skifa), orné de colonnès de marbre et formé par des voûtes à la manière orientale; sous une de ces voûtes se trouvait, sur un banc de pierre, un coussin de peau de Maroc brodé d'or. Le guide de Charles frappa trois fois dans ses mains; une porte basse, en bois sculpté, tourna sur ses gonds, et une vieille femme montra son visage ridé qu'envelop-

pait une espèce de mentonnière de soie noire.

Quelques instants après, El-Ihoudi arriva par cette même porte, que la vieille femme referma derrière elle au verrou avec un soin et des précautions inouïes.

Un changement complet s'était opéré dans le costume et dans les manières du pauvre diable protégé naguère par Charles. Il portait une veste brune ou quaftan à manches fendues jusques au coude; son large séroual était rattaché autour de sa taille par une ceinture rouge; un mouchoir de soie noire, noué sur sa tête autour d'une calotte de velours terminée en pointe, formait un espèce

de turban plat. Les traits fortement dessinés de l'israélite et sa longue barbe, peignée cette fois avec soin, prenaient, sous cette coiffure, une expression de finesse et de majesté qu'il eût été impossible de deviner en les voyant affublés d'un chapeau décrépit et à demi-cachés par une cravate crasseuse et en lambeaux.

Il s'assit sur le coussin de cuir du Maroc, tendit la main à Charles et fit signe au guide du Français de se retirer.

Ce dernier obéit en silence et alla s'accroupir en dehors de la maison, sur le seuil de la porte.

— Je devine quel motif vous amène près

de moi, dit en souriant le juif, quand il se trouva seul avec Charles. Je vous remercie de la confiance dont vous m'honorez en dépit de l'extérieur peu prévenant sous lequel je m'étais montré à vous pendant notre voyage. De graves motifs m'obligeaient à cacher mon voyage, et m'obligent encore à cacher mon arrivée et mon séjour en Algerie. Vous êtes le seul chrétien initié à ce secret, et je suis sûr de votre discrétion ; ma confiance en vous est sans réserve.

Charles sourit en songeant qu'il ne savait pas même le nom de l'inconnu qui lui parlait ainsi de confiance et de secret. Ce sourire n'échappa point à l'israélite, qui répondit à la pensée intime du Français.

— Mon nom véritable et des confidences

plus complètes ne vous seraient d'aucune utilité. Pourquoi vous charger d'un bagage superflu, sinon dangereux? Je veux vous servir par des faits et non par des paroles. Votre cœur se brise, n'est-ce pas, à la pensée de quitter Alger sans avoir revu la jeune fille avec laquelle vous avez voyagé, et qui semblait bien triste en se séparant de vous? Vous allez passer avec Véronique le reste de la soirée.

Il frappa dans ses mains; le guide de Charles, assis sur le seuil, se leva et s'approcha d'El Ihoudi, qui lui donna quelques ordres en arabe; une personne familière avec la langue algérienne eût immédiatement reconnu dans le langage de cet homme, à certain grasseyement dur et désagréable, l'accent israé-

lite. Les juifs d'Afrique prononcent l'arabe comme les Marseillais prononcent le français.

Le vieillard alla frapper à la porte intérieure par laquelle était arrivé El Ihoudi. Une servante se montra de nouveau, écouta les paroles du compagnon de Charles et disparut. Cinq minutes après, deux femmes, vêtues d'un costume d'une richesse et d'une originalité extrêmes, se baissaient pour passer sous cette même petite porte et s'approchaient du compagnon du Français.

— Voici, dit-il en leur présentant Charles, un de mes amis que je vous prie de vouloir bien conduire, ce soir, chez votre frère Chebabi.

La plus âgée des trois femmes salua Charles, et les deux jeunes filles s'inclinèrent en rougissant.

Le Français ne put s'empêcher d'admirer le costume de ces trois femmes, qui était celui que portent les juives en Algérie. Il se composait du *quaftan,* sorte de veste à épaulettes, ouverte sur la poitrine de manière à laisser entrevoir le sein; des manches d'une étoffe transparente, brodée en paillettes tombaient du *quaftan,* se nouaient légèrement derrière les épaules et permettaient d'admirer les bras et la pureté de forme qui caractérise les races orientales; par dessus le *quaftan* se trouvait la *beden,* robe sans manches, ouverte sur les côtés et dont les plis brodés d'or se trouvaient rassemblés autour de la

taille qu'ils indiquaient, par un mouchoir de soie noué au-dessous de la poitrine; cette ceinture retombait par devant en pointe. Les coiffures des jeunes filles rappelaient la chachia des Mauresques; la dame âgée portait le *sarma* en argent, longue et légère pyramide à jour penchée en arrière et qui n'est autre chose que la haute cornette des paysannes cauchoises ou plutôt le henné de la reine Isabeau de Bavière.

El Ihoudi fit signe à Charles de suivre la dame âgée, et la vieille domestique, une lanterne à la main, se mit à marcher devant ses trois maîtresses.

Tout cela s'était fait si brusquement et

d'une manière tellement imprévue pour Charles, qu'il n'eût le temps ni d'adresser des questions à l'israélite ni de lui faire des objections sur l'aventure dans laquelle on le jetait. Avant d'avoir pu parler il se trouva dans les rues d'Alger, en compagnie de trois femmes et forcé de répondre aux paroles de politesse bienveillante que la dame juive lui adressait, et qui forment, en Afrique comme en Europe, les prémisses inévitables d'une conversation entre personnes se voyant pour la première fois. Sept minutes s'étaient à peine écoulées que la vieille femme entra dans un corridor, s'arrêta, leva un peu la lanterne, qu'égayaient des facettes de verre enchassées dans sa carapace de ferblanc, et poussa une porte entrebâillée. Personne ne

vint au-devant d'elle et de ceux qu'elle précédait.

On arriva ainsi dans l'ouesth-eddar ou cour inférieure d'une maison mauresque.

Au milieu de l'ouesth-eddar éclairée par des lanternes semblable à celle que tenait le porte-fanal féminin, une fontaine de marbre blanc laissait échapper en murmurant une petite nappe d'eau qui retombait et allait se perdre dans un bassin circulaire. Des colonnes, également en marbre de Paros, élégamment sculptées, soutenaient de leurs chapitaux délicats une galerie de bois (sehine) et les balustrades (derbouse) à jour, peintes de couleurs vives et tranchantes; des dalles de

faïence avec leurs tons nacrés et leurs desseins bizarres revêtaient les murailles et ruisselaient de paillettes lumineuses, en reproduisant sur leurs surfaces polies les reflets des lumières qui scintillaient de toutes parts. A l'étage supérieur, la vieille femme souleva un rideau de soie rouge et montra aux regards éblouis de Charles une salle longue, étroite, aux deux extrémités de laquelle se trouvaient jetées d'une manière pittoresque des étoffes de soie de couleurs différentes et brodées de fleurs en or. Sur les divans, un peu moins bas que les coussins mauresques, se tenaient assises cinq ou six jeunes filles vêtues à la manière israélite et trois matrones la tête armée du sarma.

Véronique se trouvait parmi les jeunes

filles, et son costume européen formait un piquant contraste avec la parure orientale de ses compagnes. A la vue de Charles, une charmante rougeur se répandit sur son visage et elle porta avec inquiétudes ses regards vers l'autre extrémité du salon. M. Delsarte semblait s'être retiré dans cette partie solitaire de l'appartement pour qu'on ne l'interrompît point dans un entretien fort grave et fort sérieux, en apparence du moins, qu'il avait avec un vieillard à barbe blanche. Telle était sa préoccupation qu'il ne remarqua point l'arrivée de Charles. Il n'en fut pas de même du vieillard, qui s'empressa d'accourir au-devant du jeune homme, lui prit affectueusement les mains, les serra dans les siennes, et l'embrassa sur les deux joues.

— Soyez le bienvenu chez moi, dit-il. Vous amenez la bénédiction du ciel dans ce logis, qui devient le vôtre. Vous êtes l'ami de mon meilleur ami.

Sans quitter la main de Charles, il le mena ensuite vers M. Delsarte et le lui présenta dans les termes les plus affectueux. Le négociant français, qui n'avait pu réprimer d'abord un mouvement de contrariété, prit un visage riant pour saluer le jeune homme, le remercia de la protection qu'il avait bien voulu donner à Véronique pendant la traversée, et s'excusa de ne point l'avoir fait la veille, avant de quitter le bateau.

— Vous connaissez notre ami Charles Lefébure? demanda le vieux juif avec une

fausse candeur, démentie par ses yeux pétillants de finesse, sous leurs sourcils grisonnants; tant mieux! Il ne se trouvera ce soir que des amis sous mon toit. Bénis soient Dieu et le saint jour du sabbat! Maintenant, reprenons notre causerie et laissons mon hôte français aller rejoindre les jeunes filles.

Les personnes réunies dans le salon ou ghorfa de Chebabi ne tardèrent point à se former en trois groupes bien distincts : le maître de la maison et M. Delsarte avaient repris leur entretien à l'extrémité du salon; les dames mariées, comme l'attestait le sarma qui les couronnait, occupaient le bout opposé de la longue pièce et s'y livraient à une conversation animée, dans laquelle jouaient un grand rôle les événements du quartier,

les fiançailles projetées dont la nouvelle commençait à s'ébruiter et les incidents du ménage. Avouons-le encore, elles ne renonçaient point à assaisonner cette conversation de conjectures et de médisances dans lesquelles le prochain ne se trouvait pas toujours traité avec une charité bien exemplaire.

Les jeunes filles montraient à Véronique le trousseau de leur sœur et de leur cousine, la jolie Mouni, fiancée depuis deux mois à un de ses parents qu'elle n'avait point encore vu. Elles ne dédaignèrent pas d'apprendre à leur nouvelle compagne le prix élevé des guaftan brodés en or, de l'épaisse étoffé de soie des beden, et des serroual en satin pourpre qui devaient se plisser autour de la taille de leur sœur.

— Voyez ce *cheurka*, c'est ainsi que nous appelons un collier, dit la plus jeune des trois charmantes filles ; chacune de ses perles vaut trente douros ; le collier se compose de neuf rangées et à chaque rangée on compte cinquante perles, sans oublier la plus grosse, qui se trouve au bas du *cheurka*, voyez l'agrafe en or de sequins qui l'attache par derrière, qu'elle est belle et d'un grand poids. Elle coûte à elle seule dix douros.

Les jeunes filles continuèrent à montrer les parures de noces de Mouni et de leurs propres bijoux, non sans en discuter la beauté et surtout la valeur ; elles se dirigèrent ensuite vers le piano, où l'une d'elles se mit à chanter une romance française. Grâce à cet

incident, Charles se trouva enfin seul près de Véronique.

— Hélas! lui dit-il, je ne pensais plus vous revoir, mademoiselle.

— Un hasard heureux m'a permis ce soir de vous adresser encore une fois mes remerciements, répondit-elle; il m'était pénible de vous avoir quitté si brusquement sur le bateau. Je me félicite de pouvoir vous exprimer encore ma reconnaissance.

— Avant de nous séparer pour ne plus nous revoir? n'est-ce pas? répliqua-t-il avec amertume.

Elle l'interrompit en cherchant à maîtriser son trouble.

— Vous connaissez beaucoup le maître de cette maison? demanda-t-elle en plaçant la conversation sur un terrain moins dangereux.

— Je me trouve admis chez lui pour la première fois.

— C'est comme moi, dit-elle. Fatiguée de la route, je me disposais ce soir à me retirer dans ma chambre, lorsque mon père reçut la visite de M. Chebabi. Aussitôt, il vint m'apprendre que les filles de ce banquier désiraient me voir et voulaient passer la soirée

avec moi, j'essayai de refuser; mais mon père insista tellement, qu'il fallut m'habiller à la hâte et l'accompagner.

— Vous regrettez de lui avoir obéi ?

Je ne sais quelle réponse eût été faite à cette question, si la maîtresse de la maison ne fût venue annoncer que l'on allait passer dans la salle à manger.

Elle se dirigea vers la galerie du rez-de-chaussée, y introduisit ses convives, et les invita à s'asseoir; M. Chebabi, en indiquant les places que devaient occuper ses convives, plaça Charles entre Véronique et la belle Mouni.

On ne servit sur la table israélite que des mets préparés de la veille, comme le veut la loi religieuse, qui interdit tout travail manuel aux enfants de Moïse le jour du sabbat. Ce souper ne rappelait en rien une repas français. La nature des mets et l'ordre qui présidait au service, différaient complétement de nos habitudes. Des liqueurs versées dans des verres de Trieste, ciselés et rehaussés d'or, furent d'abord présentées sur des plateaux d'argent. Une quantité innombiable de mets servis, un à un, vinrent étaler sur la table leurs mélanges bizarres et de nature à étonner les yeux et le goût des trois Européens conviés à ce banquet. Le fenouil joue un grand rôle dans la cuisine juive, le safran mèle son or nauséabond à presque tous leurs mets, et les épices les plus violens sont prodi-

gués partout avec une profusion dont s'accommode difficilement un palais chrétien.

Le souper se prolongea jusqu'à minuit. Alors, les convives se séparèrent, non sans une larme de Véronique, non sans un soupir de Charles, qui, rentré chez lui, couvrit de baisers un bouquet qu'il tira de son sein et que Véronique avait tenu à la main pendant toute la soirée.

M. Delsarte n'était point le moins joyeux des convives de Chebabi. Malgré la sainteté du sabbat, le riche israélite avait laissé entrevoir des dispositions favorables pour une affaire importante proposée par le négociant espagnol.

II

QU'IL FAIT BON D'AVOIR DES AMIS.

Le lendemain de son souper avec le juif Chebabi, Charles Lefébure partit, comme il en avait reçu l'ordre, pour un corps d'armée qui occupait les montagnes du petit Atlas, et qui cherchait à soumettre les Arabes

par lesquels elles étaient défendues contre l'invasion française.

Le nouvel adjudant auxiliaire des subsistances n'avait point tardé à faire apprécier par ses chefs l'intelligence de son esprit et la droiture de son caractère. On savait d'ailleurs l'intérêt que lui portait le colonel d'Outrepont, et ce dernier avait, en outre, remis à son protégé, des lettres pressantes de recommandation adressées à plusieurs intendants de l'armée.

Il en fallait beaucoup moins pour valoir quelque protection à un jeune homme dont les manières distinguées attestaient une excellente éducation, et qui s'était déjà heureu-

sement tiré des trois ou quatre épreuves assez décisives auxquelles on l'avait soumis. Il ne tarda donc point, après quelques mois de noviciat, à se voir chargé de l'approvisionnement d'un petit corps militaire, ayant mission de surveiller plusieurs tribus arabes qui semblaient ne payer qu'à regret l'impôt, et dont on avait quelques raisons de suspecter le dévouement la cause française.

Charles partit pour la plaine avec un régiment de spahis et trois bataillons de zéphyres; on lui avait donné comme second dans ses opérations de subsistances militaires, un jeune homme nommé Brichard.

Brichard était un garçon d'humeur légère,

spirituel par boutades, un peu décousu dans ses idées et d'un tempérament de jovialité inaltérable : tout lui devenait matière à rire, la bonne comme la mauvaise fortune; il parlait assez volontiers de lui-même, racontait à qui voulait les entendre les folies de sa jeunesse; trouvait charmant d'avoir dissipé à Paris, en quelques années, un héritage de quatre cents mille francs, faisait la nique à la misère, et n'eût voulu pour rien au monde marcher sans créanciers et sans lettre de change. Ce caractère badin dans son cynisme, et se riant de choses que Charles était habitué à traiter sérieusement, blessa d'abord le neveu de mademoiselle Lefébure : il accueillit avec assez de réserve les avances que lui faisait Brichard; mais Brichard n'était pas de ceux qu'intimide et tient

en réserve un accueil peu empressé. Au lieu de se tenir pour battu, il redoubla d'empressement, modifia un peu son laisser-aller et fit tant de coquetteries à son camarade qu'il finit par le réduire à écouter, sans trop de mauvaise humeur, les calembourgs, les récits d'aventures de coulisses, et les prouesses galantes qui formaient le sujet des causeries ordinaires de l'ex-lion parisien.

Brichard, d'ailleurs, savait donner à ces billevesées une physionomie grotesque et une allure piquante qui les lui faisaient pardonner. Au milieu de la vie des camps, peu en harmonie avec ces goûts et ses habitudes, en proie à des idées tristes chaque fois que son imagination se reportait vers Paris ou vers Alger.

vers sa sœur ou vers Véronique, Charles ne tarda point à trouver que la société de Brichard lui apportait d'heureuses distractions et parvenait souvent à le soustraire à l'ennui et à une tristesse voisine du découragement. Brichard d'ailleurs se montrait excellent compagnon, aimait à se sacrifier pour son ami, lui cédait toujours le meilleur cheval ou la meilleur ration, ne s'effarouchait pas d'une rebuffade et acceptait de bonne grâce, dans ses relations avec Charles, le rôle un peu secondaire que Racine, dans *Andromaque,* fait jouer à l'antique modèle des amis. Après un mois de campagne, Charles ne pouvait plus se passer de Brichard.

Ce Brichard était un petit homme brun et dont les cheveux crêpus taillés en brosse,

s'eténdaient sur un front peu développé. La forme de sa tête et de ses lèvres rappelait vaguement le type des nègres ; un léger zézaiement donnait à sa voix une expression comique que rehaussaient l'excentricité de ses expressions et la jovialité de son humeur. A tout cela il joignait un goût forcené pour la pêche, ne marchait jamais sans l'attirail nécessaire pour se livrer à cette passion, n'apercevait pas un filet d'eau sans désirer y jeter sa ligne, et ne connaissait point de plus grand bonheur que de voir un poisson se débattre à un hameçon. Il en advint de cette liaison ce qu'il arrive d'ordinaire dans un ménage : chacun des deux conjoints modifia, à son insu, son propre caractère par des transactions involontaires et inaperçues. Le contact et le frottement arrondirent les angles par

lesquels ils s'entrechoquaient. Brichard avait appris à écouter sans ennui les confidences d'un amour chaste et les pieux souvenirs de la famille, lui, pauvre orphelin, élevé par un tuteur cupide. Charles, de son côté, commençait à sourire aux calembourgs de Brichard quand ils étaient bien franchement bêtes, et ne dédaignait pas le soir, à la veillée, sous la tente, une histoire un peu égrillarde. Enfin il commençait à jeter la ligne sans ennui.

Telle était la nature de leurs rapports, lorsque les deux jeunes gens reçurent, on l'a dit, l'ordre d'accompagner un corps militaire détaché de l'armée en campagne, pour former un camp d'observation.

Après deux jours de marche, on alla coucher à l'extrémité de l'immense plaine de la Mitidja, sur le bord du lac Haloula, qui s'étend au pied du Chenoua, non loin du tombeau de la Roumi. Michel Cervantes et la tradition racontent que ce tombeau fut construit pour la fille du comte Julien, après que ce dernier, pour venger son honneur outragé, eut livré l'Afrique aux Maures. Les savants, comme d'habitude, rejettent cette légende poétique pour se livrer à cent dissertations contradictoires et surtout hélas! ennuyeuses, sur l'étrange monument qui ressemble à une tour ronde, gigantesque et dont on aurait abattu les crénaux. Tenons-nous-en donc à la tradition, moins encore à cause de la voix populaire qui pourrait bien, en cette circonstance, n'être pas la voix de Dieu, mais à cause

des savants qui ne veulent pas l'admettre, et en haine de cinquante volumes publiés ou à publier sur le tombeau de la Roumi. Disons en passant que les Arabes désignent encore aujourd'hui par ce nom de Roumi, *Romains*, non-seulement les chrétiens, mais encore toutes les nations européennes.

La petite armée, du lieu où elle campait pouvait observer tout ce qui se passait dans la plaine et sur les montagnes, sans courir les dangers d'une surprise. Prête à marcher, à la moindre hostilité, sur ses agresseurs s'il s'en présentait, elle maintenait en outre dans l'inaction les nombreuses tribus qui occupaient le Sahel, l'Atlas et le Chenoua.

Si l'art militaire approuvait cette position,

un peintre et un poète ne l'eussent point choisie avec moins d'empressement. A droite, les cimes tourmentées de l'Atlas se dressaient audacieusement avec des arbres, des maisons, des gourbis, entassés dans leurs gorges, riches de végétation comme la Flandre et pittoresques comme les Alpes. Çà et là on apercevait de hauts mamelons grisâtres, de forme régulière, parmi lesquels, pendant la nuit, brillaient parfois des feux; c'étaient des tentes, des *maisons de poils* (bioutchar), pour employer l'expression arabe. Souvent, ces villes nomades disparaissaient tout-à-coup pour se montrer sur un autre point, toujours dans un lieu naturellement fortifié, et dont la disposition pût rendre difficile, sinon impossible, une attaque imprévue.

Jusqu'alors, pas un seul coup de fusil n'avait été échangé entre les Français et les Arabes, qui se contentaient de rester sur la défensive. Le corps d'observation du camp d'Haloula avait fini par se laisser aller à une sécurité à peu près complète; les soldats jouissaient gaîment, avec leur insouciance habituelle, des avantages d'une position qui ne les soumettait à aucune des privations et des épreuves inséparables d'une expédition. La plaine fournissait aux chevaux une nourriture abondante et qu'il suffisait de leur laisser paître. L'approvisionnement se ravitaillait facilement et les convois protégés par des sorties arrivaient sans coup férir de Blidah et même d'Alger; on avait autant de bestiaux qu'il était nécessaire à la consommation, et ils ne subissaient point, faute de fourra-

ges, le dépérissement qui transforme si vite les convois de cette nature en une nourriture malsaine et dangereuse, surtout les moutons. Enfin, le lac donnait le plaisir de la pêche a d'innombrales amateurs, parmi lesquels se faisait remarquer, au premier rang, Brichard, dont chacun enviait l'adresse et le bonheur. On citait, avec une complaisance qui flattait son orgueil, les énormes poissons qu'amenaient sur le rivage ses lignes toujours favorisées. Grâce à lui, les tables de ses amis se chargeaient de mets dont la délicatesse eût été vivement savourée par les gourmets les plus difficiles et les plus experts.

Charles, quoiqu'il accompagnât souvent son ami sur les bords du lac salé Haloula, donnait moins d'attention à sa ligne qu'à

l'admirable panorama qui se déployait devant lui. Il passait de longues heures, les yeux fixés sur le Sahël, calme, fier, nu, et d'une grandeur d'autant plus majestueuse qu'elle formait un contraste complet avec l'Atlas et ses formes bizarres. Souvent le neveu de mademoiselle Lefébure, grâce à la poésie qui dore l'imagination de tout jeune homme amoureux, comparait le Sahel aux Arabes drapés dans les larges plis de leurs burnous, sans affectation, et surpassant néanmoins les dispositions que cherchent et que s'estiment heureux de trouver, après de bien savantes combinaisons, les statuaires les plus habiles. L'Atlas lui rappelait les chevaux fougueux qu'il voyait apparaître quelquefois dans la plaine : chaque mouvement fait jaillir et onduler des muscles dessinés énergiquement et

qui prennent toutes les formes; soit que le beau coursier frappe la terre de son pied, et qu'il se dresse sur ses jarrets; soit qu'immobile, les oreilles au vent, les narines ouvertes, l'œil en feu, il attende un mot, un geste pour s'élancer prompt comme les cavales Thessaliennes que les anciens disaient filles du vent. Le regard de Charles aimait surtout à s'égarer sur la mer de verdure qu'on nomme la Mitidja; il cherchait, parmi les arbres qui s'élèvent çà et là, les ruisseaux qui serpentent les nappes de verdure qui s'étendent à perte de vue. Koléah, Blidah, Bouffarick, faibles points perdus dans un espace immense et que renferme une ceinture de montagnes à travers les découpures, desquelles se laisse parfois entrevoir la Méditerranée, sous la forme d'une tache bleue,

moins transparente que l'azur du ciel. Que de soirées il passa, écoutant le murmure des eaux, tandis que le rossignol chantait sa complainte mélancolique, et que le soleil, disparu derrière le Sahel, laissait après lui un horizon de pourpre et d'or !

Nous l'avons dit, depuis trois jours que les soldats occupaient les bords du lac salé, une sécurité complète s'était emparé d'eux, et ils n'épargnaient point les railleries aux précautions minutieuses que leurs officiers les obligaient à observer. Le soldat français est essentiellement frondeur. Il se trouve dans les rangs de l'armée de beaux esprits de régiment,journalistes sans journaux qui dirigent l'esprit public, alimentent l'opposition , fournissent les épigrammes et se livrent à

d'inoffensifs dénigrements, que font oublier le son du tambour ou le premier coup de fusil. Alors ces frondeurs meurent en obéissant aux officiers aux dépens desquels ils s'escrimaient tout-à-l'heure, et comptent dans leurs rangs des centaines d'*Escoffier* prêts à s'immoler pour les chefs dont, à entendre leurs bavardages, on eût pu les croire les ennemis mortels.

Le colonel qui commandait le petit camp redoublait de prudence : il avait appris par ses espions qu'un couvent de tholbah arabes se trouvait caché au pied de l'Atlas, dans un lieu nommé Benikil; les moines musulmans, on le savait, s'entouraient de fanatiques et tenaient prêtes leurs armes.

Les tholbah du Benikil sont les trappistes

de l'Algérie. Ils cultivent la terre, consacrent à l'étude une partie de la nuit, et ne donnent au sommeil que peu d'heures. Il se font citer pour leur sobriété dans un pays où la sobriété n'est pas une vertu, mais une habitude. Ce couvent existe encore aujourd'hui, près de la ferme de Sidi-el-Apchy, mon hôte, sous le toit duquel j'écris ces lignes au sommet de l'Atlas, en pleine Mitidja, en face du Sahel, et tandis que mon guide et mon ami le Khalifat El Karoubi, un long fusil à la main, se montre sur un des mamelons de la montagne, où il épie le passage de quelque vautour. (14 *avril* 1845.)

Un soir tout était calme au camp. Un peu d'air frais tempérait la chaleur étouffante qui avait régné jusque-là. On n'entendait au-

cun bruit. Les soldats dormaient. A peine de rares tentes d'officiers laissaient-elles entrevoir encore, à travers leurs épais tissus, la lueur d'une lampe. Etendu sur son hamac, Charles rêvait tristement à Véronique et aux deux femmes aimées qu'il avait laissées en France. Tout-à-coup Brichard, que des préparatifs de distributions de vivres avaient occupé jusqu'à cette heure avancée, entra dans la tente commune et se hâta d'inventer une plaisanterie pour égayer son camarade. Ses meilleurs calembourgs ne purent y parvenir, et il surprit Charles qui essuyait furtivement une larme.

— Tu vas passer une belle nuit! s'écria-t-il, car Brichard en était venu, non sans peine, à tutoyer Charles, plus heureux en

cela que le Pylade de Racine, dont nous parlions tout-à-l'heure. Au lieu de gémir, de nous désoler, de nous abandonner à nos souvenirs, nous ferions bien mieux d'aller sur la lisière du camp faire une charmante partie de pêche au clair de lune. Le lac Halloula est à cinquante pas et foisonne de poisson. Nous récolterons un excellent déjeuner pour demain matin; nous respirerons un peu d'air frais, après avoir été haletants, comme feu je ne sais plus quel prophète, dans une fournaise ardente. Enfin, et ce qui vaut mieux, nous reviendrons dans notre tente disposés à dormir et l'imagination calmée. Il n'y a rien qui vaille la pêche pour amortir l'imagination; tu me l'as dit cent fois.

— Mais une pareille excursion, la nuit.

hors du camp, présente peut-être des dangers.

— Des dangers! s'écria Brichard... A notre premier appel tout le camp nous entendrait et viendrait à l'aide des deux plus parfaits adjudants des subsistances que Dieu se soit complu à former. D'ailleurs les Arabes se trouvent à cinq ou six lieues de nous, et je les crois plus occupés d'éviter nos soldats que de songer à troubler notre partie de pêche. Allons! viens, mon cher ami, viens Charles!

Rien en effet ne devait faire redouter le moindre péril; des sentinelles veillaient à vingt pas du lac; la prudence des Arabes et

leur aversion pour en venir à tout combat face à face avec des forces imposantes, garantissaient encore la sécurité des deux amis. Ils allèrent donc s'asseoir sur le bord du lac, la ligne à la main. Charles ne tarda point à oublier de suivre le mouvement du liége qui surnageait, et retomba dans la rêverie mélancolique à laquelle Brichard avait voulu le soustraire. L'œil fixe, il regardait machinalement les ondulations de l'eau qui se succédaient lentement et s'argentaient tour-à-tour aux rayons de la lune. Tout-à-coup, il se sentit étouffé par une épaisse étoffe qui voilait ses yeux et bâillonnait sa bouche. Il voulut se débattre... une main vigoureuse l'entraîna à travers des broussailles qui le déchiraient. Cela dura quelques instants, — une minute peut-être, — mais cette minute sem-

bla à Charles lente comme l'éternité. A la fin, on s'arrêta, on passa une corde autour du corps du prisonnier de manière à lui rendre tout mouvement impossible; enfin on le jeta sur un cheval et dans les bras d'un cavalier qui le plaça devant lui. Le cavalier partit au galop.

Au même instant les sentinelles françaises firent feu, l'alarme fut donnée au camp, on entendit les tambours battre et une rumeur s'élever. Charles un instant se crut sauvé, surtout lorsqu'il sentit le galop du cheval se ralentir un peu et le cavalier se retourner pour regarder en arrière. Cet espoir s'effaça aussitôt ; le cheval repartit avec plus de rapidité que jamais.

Charles, suffoqué par le burnous noué sur son visage, perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il se trouvait dans une vallée profondément cachée au milieu de hautes montagnes. Des hommes, des femmes, des enfants l'entouraient: tous jetaient ce gloussement étrange qu'ils nomment leur cri de joie : Louilouil ! louilouil ! louilouil !

Charles, quand il eut repris un peu de force, reconnu qu'on l'avait rappelé à la vie en lui baignant d'eau fraîche le visage et la poitrine. Dépouillé de presque tous ses vêtements, il gisàit nu sur le sable, tandis qu'on se disputait autour de lui ses dépouilles.

— Voici une partie de pêche peu agréable, car nous y jouons le rôle de poisson, dit une voix connue; nous ne sommes que des riz-pain-sel, et nous allons mourir comme des héros.

C'était Brichard dont les Arabes s'étaient également emparés.

Le louilouil cessa enfin et fit place à des injures et à des mauvais traitements dont on accabla les prisonniers. Les femmes surtout se montraient d'une telle violence, que les hommes finirent par s'éloigner et rentrèrent sous leur tentes, sans doute pour ne point devenir les complices de pareilles atrocités.

Un petit garçon de sept à huit ans quitta le groupe des femmes et revint quelques instants après, tenant un couteau à la main. Il s'avança vers les Français garottés de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement. s'amusa quelques instants à promener la lame sur leurs yeux, sur leur cœur et sur leur poitrine; puis, par un mouvement rapide et inattendu, il se retourna et abattit d'un seul coup le pouce de la main droite de Brichard.

L'infortuné jeta un cri de douleur, les femmes y répondirent par des applaudissements; il y en eut une, la mère du petit bourreau sans doute, qui le prit dans ses bras et l'embrassa avec effusion. Pour mieux le récompenser encore, elle acheva de dé-

pouiller Charles du peu de vêtements qu'on lui avait laissés et les jeta à l'enfant. Quand elle aperçut la médaille de la Vierge que mademoiselle Lefébure avait attachée au cou de son neveu, le jour de son départ et qui avait fixé, un matin, l'attention d'El Ihoudi, elle l'arracha brutalement, l'examina avec curiosité, et rit du regard douloureux que le patient jetait sur ce pieux souvenir de famille : elle montra ensuite à ses compagnes le talisman chrétien, et finit par le nouer autour du cou du petit Arabe, occupé à tremper ses bras dans le sang du blessé. Alors, deux femmes soulevèrent Charles, le forcèrent à se lever, et l'attachèrent debout au poteau d'une tente qu'on n'avait point achevé de dresser. Là, elles l'obligèrent à assister au supplice du malheureux Brichard que les furies

dépecèrent morceau à morceau, insultant à son agonie, et sautant de joie à chacun de ses gémissements. Lorsque Charles fermait les yeux pour se soustraire à ce hideux spectacle, qui se prolongea pendant plus d'une demi-heure, elles enfonçaient la pointe de leur poignard dans les membres du prisonnier, l'obligeaient à rouvrir ses paupières, et lui faisaient comprendre par d'épouvantables gestes qu'il allait subir un pareil sort.

Déjà, en effet, elles rassemblaient des broussailles autour de lui pour le brûler à petit feu; les enfants enfonçaient des épines sous les oncles de ses pieds et de ses mains; une femme échevelée s'amusait à lui jeter au visage la tête sanglante de son compagnon :

sur ces entrefaites, on entendit le galop d'un cheval et une voix qui donnait des ordres en langue arabe. Les femmes et les enfants interrompirent leurs jeux sanglants et se prosternèrent devant le cavalier en disant : Le cheick ! le cheick !

Celui-ci s'approcha de Charles, jeta sur lui un regard rapide et sembla chercher quelque chose parmi les dépouilles sanglantes du malheureux Brichard. Du bout de son fusil, il souleva les vêtements des deux Français et se livra pendant quelques instans à une perquisition inutile. Cet examen terminé, il descendit de cheval, en jeta la bride à un des hommes qui l'accompagnaient et s'éloigna.

A l'instant les cris recommencèrent, et le petit garçon qui portait au cou la médaille de Charles reçut de sa mère l'ordre d'aller chercher des charbons allumés pour mettre le feu aux fascines.

Celui-ci, fier de cette mission, courut vers le brasier à demi-éteint du Cawagi qui se trouvait à l'extrémité du camp. Quelque empressement qu'il mît à contribuer au supplice du Roumi, lorsqu'il passa près du chef, il ne négligea point toutefois, comme le prescrit le cérémonial arabe, de lui baiser respectueusement la paume de la main. Le chef vit alors briller au cou de l'enfant la médaille de la Vierge; il la dénoua, l'examina attentivement à la clarté de la lune, et adressa quel-

ques questions à l'enfant qui accompagna sa réponse d'un geste dirigé vers le prisonnier.

Le cheick revint alors près de Charles, interrogea les femmes et prononça avec l'accent guttural qui caractérise les orientaux le nom de Lefébure. Charles leva machinalement la tête. A l'instant, le chef fit un signe : les femmes dénouèrent les cordes qui tenaient le Français attaché au pieu de la tente, et l'une d'elles, avec une adresse extrême, enleva, sans causer de douleur au patient, les longues épines qu'on lui avait enfoncées dans les ongles. Tandis qu'elle s'acquitait de ce soin, une autre trempait des compresses de linge dans de l'eau fraîche et en enveloppait les extrémités sanglantes du malheureux

qu'une péripétie inattendue venait brusquement d'arracher à la mort.

Le cheick attacha de nouveau au cou de celui qu'il venait de délivrer la médaille de Notre-Dame-de-Grâce, et lui ordonna de le suivre.

Lorsque Charles voulut marcher, les forces lui manquèrent ; ses pieds blessés et tuméfiés ne purent le soutenir ; il tomba sur les genoux ; à l'instant les femmes qui se disposaient tout-à-l'heure à le brûler vivant, se disputèrent à qui le transporterait dans la tente du chef, tandis que d'autres rassemblaient ses vêtements épars sur le sol et suivaient en

les rapportant à celui qu'elles en avait dépouillé.

Pendant ce temps-là, un grand mouvement s'opérait dans le camp ; on enlevait les tentes; on rassemblait les troupeaux ; chaque cavalier sellait son cheval et le détachait des entraves qu'il lui avait mises aux pieds Déjà le ciel commençait à blanchir ; la nuit s'effaçant à l'horison, laissait entrevoir une raie moins obscure que le reste de l'immense étendue et le chant d'un coq se faisait entendre à diverses reprises.

La tente sous laquelle gissait étendu Charlas, en proie à la fièvre et presqu'au délire, fut pliée comme les autres. Alors on déposa

le prisonnier sur un lit de foin, le cheick se pencha vers lui, et dit trois fois d'une voix distincte, quoique basse :

— Shah Allah ! Shah Allah ! Shah Allah ! (S'il plaît à Dieu ! s'il plaît à Dieu ! s'il plaît à Dieu !)

C'était, on se le rappelle, les mots écrits par El Ihoudi sur le papier remis à Charles par ce mystérieux personnage.

Le cheick remonta ensuite à cheval et s'éloigna.

Dévoré par la fièvre et brisé par les souf-

frances qu'il avait endurées, Charles se croyait le jouet d'un rêve affreux. Il écoutait, comme on écoute dans le sommeil, les bruits du camp, qui, d'abord tumultueux et semblables à un orage, commençaient peu à peu à s'amortir et à s'en aller mourant dans le lointain. Déjà ils ne semblaient plus au malade que le vague murmure des flots après la tempête, lorsque soudain une vive fusillade se fit entendre au sommet des montagnes. La voix des clairons répondit à ces détonations. Charles voulut se soulever sur sa couche; il ne put y parvenir : un cri de douleur lui échappa et il lui fallut rester immobile au moment où ses compatriotes venaient lui apporter la liberté : c'étaient en effet les Français dont retentissait la charge ; c'étaient les Français devant lesquels recu-

laient les Arabes surpris et arrêtés dans leur fuite. Charles entendit ces derniers repasser près de lui, en désordre, entraînant les femmes et les enfants, pressant devant eux leurs troupeaux qui marchaient presque aussi vite que les cavaliers, et se retournant de temps à autre pour tirer sur l'ennemi sans ralentir leur marche.

Ils s'éloignaient de l'endroit où gisait Charles et qu'occupait naguère leur camp pour s'efforcer de gagner une gorge de montagne qui rendait leur fuite moins dangereuse et leur donnait de véritables chances de salut.

Tout-à-coup, de la partie de l'Atlas vers laquelle ils avançaient, des clairons répondi-

rent aux autres clairons qui sonnaient la charge de l'autre côté... Les Arabes se trouvaient placés entre deux corps militaires ; la fuite n'était plus possible, il fallait se rendre ou mourir.

Par un effort désespéré, Charles se blottit sous le foin qui lui servait de couche. Il le comprenait, si les Arabes l'apercevaient en ce moment, c'en était fait de lui.

Cependant, les Musulmans plaçaient au centre de leur hordes les tentes, les troupeaux, les enfants, et les femmes : celles-ci se déchiraient le visage avec leurs ongles, se barbouillaient d'huile et se couvraient de cendres, soit en signe de désespoir, soit pour.

cacher leurs traits aux vainqueurs, quand ceux-ci les dépouilleraient de leurs voiles.

Sur ces entrefaites, les coups de feu se firent entendre avec une nouvelle vivacité; les Arabes opposèrent une résistance désespérée; plusieurs d'entre eux, la tête couverte d'un bonnet de peau d'autruche, s'élançaient au milieu de nos soldats et se laissaient tuer plutôt que de rompre d'un pas; désignés comme les plus braves de la tribu, ils avaient juré sur le Koran de ne jamais reculer devant l'ennemi.

Il y eut un moment où les soldats même les plus endurcis sentirent une larme dans leurs paupières. Un vieillard, debout sur une

petite éminence, fusillait les Français et s'efforçait de couvrir de son corps une jeune fille de dix à douze ans qui se tenait blottie à ses pieds; une balle vint à frapper cette enfant, qui jeta un cri, étendit les bras et tomba sans mouvement sur le sable. Le vieillard se baissa vers elle, la prit dans ses bras et la contempla quelques instants avec désespoir; puis il la replaça doucement à terre, reprit son fusil, s'élança sur un cheval et alla se faire massacrer au milieu des rangs français, après avoie tué deux soldats.

Le demi-cercle formé par les troupes françaises se resserrait de plus en plus. Déjà leurs balles frappaient au centre de la tribu, et jetaient le désordre parmi les troupeaux.

Les bœufs se ruaient au milieu des femmes, des enfants et des vieillards, les blessaient, les foulaient aux pieds et leur apportaient ainsi de nouveaux périls. A chaque instant, de nouveaux guerriers arabes succombaient, le peu qui survivait, blessé, mis hors de combat et dans l'impossibilité de résister, prit la fuite et s'efforça de gagner les montagnes. Alors la petite armée s'abattit sur le camp.

Le premier objet qui frappa les regards de nos soldats fut la tête de Brichard qu'on avait placée sur un pieu, et que, dans leur terreur, les Arabes n'avaient point songé à faire disparaître. A cette vue, malgré leurs chefs qui s'efforçaient de les retenir, malgré les clairons qui sonnaient la retraite pour les arrêter, ils se jetèrent sur les Arabes, en fi-

rent un massacre horrible et n'épargnèrent ni femmes, ni enfants, car ils savaient que ces femmes et ces enfants avaient pris une part cruelle à l'assassinat de leur compatriotes.

Au milieu de ces scènes épouvantables, des cris des mourants, des coups de fusil, des roulements des tambours et des fanfares des clairons, Charles restait attaché à terre sans pouvoir se soulever. Il appelait à son aide, mais les soldats passaient près de lui sans l'entendre et sans le voir. A chaque instant, il craignait que les chevaux ne le broyassent sous leurs pieds.

Un zéphir, las de carnage et de butin,

vint à réfléchir, passant près du lit de foin du blessé, qu'il était temps de songer un peu au cheval de son officier. Il s'approcha du tas d'herbes séchées.

— Camarade, à moi! murmura Charles d'une voix défaillante.

— Tiens, le foin parle en ce pays! s'écria facétieusement le soldat.

Puis, débarrassant son compatriote :

— Qui donc, pays, vous a mis en bourgeois de la sorte? demanda le loustic soldat en voyant l'état de nudité complète du blessé. Il l'examina plus attentivement.

— Que vois-je? nom d'un nom! Je vous reconnais à présent : vous êtes le riz-pain-sel M. Lefébure; un bon garçon, qui ne vole pas trop et qui donne à l'occasion un ver de vin aux zéphirs. Suffit! je vais vous porter à l'ambulance. Libre à vous de vous acquitter envers votre serviteur en viande, pain, sel, argent blanc ou monnaie d'or.

Tout en hâblant ainsi, le brave zéphir n'en appelait pas moins un de ses camarades pour l'aider à transporter Charles à l'ambulance, où ce dernier reçut les soins que réclamait son état.

On bivouaqua sur le champ de bataille.

Ce fut au milieu des débris sanglants de la razzia que les soldats, allumant du feu, établirent leurs marmites et improvisèrent une cuisine dont les troupeaux de la tribu livrée au pillage fournirent exclusivement le menu. Quoiqu'on eût remis ces troupeaux aux officiers comptables, les soldats, avec le besoin de gaspillage et de destruction qu'ils ont de commun avec les enfants, trouvèrent moyen de s'approprier vingt fois plus de bestiaux qu'il ne leur en était besoin. Il fallait voir et entendre un bel esprit parisien disant avec la gaieté bavarde qui ne le quittait jamais :

— Garçon ! une cervelle de mouton !

Et abattre lui-même à l'instant le mouton

afin de s'en procurer la cervelle. On tuait un bœuf pour en avoir les seuls rognons, et quoique le corps expéditionnaire ne se composât guère que de quinze cents hommes, plus de huit cents bestiaux furent massacrés en vingt-quatre heures. Rien ne saurait donner une idée des contes, des facéties, des calembours et des quolibets de ces grands enfants qui trouvaient moyen de rire en présence de huit cents cadavres, et qui se hâtaient de jouir d'une journée de bombance que suivrait peut-être un lendemain de fatigue, de périls et de disette. D'ailleurs n'avaient-ils pas à venger la mort de leur camarade Brichard?

On passa la soirée à boire à la santé du défunt et la nuit à dormir profondément.

Le lendemain, au point du jour, on sonna la diane; chacun se secoua, se rajusta, but un coup d'eau-de-vie, et alla prendre place à son rang. Ce fut seulement alors que les officiers s'aperçurent d'une horrible plaisanterie à laquelle, pendant la nuit, s'étaient livrés quelques soldats. A la place occupée la veille par le camp arabe, et à l'endroit même où avait été exposée la tête de Brichard, par une atroce facétie rivalisant avec la cruauté de ceux qui avaient massacré un prisonnier sans défense, les troupiers avaient formé un rond de têtes sanglantes. Ils avaient fait alterner une tête d'homme avec une tête de mouton. Au milieu de ce cercle épouvantable, des têtes de femmes et d'enfants entremêlées de têtes d'agneaux formaient les chiffres de la date du mois.

Les officiers se détournèrent avec dégoût de ce hideux spectacle et donnèrent l'ordre du départ. Les soldats trouvèrent la chose fort amusante, et les loustics ne se firent point faute de renchérir sur cette plaisanterie de cannibales dans leurs bons mots de corps de garde.

Quoique les blessures de Charles ne présentassent aucun caractère dangereux, elles n'en déterminèrent pas moins une fièvre violente à laquelle contribuèrent beaucoup, d'ailleurs, les émotions qu'il avait éprouvées pendant la terrible nuit de sa captivité. La fièvre, en Afrique, procède par des effets subits et extrêmes ; elle frappe tout à-coup de prostration complète, ne laisse aucune force

ni à la pensée ni au corps, et abat le courage des plus braves et des plus fermes. Le malade tombe dans une indifférence voisine de l'idiotisme; le péril, la mort se dressent près de lui et l'entourent, sans qu'il fassent un mouvement pour les éviter. La sollicitude des médecins qui veillaient sur lui, l'intérêt qu'avaient excité dans le camp son étrange enlèvement et sa délivrance plus miraculeuse encore, ramenèrent seuls au camp le pauvre jeune homme. Étendu sur les larges coussins qui, en Algérie, servent aux mules de selle ou plutôt de bât, il se laissait aller à chaque mouvement de sa monture, subissait ses moindres impulsions et tombait à chaque secousse que, malgré les précautions des guides, provoquaient soit un roc escarpé à gravir, soit une pente rapide à descendre.

Il allait les yeux ouverts et sans regard, la tête inclinée sur sa poitrine, l'imagination plongée dans un engourdissement absolu.

Quand il sortit de cet état, il se trouva installé à l'ambulance et entouré de deux infirmiers militaires. Il porta les yeux autour de lui, et chercha en vain à rassembler ses souvenirs ; sa tête retomba sur l'oreiller de sa couchette improvisée, et des paroles sans suite, telles qu'en dicte le délire, s'échappèrent de ses lèvres.

— Diable ! dit un des infirmiers, le riz-pain-sel ne lira pas aujourd'hui la lettre que nous a remise, pour la lui donner en secret, avec deux pièces de cinq francs à notre usage

particulier, le petit juif qui vient chaque matin au camp, nous vendre du pain frais.

— J'ai bien peur que ledit riz-pain-sel ne lise jamais cette lettre, répliqua l'autre garde-malade.

— Le port en est payé! conclut son compagnon, en portant à ses lèvres une gourde pleine d'eau-de-vie et qui ne les quitta que singulièrement allégée.

III

UNE SBAÏA.

Le général Bonnivet n'avait d'abord songé qu'à rendre service, à sa manière, au colonel Gaston d'Outrepont. Quand il eût vu les choses marcher à son gré, et Gaston dans l'impossible de rester à Paris, ou même de

différer d'un seul jour son départ, il se félicita du succès de son entreprise et commença à calculer non-seulement toute l'importance du service qu'il avait rendu, mais encore la reconnaissance sans bornes que lui devait son ami.

Une fois ses droits à la reconnaissance de Gaston établis dans sa propre pensée, le général, par une transition qui n'étonna personne de ceux qui ont quelque expérience du cœur humain, se demanda comment Gaston ferait pour lui donner des preuves de cette reconnaissance ? Presque toujours, après un service rendu, l'obligeur se pose cette question et commence à supputer la la valeur de la dette contractée par l'obligé ; valeur sur laquelle, comme l'a dit Laroche-

foucauld, les deux parties ont tant de peine à s'entendre.

Plus le général pensait à ce que lui devait M. d'Outrepont, plus la dette grossissait et foisonnait à ses yeux. Le colonel lui devait, pour le moins, l'avenir de sa carrière militaire, ses épaulettes de maréchal-de-camp, et une gloire nouvelle qui ravivait celle de sa jeunesse. Et puis ce mariage malencontreux, rompu à la veille de se conclure! Une folie d'adolescent épargnée à un personnage mûr, à un homme politique! Jamais le colonel ne pourra s'acquitter envers l'ami dévoué qui lui vaut tout cela!

Le général, après s'être admiré de nou-

veau dans son œuvre, conclut qu'il pouvait sans scrupule demander à M. d'Outrepont un premier service, et le prier d'attacher à sa personne un jeune officier d'état-major du nom de Bonnivet, comme son oncle, lequel devait précisément retourner en Afrique sous peu de jours, après l'expiration d'un congé agonisant.

Une fois que la pensée de son neveu se fût présentée à l'esprit du général, tout marcha rondement dans son imagination et s'arrangea à merveille; non toutefois sans prendre encore à l'égard du colonel une nouvelle teinte de services et de droits à la reconnaissance.

—Mon neveu Arthur, une fois en Afrique,

sera pour d'Outrepont une société agréable, se dit le général en se frottant le menton. Eh! mais j'y pense, s'écria-t-il après quelques instants de réflexion, le colonel serait heureux d'emmener avec lui un tel compagnon de voyage! La gaieté d'Arthur le distraira chemin faisant et l'arrachera à ses mélancolies amoureuses. L'idée est excellente! pauvre Gaston, que de reconnaissance il me devra!

Il se rendit aussitôt chez son neveu, et lui communiqua son plan, non sans raconter l'immense service rendu à M. d'Outrepont.

— Il est minuit; vous n'avez point encore

prévenu le colonel de votre dessein de lui adjoindre un compagnon de route... Et il part demain au point du jour, allégua le lieutenant.

— Je te mènerai chez lui à quatre heures du matin.

— Le procédé me paraît un peu sans gêne, et M. d'Outrepont pourrait...

— D'Outrepont sera charmé de m'être agréable ; il me doit tant!...

— Un départ aussi brusque...

— Un militaire doit toujours se tenir prêt

à partir. D'ailleurs, je me charge de tes bagages. Ils partiront demain, et tu les trouveras à Marseille avant de t'embarquer. Deux heures peuvent te suffire et au-delà.

Le général s'évertua si bien et admonesta de telle façon le lieutenant que ce dernier finit par céder et se rendit avec son oncle, au point du jour, chez le colonel. Le colonel était déjà parti peur se rendre chez Joséphine. Le général monta dans la voiture qui allait se diriger vers la porte de la jeune fille et y attendre M. d'Outrepont : malgré la résistence d'Arthur à imiter ce sans-façon, il l'obligea à prendre place près de lui.

M. d'Outrepont, en quittant sa fian-

cée, trouva donc deux personnes dans sa voiture.

— Mon cher Gaston, j'ai un immense service à vous demander, s'écria le général : emmenez mon neveu avec vous et attachez-le à votre personne pendant la campagne que vous allez faire. Je vous le donne pour aide-de-camp, lorsque vous placerez sur vos épaulettes à graines d'épinard les étoiles de général.

Gaston, tout entier aux adieux qu'il venait de faire et à la douloureuse séparation qui l'arrachait loin de Joséphine, répondit quelques paroles banales à Bonnivet, qui lui sauta au cou, l'embrassa trois fois, donna deux ac-

colades à son neveu, mit pied à terre et ordonna au postillon de partir.

Il regarda complaisamment la voiture s'éloigner, et se dit en s'essuyant le front :

— Quel nouveau service je rends encore à d'Outrepont en lui donnant mon neveu pour compagnon ! N'est-ce point comme si je l'accompagnais moi-même ? Arthur ne manque pas de finesse : je lui ai tout confié ; il sera le consolateur et le médecin moral du colonel, veillera à prévenir les rechutes, et me tiendra au courant de tout. Bon Gaston ! Je ne regrette point de lui avoir été utile : il serait bien odieusement ingrat s'il ne me gardait point une éternelle reconnaissance.

M. d'Outrepont se mit donc en route avec son compagnon inconnu et ne lui adressa, en route, que rarement la parole.

La voiture s'arrêta à Marseille, et un bateau à vapeur emmena immédiatement en Afrique les deux voyageurs militaires.

Avant de quitter la France, M. d'Outrepont, comme il l'avait fait à plusieurs relais, écrivit un billet, jeté immédiatement à la poste et destiné à porter à sa fiancée un peu de consolation et des protestations passionnées de tendresse et de désespoir. Le lieutenant Arthur Bonnivet, en voyant l'expression profonde de l'amour de Gaston, commençait à regretter que son oncle se fût immiscé dans

cette affaire, surtout à l'insu du colonel. M. d'Outrepont demeurait sans cesse sous une préoccupation morne; à chaque instant, des larmes qu'il s'efforçait en vain de retenir se faisaient jour à travers ses paupières. Tantôt il se redressait fièrement, tordait sa moustache, passait ses mains sur son font, comme pour en écarter des pensées indignes de lui, et cherchait à dire à Arthur quelques mots empreints de sa gaîté d'autrefois. Presque toujours troublé par l'émotion et par le souvenir, la voix lui manquait ; il ne restait d'autre ressource au soldat amoureux que d'abaisser la glace de la portière, de porter sur la campagne des regards qui ne voyaient rien et de cacher, du moins cette fois, ses yeux fatigués et humides de pleurs.

Arrivé en Algérie, il reprit un peu de courage : le mouvement militaire imprimé à la conquête française, les soldats de différentes armes étalant leurs uniformes de toute nature, ranimèrent un peu le cœur du colonel lorsqu'il débarqua dans le port et qu'il traversa la ville pour la première fois. A chaque instant un Espagnol, le petit chapeau placé sur l'oreille, un mouchoir de soie noué autour de la tête et les draperies bariolées de son manteau jetées sur l'épaule gauche, venait, par l'aspect de ce costume, son allure de majo et sa face basanée, réveiller les souvenirs martiaux de Gaston, et les temps heureux où il gagnait en Catalogne son épaulette de sous-lieutenant. Plus loin, il sentit un sourire effleurer ses lèvres en se trouvant tout-à-coup, au détour d'une rue, face à face avec

une *manola,* qui, l'éventail à la main et la mantille sur l'épaule, balançait avec une grâce provoquante sa taille fine et souple, marchait le nez au vent, ses cheveux noirs couronnés d'un peigne d'or ciselé follement, et plus follement encore penché sur une oreille mignonne. Ce ne fut plus alors sa première épaulette, mais ses premières victoires amoureuses dont le souvenir se réveilla dans son imagination. Au regard que jeta le colonel sur la manola, Arthur Bonnivet commença à croire que l'amour de Gaston et ses projets de mariage étaient moins incurables qu'on ne l'avait d'abord redouté.

— Nous verrons, nous verrons, dit-il en se frottant les mains; avant quinze jours, il ne

pensera plus à ce mariage extravagant. Deux mois ne se passeront point sans que je puisse lui avouer que mon oncle est la cause de sa guérison. Aujourd'hui encore il me répondrait par de la colère; bientôt ce sera en me pressant la main avec reconnaissance qu'il apprendra le service immense que le général lui a rendu.

Malgré les conjectures et la prévision du lieutenant, la passion de Gaston pour Joséphine était profonde et sincère. Sans doute, les occupations qui assaillirent de toutes parts le colonel, les devoirs de la mission qui lui était confiée, l'organisation de son service et les dispositions à prendre pour la campagne qui devait bientôt commencer, rendirent à M. d'Outrepont sa force et son courage.

Néanmoins, un attendrissement involontaire s'emparait encore de son cœur au souvenir de la France et de la jeune fille dont il recevait, par chaque courrier, des lettres que dictaient un amour d'une vivacité méridionale et une adorable candeur. Le temps et la mobilité d'imagination naturelle à M. d'Outrepont avaient beau agir sur son âme, une lettre de Joséphine effaçait aussitôt leur ouvrage, comme il suffit à la vague de passer rapidement sur le sable du rivage pour faire disparaître le sillon qu'on y a tracé.

Le colonel sortait peu quand son service ne l'exigeait point; il n'allait guère dans le monde, évitait les flâneries du café, dînait chez lui, travaillait beaucoup et attendait avec

impatience l'entrée en campagne de l'armée. Il lui tardait de conquérir ses épaulettes de général, et de revenir bien vite à Paris réaliser des projets plus doux que les rêves de l'ambition.

Pour charmer les loisirs de la solitude et leur laisser moins de lenteur, il résolut de perfectionner les études de la langue arabe auxquelles il se livrait depuis longtemps et qui lui valaient déjà la réputation d'un savant orientaliste. Afin de franchir la distance qui sépare, en Algérie, la langue écrite de la langue parlée, il se relâcha un peu de ses habitudes sédentaires en faveur d'un jeune Maure, riche, appartenant à une famille considérée du pays, et auquel il avait

rendu service dans une question qui intéressait la fortune de Sid-Ben-Abdallah.

Sid-Ben-Abdallah était un de ces beaux Koulouglis, derniers rejetons de la race turque, au regard fier et doux, aux dents blanches et un peu longues, qui portent le burnous soyeux avec une grâce pleine d'élégance, et qui savent, mieux que nuls autres, disposer, autour de leur front, les plis parfumés de l'écharpe de cachemire qui forme leur turban. Comme presque tous les Maures de qualité, il sortait rarement de sa maison, et se consolait du coup funeste porté à sa fortune par l'invasion française, dans la vie nonchalante et voluptueuse de la famille orientale. Époux d'une femme jeune et belle,

dont jamais un autre homme n'avait vu le visage à découvert, entouré d'esclaves, assez riche pour n'avoir jamais à s'inquiéter d'un lendemain, qui d'ailleurs, grâce au fatalisme et à la résignation musulmane, n'est jamais bien gros d'inquiétude pour les vrais-croyants, il passait ses journées assis près de la fenêtre grillée de son marabout, contemplait la mer, humait avec lenteur la fumée odorante de sa sibsi, et n'avait qu'à frapper ses mains l'une contre l'autre pour voir accourir près de lui sa femme, la charmante Nesrine (rose blanche), deux enfants à l'œil bleu et huit esclaves noirs, dont l'empressement attestait la vérité de cette formule orientale : *Entendre, c'est obéir.*

Du reste, comme tous les Maures, Sid-

ben-Abdallah gouvernait sa *famille* (1) en maître plein de douceur. Un de ses amusements favoris consistait bien, il est vrai, à livrer aux coups de ses deux enfants un petit négrillon de leur âge, dont les cris et les grimaces comiques faisaient rire aux éclats la maison entière et le maître lui-même, malgré son impassibilité. Mais, après tout, ces coups n'avaient guère rien de plus sérieux et de plus douloureux que les coups de pied et de bâton qui sont en possession de nous égayer au théâtre depuis tant de siècles. Ajoutons encore, pour la justification de Sid-ben-Abdallah, que nous souhaiterions

---

(1) Les Arabes ont conservé pour désigner leurs esclaves le mot de *famille*, consacré jadis par les Romains au même usage.

à beaucoup de nos acteurs un masque aussi plaisant que la face grimaçante et noire, les yeux blanc, la tête crêpue et le ventre rebondi du négrillon. Jamais Boucher et Wanloo n'ont donné aux Arlequins de leurs tableaux une expression plus complète de la gourmandise et de la ruse qui se cachent sous la naïveté : Carlin eût été jaloux du petit nègre Rïadh (parterre).

Le colonel aimait à s'entretenir avec Sid-ben-Abdallah des mœurs domestiques des Maures, et Sid-ben-Abdallah, pour satisfaire cette curiosité, admit un jour le colonel à visiter sa maison ; excepté toutefois l'appartement dans lequel s'étaient réfugiées les femmes.

Moins réservé à cet égard que la plupart des Arabes qui regarderaient comme un manque de convenance qu'on leur parlât de leurs femmes, Sid-ben-Abdallah racontait à son ami européen les habitudes simples et dignes des temps antiques de son gynécée : l'autorité absolue de la maîtresse de maison, l'obéissance respectueuse des esclaves, leur dévouement et leur paresse proverbiale. Même encore de nos jours, les Maures achètent clandestinement des esclaves, presque toujours noirs et portant sur leurs joues des cicatrices profondes. Ces cicatrices, au nombre de six, et tracées perpendiculairement à l'aide d'un fer rouge et tranchant, attestent qu'ils arrivent de Tombouctou. C'est la marque du fabricant. Les noirs de Tombouctou sont fort recherchés et plus dociles que les

esclaves des autres parties de l'Afrique. La condition de ces créatures humaines vendues comme des bestiaux, n'offre en réalité rien de bien rigoureux. Après sept ou huit années de services fidèles, une esclave noire se trouve ordinairement affranchie par son maître, dont elle se garde bien toutefois de quitter la maison. Libre, elle devient la majordome de la famille, sort pour faire des emplètes, dirige les autres esclaves et préside aux travaux domestiques assez restreints : ils se bornent à un blanchissage perpétuel du linge et à son séchage sur les galeries de l'ousthed-dar, cour intérieure et à ciel ouvert qui forme le centre de toute maison mauresque. Une surveillance fort mal exercée sur les enfants, et les préparations des alimens, plus que simples aux jours ordinaires, achèvent

de constituer le labeur de ces grandes filles noires qu'on rencontre à chaque pas, la tête enveloppée d'un foulard, les bras chargés de bracelets et une amulette au cou.

Lorsqu'elles sortent au dehors, elles s'enveloppent d'un long voile rayé de bleu et de blanc, qui porte le nom de *mlaïa*.

Sid-ben-Abdallah devait, nous l'avons dit, de la reconnaissance au colonel d'Outrepont; ce dernier pouvait lui rendre encore d'importants services. Enfin, les Maures sont conteurs, et malgré la finesse et la réserve qui les caractérisent, ils se laissent entraîner souvent par la vivacité de leur imagination et la poésie de leurs paroles. Ces motifs éta-

bliront suffisamment, je le pense, l'intimité qui s'établit entre les Koulougli et l'officier français.

Sid-ben-Abdallah aimait à établir des parallèles entre les récits de M. d'Outrepont sur les mœurs européennes et les descriptions qu'il faisait des habitudes arabes et turques. Peu à peu le colonel se vit admis chez le Maure. Seulement, dès qu'il mettait le pied à l'entrée de la skifa (vestibule), les esclaves répandues dans l'oustheddar (cour intérieure), donnaient le signal aux femmes libres de se réfugier aussitôt dans une pièce hermétiquement fermée par un rideau blanc. Ce rideau, qui rendait invisibles, pour Gaston, les mystérieuses Musulmanes cachées

derrière ses plis, leur permettait toutefois d'apercevoir le Roumi, qui jetait vers elles un ardent et inutile regard de curiosité.

Un soir que le colonel avait fait à Sid-ben-Abdallah une description pittoresque des danseuses de l'Opéra, et des enchantements du corps de ballets, le Koulougli se prit à sourire avec l'expression impénétrable qui caractérise les Orientaux, et proposa à M. d'Outrepont de venir déjeuner avec lui le lendemain.

— Je vous traiterai à la manière des Maures, dit-il.

Le colonel s'empressa d'accepter une invi-

tation qu'il regardait néanmoins dictée comme par une politesse banale.

Sid-ben-Abdallah lui tendit la main et ne témoigna ni joie ni mécontentements secret de voir son invitation acceptée; le front et le visage impassibles il répéta :

— Tu seras mon convive, demain matin, à dix heures.

La pensée de la curieuse journée qu'il devait passer le lendemain rendirent, cette nuit, la tristesse et l'isolement du colonel un peu moins profonds. Quand vint le matin, il s'éveilla dispos et presque gai, prépara son costume de manière à pouvoir faire à son hôte

la galanterie de se déchausser, en entrant chez lui, et se dirigea, quelques minutes avant dix heures, vers la maison de Sid-ben-Abdallah. Cette maison s'élevait dans une rue escarpée, formée par une longue voûte presque noire; la porte étroite et basse qui servait d'entrée se trouvait ménagée dans un gros mur blanc sans façade sans fenêtre extérieure et formait un contraste piquant par sa rusticité extérieure avec le petit palais oriental dans lequel on pénétrait après avoir franchi le seuil.

Sid-ben-Abdallah vint au-devant du colonel, lui donna la main et l'introduisit dans une galerie longue et étroite prenant jour sur la cour intérieure et que terminait à chacune de ses extrémités un petit salon (*cobba*). Ce

salon, couronné d'un plafond en forme de dôme, avait vue sur la mer par une fenêtre basse et grillée. Des tapis de Smyrne et des coussins recouverts de brocards de soie et d'or couvraient les dalles de marbre blanc qui pavaient la galerie *(sehine)* et le *cobba,* que les Européens désignent improprement par le nom de *marabout.* Gaston quitta sa chaussure avant d'entrer et alla s'asseoir, les jambes croisées, sous une des arcades ménagées dans l'épaisseur du mur du cobba. Une légère rougeur se répandit alors sur ses joues émue par la surprise.

Trois femmes se tenaient accroupies dans l'angle de l'arcade qui faisait face au divan;

de longs haïcks blancs voilaient à demi leur visage et ne laissaient voir que de grands yeux noirs, brillant d'un sauvage éclat. Un instant, M. d'Outrepont s'arrêta à la pensée qu'il se trouvait en présence des femmes du Maure, et que son hôte, par une exception à peuprès sans exemple, s'était affranchi des préjugés orientaux. Tandis qu'il considérait avec une curiosité pleine de doute et d'attente le groupe offert à ses regards, les tróis femmes laissèrent tomber, avec une nonchalance pleine de grâce, les draperies qui les enveloppaient et se montrérent revêtues du costume que les Mauresques portent dans leur intérieur. Une petite veste de soie et une tunique de gaze transparente laissaient leur poitrine presque entièrement découverte : leurs jambes fines, leurs pieds, que n'avaient jamais

déformés les entraves de la chaussure, leurs bras, d'une irréprochable pureté de formes, se montraient également sans voile; quant à leur coiffure, elle se composait de deux foulards à couleurs vives, noués bizarrement sur le front et laissait retomber en arrière leurs longs bouts flottants Des couronnes de fleurs d'orangers venaient confondre leurs légères et longues grappes blanches avec des colliers formés de fleurs de jasmins passées dans un fil de soie et d'or.

Elles restèrent quelques instants immobiles, et semblables à des statues de bronze florentin, enchâssées par une fantaisie d'artiste dans une draperie d'argent mat.

Une de ces femmesprit lentement une koui-

tra ou guitare à huit cordes, et se mit à en faire résonner les fils de cuivre avec l'aide d'un long morceau de baleine. La plus jeune de ses compagnes plaça lentement sur l'amphore en terre cuite du derboucka sa main mignonne et fit murmurer, sous ses doigts, le parchemin de peau de gazelle qui en formait l'extrémité légèrement recourbée. La troisième, la tête appuyée sur l'épaule de la guitariste, parut tomber dans une rêverie profonde. Tandis que les sbaïa préludaient ainsi, Gaston se demandait quel charme on pouvait trouver à une pareille musique et à de semblables musiciennes. Le murmure de la kouitra lui semblait monotone; le bourdonnement du derboucka le fatiguait; il cherchait en vain de la beauté à ces trois femmes assises les jambes croisées devant lui, et dont

la peau brune, à reflets bronzés, attestait le mélange du sang noir à la race maure; leurs sourcils arqués et placés haut sur l'œil, la coupe étrange de leurs figures, le bord de leurs paupières teint en noir à l'aide de la poudre d'antimoine, les paillettes d'or semées sur leurs joues, leurs lèvres épanouies, contribuaient, autant que le tatouage de leurs figures, à lui inspirer un sentiment de surprise que ne modifiait aucun prestige.

Peu à peu, néanmoins, cette première sensation se modifia : il finit par s'avouer que la ligne noire qui ceignait le front et qui unissait l'un à l'autre les sourcils de ces femmes donnait à leur regard de l'éclat et de la langueur. L'intérieur de leurs mains, la plante

de leurs pieds et leurs ongles, teints de tons noirs ou verdâtres du *hennah* (1), lui parurent apporter plus d'harmonie aux contours des doigts. Par une gradation insensible, il ne tarda point à écouter avec attention et à suivre involontairement, avec des mouvements

---

(1) Le hennah (*lawsonia inermis*) est un arbuste algérien de trois à quatre mètres de haut ; il ressemble au troëne par son feuillage et ses bouquets de fleurs blanches. Son bois est dur et revêtu d'une écorce jaunâtre et ridée. Les Grecs le nommaient *cypros* et les Hébreux *hacopher*.

Le hennah forme une des branches importantes du commerce oriental. Les femmes cueillent au printemps les feuilles de cet arbuste, les sèchent, les pulvérisent et s'en servent pour teindre, en couleur aurore, leurs pieds leurs mains, et les cheveux de leurs enfants.

Les Arabes en peignent les sabots de leurs chevaux favoris.

La teinture du hennah a tant de durée, qu'elle s'est conservée souvent dans toute sa fraîcheur sur la peau des momies les plus anciennes.

cadencés de la tête, le rythme accentué de l'air que disait la kouitra. Telles étaient les sensations que commençait à éprouver le colonel, lorsque la jeune fille appuyée sur ses compagnes ramena comme un voile les plis de son haïck devant ses lèvres et se mit à chanter, sur un mode qui ne rappelait en rien les traditions musicales des Européens, des couplets terminés par un refrain que les deux compagnes de la sbaïa reprenaient en chœur.

Sid-Ben-Abdallah se pencha vers son hôte pour lui apprendre à voix basse que cette chanson, dont l'air n'avait jamais été écrit, — les Orientaux ne connaissent point l'art de noter la musique, — remontait à une époque fort ancienne et avait été transmise par la tra-

dition, de sbaïa en sbaïa, jusqu'aux jeunes filles qui la chantaient en ce moment.

— Les paroles en sont souvent inintelligibles, même pour les Maures, ajouta-t-il. Ce que le poète cherche, avant tout, c'est un assemblage de mots sonores pour charmer l'oreille de l'auditoire et caresser son imagination, moins par le sens qu'ils présentent que par les sons qu'ils produisent :

Voici, du reste, la traduction, aussi littérale que possible, de la ballade que disait la musicienne voilée :

I.

Accablé sous le poids de l'absence,
J'attends mon ingrate maîtresse.
Ah ! si je savais en quels lieux la rencontrer !
Mon Dieu ! conseillez-moi et protégez-moi
O madame ! hélas ! madame !

II.

Tu consens à venir à moi.
Pourquoi donc te dérobes-tu à mes regards?
Si tu lisais dans mon âme,
Tu me pardonnerais, tendre jouvencelle!
O madame! hélas! madame!

III.

Si je connaissais ton petit cœur,
Je comprendrais ce qu'il va méditant.
J'attends ta réponse, j'attends ta réponse.
Ton absence me brûle comme un fer rouge.
O madame! hélas! madame!

IV.

Ton corsage et ta beauté divines
Excitent l'admiration,
Ta grâce augmente encore
Le charme ineffable de ta personne.
O madame! hélas! madame!

V.

L'amour fait mon supplice,
La possession guérirait la blessure de mon cœur.

Les houris, filles du paradis
Ne laissent point mourir d'attente les vrais croyants.
O madame ! hélas ! madame !

VI.

Si ta lèvre humide touchait à ma coupe
Elle m'enivrerait de félicité.
Mais tu ressembles à l'ambre
Dont les parfums sont insaisissables.
O madame ! hélas ! madame !

VII.

Avec le *noune* je voulais aller à toi,
Avec le *fa* je n'ai su où te trouver,
Avec le *fine* mon cœur t'attend (1),
Accablé de tristesse, mon cœur t'attend toujours.
O madame ! hélas ! madame !

M. d'Outrepont, qui s'enivrait des va-

(1) Combinaison arabe, assez voisine de l'anagramme et faisant allusion au nom de la maîtresse du poète. le *noune*, le *fa* et le *fine* sont des lettres de l'alphabet maure.

peurs d'une longue sibsi enbaumée des parfums subtils et opiacés du tabac de Smyrne, tomba insensiblement dans une rêverie profonde, avec laquelle s'harmoniait d'une façon charmante le mélange des voix et des instruments qui murmuraient autour de lui et dont le rithme monotone caressait et berçait son imagination. Sa pensée prit elle-même une forme inconstante, indécise et sans cesse renouvelée. Elle semblait imiter les spirales formées par la fumée de la sibsi de Gaston, qui allaient s'aggrandissant, s'affaiblissant, et s'évanouissant dans un rayon de soleil jeté au milieu de la cobba par la petite fenêtre, et éparpillé en gerbes d'or aux pieds des musiciennes. Ajoutez pour vous expliquer ce qu'éprouvait le colonel, le murmure de la mer qui se brisait au bas même de la maison, un

air tiède et parfumé des senteurs qu'exhalaient les vêtements des almées; puis encore les murs de faïence et leurs fantasques dessins tout ruisselants de lumière; enfin les plafonds maures, dont les couleurs tranchées et crues ne manquaient pourtant point d'harmonie, réjouissaient l'œil et ajoutaient en scintillant sous le regard, aux enivrements du cerveau.

Sur ces entrefaites, deux négresses vinrent apporter la mïda, table haute de quelques pouces, et la placèrent au milieu de la cobba. De petites esclaves noires, sans bruit, sans que leurs pieds nus résonnassent sur les tapis de Smyrne ou sur les nattes de Tunis, disposèrent autour de la mïda des vases d'argent pleins de neige; dans ces vases on aper-

cevait le col fin et exotique des flacons français, d'où s'épanchait, comme des grappes de fleurs rosées, la mousse encore mal congelée du vin de Champagne. Sid-Ben-Abdalhah frappa dans ses mains; les trois sbaïa interrompirent leurs chants et vinrent, sur l'invitation du maître de la maison, prendre place devant la table, non sans hésitation toutefois, et non sans alléguer la coutume mahométane qui ne permet point aux femmes de s'asseoir à un banquet en présence d'hommes, et surtout d'un Roumi. Le scrupule de ces jeunes filles céda pourtant à une nouvelle invitation de Sid-Ben-Abdallah. La chanteuse, que Gaston put enfin voir sans voile, la chanteuse, qui jusque-là s'était tenue à demi-cachée sous les plis rayés et transparents de son haïck, imita l'exemple de ses

compagnes après une résistance de quelques moments.

Elle pouvait compter quinze années tout au plus, et elle rappela à l'imagination du colonel les trois types jumeaux de trois grands poètes : Mignon, Fenella et Esmeralda. Goëthe eût voulu au regard de son orpheline la mélancolie de cet œil tendre et rêveur; Walter Scott n'a point donné à sa fée plus de sauvage fierté. Son bras de bronze, ses lèvres de corail, amoureusement entr'ouvertes, eussent justifié l'amour de Claude Frollo, et la passion effrénée, qui d'un sage et d'un prêtre fit un insensé.

Tandis que Gaston la contemplait avec

une admiration qu'il ne songeait point à cacher, Nsina repliait sur elle-même son corps souple, brillant et libre dont une tunique de gaze, semée de paillettes d'or, permettait d'admirer les formes suaves : elle becquetait chaque plat servi devant elle, comme l'eût fait un petit oiseau. Un énorme bracelet d'or massif, grossièrement ciselé, était rivé à son poignet, et en faisait ressortir, par un contraste charmant, les formes pures et délicates. Tout-à-coup elle leva les yeux sur Gaston, qui la regardait avec extase, et elle porta elle-même aux lèvres du colonel la bribe de pâtisserie qu'elle tenait à la main : puis cherchant et ne trouvant pas un mot qui pût mieux qu'un geste exprimer sa pensée, elle effleura d'un baiser une nouvelle part du gâteau par-

fumé à l'essence de roses, et le présenta au convive distrait.

— Nsina a raison, dit en français Sid-Ben-Abdallah : il n'existe que deux vrais biens au monde, l'amour et le plaisir. La vie est rapide et les joies du festin passagères. Mangeons et livrons-nous à la gaîté !

Nsina, ses grands yeux noirs attachés sur Sid-Ben-Abdallah, sembla comprendre ces paroles anacréontiques ; elle détacha de sa chevelure les fleurs qu'elle y avait nouées, les passa dans la boutonnière de Gaston et répéta par un geste expressif et pittoresque l'exhortation à l'insouciance et au plaisir

que venait d'adresser le Koulougli à son hôte.

Cependant les esclaves, parées de leurs habits de fêtes, continuaient à servir un à un les différents mets qui composaiant le *sofra* ou service. A la *torta* onctueuse, succédaient le *cobab* parfumé, l'onctueux *lahem halau*, qui rappelle les viandes sucrées de l'Allemagne; la *dholma*, délicieux mélange de légumes, de riz et de mouton haché; le couscoussou national et la *mta cornoüm*, purée d'artichauds, dont les Algériens ont emprunté la recette aux habitants de Tunis. Une crême de riz appelée *palouza* et des *mahncha* ou serpentins de pâte, pittoresquement roulés dans un plat de porcelaine, terminèrent, avec quelques lé-

gères pâtisseries aux amandes, ce repas tout à fait semblable à ceux que les historiens orientaux des *Mille et une Nuits* se complaisent à décrire avec une complaisance et une minutie qu'on nous pardonnera, peut-être, d'avoir imitée.

Le service se faisait avec une activité pleine de déférence pour l'hôte de Sid-Ben-Abdallah. Dès que le colonel cessait de manger d'un mets, chaque convive l'imitait, et les esclaves enlevaient le plat pour le remplacer par un autre.

Le repas terminé, après avoir fait disparaître la mïda et avant de servir le café, deux négresses donnèrent à laver aux convives et

balayèrent la cobba avec des branches vertes de lentisque. Lorsque le café se trouva servi dans de petites tasses d'une porcelaine presque aussi transparente que du verre et posées sur d'autres gobelets en cuivre, les trois danseuses recommencèrent leurs chants et leur musique. Nsina avait repris son attitude voluptueuse et nonchalante; seulement, elle ne s'était plus enveloppée de son haïck, et Gaston pouvait admirer, sans réserve, la grâce ineffable de cette péri languissamment appuyée sur ses compagnes. Parfois elle se soulevait pour se traîner, avec les souples et onduleux mouvements d'une couleuvre aux riches couleurs, jusqu'aux pieds de Gaston et de Sid-ben-Abdallah. Tantôt elle nouait des fleurs à leur narghillé, ou bien elle déployait une adresse pleine de grâce à saisir de ses

doigts, dans un brasier ardent, des charbons qu'elle portait sur le fourneau des pipes pour en réveiller le foyer. Cependant ses compagnes lui parlaient à voix basse et, sans interrompre leur musique, semblaient la convier du geste et du regard à prendre une résolution que la sbaïa persévérait à leur refuser. A la fin, cependant, elle céda à leurs sollicitations, se souleva, rattacha sa ceinture d'or et de soie; et noua, autour de ses reins, un long voile rayé de bleu et d'or dont les plis retombaient à terre et enveloppaient ses pieds, on le sait, peints jusqu'à la cheville des tons jaunes du hennah. Elle prit ensuite dans ses mains deux longues draperies légères, et se laissant aller au rhithme langoureux de la musique, commença lentement à balancer la

tête et le corps, tandis que ses jambes restaient à peu près immobiles.

Insensiblement la mesure prit une allure moins indécise; elle s'accéléra et elle entraîna la danseuse dans son mouvement. Nsina tournait sur elle-même, en agitant les draperies que tenaient ses mains; on voyait son œil s'énivrer au bruit de la musique et au chant de ses compagnes toujours plus ardent, toujours plus aigu; les cordes de la kouitra rendaient, sous la main agile de la guitariste, des sons d'une extrême puissance, et le dherboucka retentissait frappé de coups redoublés.

Les notes chantées par les deux musiciennes arrivèrent à un diapason sans exemple

pour une oreille européenne. Nsina unissait par intervalles sa voix à celles de ses compagnes; à la fin elle se voila le visage et tomba éperdue aux pieds de ses compagnes, qui jetèrent sur elle un long voile blanc.

Telle était l'émotion du colonel, qu'il laissa échapper sa pipe pour aller ouvrir la petite fenêtre grillée et respirer pendant quelques instants l'air frais et puissant de la mer.

Sid-Ben-Abdallah, impassiblement assis sur son canapé, n'avait donné aucun signe d'émotion. Il avait aspiré à des intervalles égaux la fumée de sa longue sibsi; pas une seule étincelle n'avait jailli de son regard; seulement

il avait jeté quelques pièces d'or aux pieds de la danseuse.

Le colonel vint reprendre sa place près du Maure et alluma un cigare. Pendant sa courte visite près de la fenêtre, l'orchestre s'était modifié. Une grande femme, d'un aspect imposant, avait augmenté le nombre des almées; la tête couronnée d'une sarma démesurément longue et recouverte de riches draperies blanches qui l'enveloppaient depuis les pieds jusqu'à l'extrémité de la corne d'argent qui formait sa coiffure, elle s'était assise au milieu des jeunes filles. Celles-ci avaient quitté la kouitra et le dherboucka pour les teubilet, et les znoutzes. Les teubilet sont de petites tymballes; les znoutes sonores se composent de trois crotales en airain, unies entre

elles, qui s'attachent aux doigts et que l'on heurte les unes contre les autres. La grande femme agitait solennellement le bendaïr, tambour de basque de proportions démesurées et enrichi d'or : pendant une sorte d'entr'acte, tandis que le singulier personnage donnait plus de tension à la peau de son instrument, qu'elle faisait chauffer au-dessus d'un brasero, Sid-Ben-Abdallah disait au colonel :

— Jusqu'à présent vous avez assisté à une taksira ou petite fête entre amis ; maintenant vous allez entendre les chants religieux d'une *hadra* ou solennité de famille. Ordinairement la musicienne que vous voyez ne se rend chez les Maures que pour prendre part aux fêtes que nous donnons dans le but de célébrer une naissance, un mariage ou une circonci-

sion. L'air grave qu'elle entonne est un hymne pieux et d'une telle antiquité que nous ne comprenons plus guère le sens des paroles.

Gaston n'écoutait point son hôte : cette musique étrange et sauvage, ces timbales, ce tambour de basque, ces castagnettes d'airain, le jetaient dans un état nerveux qu'il n'avait jamais éprouvé. Une véritable ivresse, voisine du vertige, s'emparait de son cerveau et lui ôtait en quelque sorte l'usage de sa raison. Il sentait sa poitrine se gonfler et son cœur battre impétueusement. Il souffrait mais il aimait une souffrance, inconnue jusques alors pour lui. Les trois musiciennes et Sib-Ben-Abdallàh lui-même subissaient les effets de la musique sacrée. Le Koulougli battait la mesure et des gouttes légères commençaient à perler

le front de bronze des sbaïa. Seule, Nsina restait impassible; brisée, sans force, sans mouvement, elle avait seulement un peu repoussé le voile que ses compagnes avaient jeté sur elle comme un linceul. Parfois encore on la voyait entr'ouvrir sa paupière mourante qu'elle refermait aussitôt. Quand la musique arriva à son degré le plus forcené, elle releva brusquement la tête, se souleva par un mouvement galvanique, et regarda autour d'elle avec surprise, comme au sortir d'un long sommeil. Peu à peu elle se mit à répéter tout bas le refrain de l'hymne délirant. Sa voix ne tarda point à s'élever à des notes aiguës; elle saisit les deux draperies de soie qui gisaient près d'elle et se mit à danser, non plus cette fois les pieds attachés à la terre, mais avec une passion et un entraînement que rien ne sau-

rait décrire. L'orchestre redoubla de puissance et de bruit. A la clarté vacillante d'une lampe suspendue au plafond, on voyait Nsina, semblable à une sibylle, balancer la tête, agiter les bras, bondir au milieu des dalles de faïence qui répétaient de mille manières les reflets de la lumière et desquelles semblaient jaillir des gerbes d'étincelles. Tantôt elle paraissait prête à s'arrêter et à tomber dans une profonde extase; sa voix tremblait, ses chants s'éteignaient dans sa gorge, ses bras s'étendaient pour chercher un point d'appui qu'ils ne trouvaient point, et elle s'affaissait sur ses genoux en se voilant le visage. Tantôt elle se relevait impétueuse, l'œil au ciel, la voix vibrante, fière, inspirée, énivrée, et plus belle encore!... Elle finit par céder à tant d'émotions, *mourut*, suivant l'expression orientale

consacrée, et tomba évanouie. Ses compagnes la reçurent dans leurs bras, l'embrassèrent et l'emmenèrent dans une pièce voisine.

Quelques instants après, quatre fantômes blancs dont on ne voyait que les yeux entrèrent dans la cobba, dirent quelques paroles d'adieu, baisèrent la main du colonel et de son hôte, et disparurent dans les ombres de la ghorfa (galerie), laissant là leurs instruments de musique, mais ne négligeant point toutefois d'emporter le dherboucka, dans lequel Gaston avait jeté tout l'or que contenait sa bourse.

Le colonel échangea d'une manière distraite avec le koulougli les nombreuses for-

mules qui composent le salut et les adieux des Maures ; il lui serra la main et rentra chez lui la tête brisée, le cœur gonflé, en proie à une agitation qui tenait de la souffrance et qui pourtant était pleine de charmes.

Le lendemain matin, le bateau à vapeur partit pour la France sans emporter de lettre du colonel pour Joséphine.

C'était la première fois que cela arrivait depuis le débarquement de M. d'Outrepont en Afrique.

IV

PROMENADE NOCTURNE.

Si le colonel laissa partir d'Alger le bateau à vapeur sans lettre pour Joséphine, c'est que le colonel n'avait plus un souvenir pour une idée qui le préoccupait naguère à l'exclusion de toute autre : Joséphine et le besoin

de prodiguer à sa fiancée les preuves d'une tendresse que rien, pensait-il, ne pouvait altérer. Quand il avait cette pensée, quand il l'exprimait à la jeune fille en de longues lettres, il était sincère et profondément convaincu. Trois jours s'écoulèrent néanmoins avant qu'il songeât à se rappeler que, sans doute, Joséphine attendait avec anxiété des nouvelles d'Afrique. Rendons-lui la justice de dire qu'il voulut aussitôt réparer sa faute, et qu'il se mit à son bureau pour écrire. Hélas! il le fit sans plaisir, sans entraînement, avec froideur, et comme on s'acquitte d'un devoir. Il s'étonna de pouvoir remplir à peine, de son écriture ordinaire, deux simples pages, lorsque, huit jours auparavant, quatre feuilles de caractères menus, serrés, compactes et encombrées de lignes croisées les unes sur

les autres lui suffisaient à peine. Cette réflexion le rendait mécontent contre lui-même et partant contre celle qui était la cause innocente de ce mécontentement. Toujours, en pareils cas, nous en voulons aux personnes heurtées maladroitement par nous, de la douleur que nous cause ce choc.

La pensée de ses torts envers Joséphine ressemblait un peu à la feuille de rose qui blessait la peau délicate de je ne sais plus quel Sybarite de l'antiquité. Mieux avisé que cet imbécile, le colonel jeta loin de lui la feuille malencontreuse et la remplaça par une autre feuille plus fraîche, parfumée et sans pli. Assurément il aimait Joséphine avec sincérité; assurément, si la jeune fille se fût trouvée près de lui, il n'eût pas songé à l'é-

trange créature qui lui était apparue comme une vision fantastique et dont le souvenir brûlant le poursuivait comme poursuit un rêve après le réveil. Mais Joséphine était absente, et l'absence devient un tort grave, à l'égard des natures mobiles qui ont besoin, suivant l'expression de Montaigne, de se sentir bridées plutôt par la présence que par la souvenance.

Donc, le colonel finit par ne plus s'occuper que de la danseuse Nsina. Dans chacune des mauresques qu'il rencontrait cachées sous leurs longs voiles et ne laissant voir que des cils noirs et une prunelle flamboyante, il croyait reconnaître la sbaia. En vain il murmurait près d'elles le nom de Nsina ; les fantômes blancs tournaient avec lenteur vers lui leur visage couvert de l'eudjar, masque plus

impénétrable que les loups des bals de l'Opéra, et, sans répondre, rassemblaient pour mieux se cacher encore les longs plis du haick flottant.

Le colonel attendait avec impatience la visite à peu près quotidienne de Sid-Ben-Abdallah. Le Maure ne vint pas ce jour-là, au grand désappointement de Gaston, qui le chercha dans les bazars, sur le port, partout où il se supposait quelque chance de le rencontrer. Dans son impatience, il finit par se rendre chez le koulougli quoiqu'il ne le visitât jamais sans que ce dernier ne l'y eût convié au préalable.

— Sid-Ben-Abdallah est parti ce matin pour

la campagne, lui dit, dans une langue qui n'était point tout à fait de l'arabe, une grande négresse demi-nue, courbée sur une vaste jarre en terre cuite. Elle abandonna, pour répondre en ces termes au colonel, un savonnage qu'elle faisait au milieu de l'ouesth-ed-dar, ou cour intérieur du rez-de-chaussée, on l'a déjà dit. Un proverbe maure prétend qu'on ne saurait voir, la nuit, en Afrique un ciel sans étoile et le jour un oustheddar sans laveuse noire près de sa fontaine.

— Quand reviendra Sid-Ben-Abdallah?

— Dans deux jours.

Je vous laisse à juger si les deux jours d'at-

tente et d'impatience qui s'écoulèrent encore avivèrent avec violence la curiosité de M. d'Outrepont et lui laissèrent une seule minute pour songer à Joséphine, cette pensée irritante et presque pénible pour lui.

Enfin, le troisième jour, Sid-Ben-Abdallah frappa à la porte du colonel, et se jeta dans un fauteuil ou il se sentait mal à l'aise, regrettant tout bas les tapis sur lesquels il s'asseyait chez lui les jambes croisées : rêveur et silencieux comme d'habitude, il alluma un narghillé, et se mit à en aspirer lentement la fumée.

— Tu m'as donné une fête charmante, dit le colonel, en allumant à son tour une de ces

longues sibsi, ou pipes en bois de merisier dont le tchebouck (tuyau) vient de Smyrne, et la douëia (fourneau) de Constantinople.

— Tes paroles me sont douces, répondit le Maure. Dieu et son prophète soient loués si tu n'as point éprouvé d'ennui chez moi !

— Ton dîner était exquis, ta musique pleine d'originalité, et tes danseuses ravissantes.

— Elles sont l'honneur de la msama d'Alger, répartit le Maure. La msama d'Alger ne compte de rivales en Afrique que la corporation de danseuses des états de Tunis.

— La msama? répéta le colonel.

— Nous désignons par ce mot l'association des danseuses et des musiciennes mauresques. Ne t'ai-je pas entendu désigner la réunion des sbaia françaises par le mot de corps de ballet? Msama a pour nous une signification à peu près semblable.

— Donne-moi, je te prie, des détails sur la msama ; il sera piquant d'établir quelques rapprochements entre ces deux points des mœurs algériennes et françaises.

— Rien de plus simple, continua Sid-Ben-Albdallah, après avoir fait signe à un petit esclave noir, qu'il avait amené avec lui, de souffler sur le charbon du narghillé pour en ranimer l'incandescence.

Il reprit ensuite :

— Une danseuse émérite, après avoir été longtemps en possession de la vogue et de la célébrité, échange, lorsque l'âge l'y oblige, son titre de sbaia contre celui de mallima. La mallima est l'amine ou la directrice supérieure d'une msama ; toutes les sbaia ou bayadères deviennent ses subordonnées et doivent obéir aux ordres de cette directrice.

— A merveille ! Mallima est synonyme de maîtresse-ès-sciences en matière de ballet.

— Lorsqu'on veut donner chez soi une fête en petit comité, une taksira, on va trouver la mallima. Celle-ci amène, quelques heures

après, trois ou quatre sbaia chez le Maure dans la maison duquel doit avoir lieu la fête. Si les sbaia lui conviennent, il leur offre à chacune un mouchoir de soie, règle le jour et l'heure de la fête et discute les honoraires des danseuses. La mallima prélève, non-seulement un tiers de ces honoraires, mais encore un tiers de l'argent que recueillent les sbaia.

— Et ce salaire est-il considérable?

— J'ai vu dans certaines fêtes la msama recueillir de trois à quatre cents douros (le douro vaut cinq francs). Les Maures aiment avec passion ce genre de divertisssement. Il est d'ailleurs d'excellent goût de faire preuve

de munificence envers les sbaia; souvent l'ostentation contribue autant que l'enthousiasme à ces actes de prodigalité.

— Pour prélever une part considérable sur le salaire des sbaia, la mallima est donc à la fois leur institutrice et leur amine? demanda le colonel.

— En Algérie, repartit le Maure, la danse et la musique ne sont point des arts, mais des dons de la nature. Les sbaia n'ont personne qui leur enseigne les molles attitudes de leurs danses, ni les airs de leurs chansons, ni les accords de leurs instruments de musique. Je te l'ai déjà dit, la mémoire et la vocation, voila leurs seuls professeurs. Fathma, la plus

habile des sbaia qui jamais ait fait résonner sous l'archet de baleine les huit cornes de la kouitra, n'a d'autre livre de musique que sa mémoire. Cette mémoire est tellement puissante qu'un jour, après avoir entendu chanter une seule fois, un air qui lui était inconnu, elle le répéta aussitôt sans commettre une seule erreur.

Nsina, dont tu as pu apprécier la danse accomplie, ne se trouve admise que depuis trois mois dans la msama ; à peine âgée de quatorze ans, on lui permit, l'année dernière, pour la première fois, d'assister au spectacle d'une hadra ou fête religieuse. Elle se passionna pour la danse et ne rêva plus désormais que les succès de la msama. Peu de temps

après, la mallima la recevait avec empressement parmi ses danseuses, et Alger n'a point aujourd'hui de sbaia plus habile et plus justement célèbre.

— Vos femmes assistent-elles à ces fêtes? demanda Gaston.

— Oui! mais lorsqu'une taksira ou une nadra ont lieu pour les femmes, les hommes en sont exclus.

— Et les jeunes filles?

— Les jeunes filles s'y trouvent admises rarement.

— Par pudeur? On redoute avec raison, pour elles, ces danses lascives.

— Non point par pudeur, répondit le Maure en riant, mais pour qu'on ne puisse rien connaître de leur beauté ou de leur laideur. Sans cela, comment les marierait-on? Parfois, pour concilier avec le désir et la curiosité des jeunes filles une précaution et un mystère indispensables dans nos mœurs, on leur permet d'assister aux danses de la Hadra; mais il faut alors qu'elles se résignent à se tenir cachées derrière les rideaux du lit, de façon à voir sans être vues.

Le colonel se promenait à grands pas; évidemment il avait sur les lèvres une question qu'il hésitait à en laisser tomber.

Les sbaia sont elles des courtisannes? dit-il enfin.

— Elles sont des houris! répondit Sid-Ben-Abdallah en souriant : Fantasques, capricieuses, gorgées d'or, habituées à de folles prodigalités, elles ont entraîné plus d'un Maure à sa ruine.

— Et les chrétiens disputent aux Maures l'honneur de lutter avec eux de prodigalités et de folies pour ces dangereuses almées?

— Les chrétiens ne les voient jamais. Toi-même tu ne les as vues que par surprise. Lorsqu'elles ont appris qu'un Roumi se trouvait chez moi, elles voulaient se retirer; il a fallu

recourir aux promesses et aux dons pour les retenir dans ma cobba. Quand vos généraux français, quand vos princes mêmes veulent donner une fête mauresque dans leurs palais, on ne leur amène que de fausses sbaia qui ne font point partie de la véritable msama, et qu'on va chercher parmi les courtisanes vulgaires.

— Il serait curieux de visiter la Mallima et de faire connaissance avec son charmant troupeau de bayadères.

— Des hommes, fussent-ils Maures et musulmans, ne pénétreraient pas plus chez la mallima que chez d'autres femmes mauresques. Pour faire prévenir cette femme et lui

demander des sbaia j'ai dû envoyer chez elle mon esclave de confiance, la vieille Saëlma (1).

Le colonel soupira, prit congé du Maure, rentra chez lui mécontent et laissa encore écouler la soirée sans songer à Joséphine.

---

(1) Il ne reste plus aujourd'hui à Alger que trois ou quatre véritables sbaïa. La msama de l'ancienne ville barbaresque s'est réfugiée en partie à Tunis avec la plupart des Maures opulents qui ont émigré à l'époque de l'occupation française. Une vieille mallima persiste seule à maintenir les antiques et saines traditions de son art ; elle compte sept ou huit disciples tout au plus. Aucune d'elles, comme le dit Sidi-Ben-Abdallah, n'exerce son art chez les chrétiens et même chez les juifs ; enfin, il existe entre les véritables sbaia et les femmes qui dansent et qui chantent dans certains cafés d'Alger la distance chorégraphique qui sépare, des saltimbanques en plein vent, Carlotta Grisi, Maria ou Adèle Dumilâtre

Deux ou trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels il ne put dissimuler sa mauvaise humeur à ceux qui l'entouraient, et particulièrement à son fidèle domestique Jean. Ce dernier cherchait avec empressement les occasions de ramener son maître à un état moins redoutable, sans toutefois pouvoir en pénétrer la cause. Après de nombreuses suppositions, il finit par attribuer l'irritation du colonel à l'inquiétude que lui causait le retard d'un bâtiment qui devait apporter des nouvelles de France, et qu'une tempête retenait en mer depuis huit jours. En effet, le changement survenu dans les habitudes douces et faciles de M. d'Outrepont datait à peu près de l'époque à laquelle aurait dû arriver ce navire, Jean se mit donc à épier, dans le port, l'arrivée de chaque bateau français, et à faire une

étude particulière de la mer et de son plus ou moins d'agitation. A sa grande surprise, Gaston ne semblait point prendre d'intérêt aux rapports du valet de chambre sur les chances favorables qui survenaient pour l'arrivée de nouvelles si longtemps attendues.

Quoiqu'il en soit, un matin il entra dans la chambre à coucher de son maître qui reposait encore, déposa près du chevet le paquet des dépêches arrivées enfin de France pendant la nuit, et s'éloigna sans bruit, sans avoir troublé le sommeil du colonel.

Lorsque M. d'Outrepont s'éveilla, le premier objet qui frappa ses yeux fut ce paquet de dépêches au-dessus duquel Jean avait placé

en évidence une lettre de Joséphine. A la vue de l'écriture de la jeune fille qu'il aimait Gaston se sentit ému et brisa le cachet avec empressement. Après avoir lu les quatre longues pages, expression touchante, d'une tendresse naïve, confiante et profonde, il essuya une larme qui mouillait l'angle de sa paupière et se leva pour répondre à la jeune fille. Il le fit longuement et avec le même bonheur qu'il y trouvait autrefois.

Lorsque Jean, appelé par la sonnette, entra chez son maître, ce dernier paraissait calme, souriant et de belle humeur. Jean sourit à son tour et se félicita de la profonde perspicacité dont il avait fait preuve.

— Combien le colonel aime sa fiancée!

murmura-t-il. Qui m'eût dit cela l'année dernière, du temps de mademoiselle Célestine !

Le colonel travailla une partie de la journée et mit au courant son courrier officiel pour le confier au bateau qui repartait le lendemain et qui devait emporter en France les dépêches d'Alger.

La correspondance de service terminée, il augmenta encore de deux grandes pages la lettre écrite le matin à Joséphine, et sortit pour respirer librement l'air frais du soir et se reposer des fatigues d'une journée de travail et de réclusion.

Il parcourut seul les rues escarpées qui con-

duisent au haut de la ville et qui donnent à la capitale de l'Algérie un aspect d'une nature si pittoresque et si propre aux flâneries d'un promeneur nocturne. Fatigué bientôt par la chaleur et par les pentes escarpées qui mènent de la ville française aux quartiers tout-à-fait maures du vieil Alger, déjà il commençait à redescendre dans la partie inférieure de la ville, lorsqu'il crut entendre, au loin, un bruit vague d'instruments de musique : il s'arrêta pour mieux écouter, sans pouvoir distinguer précisément de quel côté provenaient les sons. Il reconnut le rhythme original du derboucka mêlé aux accords de la kouitra, et se dirigea vers le quartier d'où semblaient provenir les sons.

Il tomba dans une de ces rues formées par

des corridors étroits, longs, sinueux, et sur les flancs desquels s'ouvrent des portes creusées en plein mur. Comment reconnaître dans laquelle de ces maisons, confondues entre elles et réunies au-dessus de la tête par une voûte, se donnait la hadra dont il entendait le bruit. Cependant il était incontestable qu'une fête mauresque avait lieu dans le voisinage, sinon dans la rue même. Gaston distinguait parfaitement le frôlement de la kouitra et la basse formée par le derboucka. Tandis qu'il se tenait là, au milieu de la rue plongée, comme presque toutes les rues d'Alger, dans une obscurité profonde, prêtant l'oreille et cherchant à deviner d'où partaient les sons mystérieux, une voix de femme s'éleva, se mêla aux accords des instruments et com-

mença le premier couplet de la chanson :
« *Mada ou Mada.*

Accablé sous le poids de l'absence,
J'attends mon ingrate maîtresse.
Ah ! si je savais en quels lieux la rencontrer!
Mon Dieu, conseillez-moi et protégez-moi.
O madame ! hélas madame !

Le colonel sentit son cœur battre avec violence; il avait reconnu la voix pure de Nsina! Nsina était là, il n'en fallait point douter. Il se mit à parcourir lentement la rue, écoutant de seuil en seuil, et s'arrêtant à chaque pas, sans pouvoir distinguer dans quelle maison se donnait la taksira et se trouvaient les sbaia.

Un des petits volets en bois et sans vitres

que forment en Algérie les fenêtres ouvrant sur la rue à fleur de la voûte, tourna sur ses gonds rouillés et laisssa percer une faible lumière.

Une tête passa, regarda et se retira brusquement à la vue de l'uniforme du colonel.

Ce dernier arrêta avec sa canne le volet qui commençait à se refermer.

— Savez-vous, demanda-t-il, où se donne la fête mauresque dont j'entends la musique?

La lumière se montra de nouveau : une tête

ceinte d'un turban noir sortit tout à fait et une voix répondit au promeneur nocturne :

— La hadra se donne dans la maison de Mohammed-Ben-Mohammed, à l'entrée de la rue.

Quand bien même le colonel n'eût point reconnu au turban noir qu'il avait affaire à un juif, l'accent désagréable avec lequel cet homme prononçait l'arabe eût suffi pour le lui apprendre. Les israélites, nous l'avons dit, donnent à la langue des Maures une couleur à peu près semblable à la teinte que la langue française reçoit de la bouche d'un habitant de Marseille.

— Si monsieur le colonel le désire, je le conduirai à cette maison.

Et avant que M. d'Outrepont eût répondu, la fenêtre se fermait, la porte s'ouvrait et le juif sortait, une lanterne de papier à la main.

— La musique s'est tue, dit-il ; les invités vont sortir. On a donné aujourd'hui chez Mohammed-Ben-Mohammed une fête pour célébrer la circoncision de son fils le petit Kaddour-Ben-Mohammed ; monsieur, avez-vous assisté quelquefois à une circoncision mauresque, c'est une cérémonie curieuse?... Voici la maison de Mohammed-Ben-Mohammed. La

musique a cessé : la fête touche sans doute à sa fin.

L'israélite parlait encore lorsque l'on entendit la porte intérieure de la skifa (vestibule) tourner pesamment sur elle-même ; des sandales ne tardèrent point à résonner sur les dalles de marbre de cette pièce, et le bab, c'est-à-dire la porte qui donne sur la rue, s'ouvrit à son tour. Le juif s'était empressé d'éteindre sa lanterne et de se ranger contre le mur.

Plusieurs femmes mauresques sortirent d'abord enveloppées de haïcks blancs et le visages entièrement caché par la pièce d'étoffe qui remplace en Algérie le masque et

qu'on nomme *eudjar*. Elles étaient toutes accompagnées d'une ou plusieurs négresses portant des lanternes de papier à la main, et couvertes de leur mlaïa. Gaston promena rapidement son regard sur toutes ces femmes et ne reconnut point la démarche légère de Nsina. Il allait s'éloigner avec le dépit secret que cause un désappointement lorsque le juif murmura :

— J'entends les sbaïa!

En effet, la porte s'ouvrit de nouveau : trois femmes, accompagnée de trois négresses portant des lanternes, se courbèrent sous la porte étroite et en franchirent le seuil; l'une d'elles ouvrit les bras pour rassembler

autour d'elle les plis de son haïck, et laissa voir un moment sa poitrine à demi-nue, qui disparut aussitôt sous les plis jaloux. Ce geste avait suffi au colonel pour reconnaître le charmant tatouage bleuâtre qui se dessinait sur l'épaule de la sbaïa et un bracelet de forme bizarre qu'elle avait fait river à son poignet. Il allait s'élancer vers elle lorsque le juif murmura à l'oreille de M. d'Outrepont :

— Elles vont se séparer à l'extrémité de la rue.

Gaston s'arrêta, mécontent d'entendre s'immiscer à ses affaires et se permettre de lui donner des conseils, un drôle qu'il ren-

contrait pour la première fois. Il lui jeta toutefois une pièce de monnaie : l'israélite se courba pour la recevoir, mais il la jeta dans les plis du bournous d'un arabe endormi sur le seuil d'une porte. Le Français suivit lentement les trois femmes.

Comme l'avait dit le juif, le groupe s'éparpilla à l'extrémité de la rue. M. d'Outrepont accéléra sa marche et se trouva bientôt près de la sbaïa qu'il avait reconnue tout-à-l'heure, et que son regard n'avait point perdu de vue un seul instant.

— Nsina, lui dit-il, passerez-vous ainsi près d'un ami sans le reconnaître ?

La jeune fille tressaillit et pressa le pas.

— Le Roumi se trompe, dit-elle : il prend une gazelle pour une chèvre. Je ne me nomme point Nsina.

— Tu mérites deux fois ce nom, car il est le tien : et on te le donnerait encore, quand bien même il ne t'appartiendrait pas.

Pour l'intelligence de ce concetti, il faut se rappeler que, dans la langue mauresque, Nsina signifie *jolie*.

— Et que t'importe que je sois Nsina ou que je ne la sois point : si nous nous som-

mes vus une fois, nous ne nous reverrons plus jamais.

— Jamais est un mot impossible pour ceux qui aiment, tu l'as dit l'autre jour dans une de tes chansons.

La jeune fille marchait toujours devant Gaston. Tout-à-coup, au détour d'une rue, la négresse éteignit sa lanterne et laissa le colonel dans une obscurité profonde. Les deux femmes profitèrent habilement de cette ruse, disparurent et entrèrent sans doute dans une des maisons du voisinage; aucun bruit de voix, aucun écho de pas ne troubla plus le silence profond qui régnait partout.

Tandis que Gaston maudissait ce contre-

temps, il entendit près de lui une voix qui disait :

— Demain soir, la mattima donne une fête chez un riche Maure de la rue Doria ; les fenêtres de ce Maure ouvrent sur la mer.

C'était le juif de tout-à-l'heure.

— Au diable ! s'écria le colonel qui rentra chez lui exaspéré d'avoir été joué par Nsina.

L'irritation de son maître causa une grande déconvenue au perpicace Jean, qui se disait :

— Monsieur est de mauvaise humeur, et cependant il est arrivé ce matin un courrier de France !

Le lendemain, toute la journée, Gaston, malgré lui, entendit bourdonner à ses oreilles les paroles du juif, c'est-à-dire que toute la journée il pensa à Nsina et qu'il rêva, pour le soir, une promenade sur la mer, du côté où s'ouvraient les fenêtres de la rue Doria.

Habitué à satisfaire toutes ses fantaisies à céder à ses moindres désirs, il se répéta en souriant cette plaisanteries de madame de Staël : *que la seule manière de se débarrasser d'une tentation, c'est d'y succomber*, et se rendit

sur le port. Le canon en avait annoncé depuis une demi-heure la fermeture, et les canots amarrés au bord du quai, près de la douane, se trouvaient vides et sans un des biskris qui leur servent de rameurs. Ce contre-temps rendit encore plus vif le désir contrecarré du colonel. Il frappa de sa canne avec dépit les dalles du quai, bien innocentes pourtant du méfait qui l'irritait, et se disposait à remonter l'escalier raide et fatigant qui mène du port à la rue de la Marine, lorsqu'il vit une barque glisser légèrement sur l'eau. Il la hêla de la voix et du geste. La petite embarcation fit force de rames; le pilote accosta, tendit les bras au colonel pour qu'il pût s'y appuyer en sautant dans la barque et fit force de rames. Bientôt on fut au large. Gaston, nonchalamment étendu à l'arrière

de la chaloupe, tira un cigarre de sa poche, l'alluma, et laissant à son compagnon le soin de le mener ou bon lui semblait :

— Promène-moi au hasard, dit-il : peu m'importe où tu me mèneras, pourvu que je puisse jouir de la délicieuse soirée qu'il fait.

Une scène pleine de poésie s'offrait, en effet, aux regards de M. d'Outrepont. La mer, calme comme un grand lac, n'avait ni vagues ni murmures : le bruit des rames qui la frappaient à coups égaux interrompait seul le silence profond et solennel qui régnait dans l'espace. Les rides légères qui se faisaient à la surface de l'eau se doraient sous la

clarté de la lune alors dans son plein , et brisaient les reflets de sa belle et douce lumière en mille cannelures qui disparaissaient et se reformaient sans cesse. Au loin se dressait la vieille Alger, épanchant, sur les flancs escarpés d'une haute colline, ses flots de maisons ou plutôt de terrasses dont la blancheur prenait, dans un ciel bleu et étincelant d'étoiles, un aspect indicible d'harmonie et de grandeur. D'autres astres, d'un rouge plus âpre, sortaient par milliers des flancs de cette masse ; c'étaient les lumières de la ville qui s'allumaient, s'éteignaient et disparaissaient pour reparaitre bientôt ou pour aller briller plus loin.

Le rameur promena quelque temps la chaloupe devant ce tableau merveilleux : sans

faire avancer ni reculer l'embarcation, il se contentait de remuer doucement les rames, comme un oiseau fait de ses ailes, lorsqu'il plane dans les airs. Gaston se laissait aller aux délicieuses impressions que produisait un si beau spectacle sur son imagination toujours prompte à l'enthousiasme; quelques exclamations apprirent à son guide l'exaltation qu'il éprouvait.

Alors la barque, sans que ses rames s'agitassent avec plus de bruit, tourna sur elle-même, mue en secret par les puissantes impulsions du gouvernail: elle se dirigea vers les hauts murs que forment les maisons des quartiers voisins de la porte Bab-el-Oued, et dans lesquels s'ouvrent de rares petites fenêtres carrées, renfoncées encore par des gril-

lages de fer. Gaston allait donner l'ordre au rameur de se diriger vers un autre point d'où l'on pût apercevoir encore Alger, lorsqu'un bruit de musique arriva jusqu'à lui.

Il reconnut aussitôt l'orchestre caractéristique des sbaïa. Bientôt une voix douce et dont les sons le fit tressaillir, commença un air dont les paroles passionnées arrivaient parfois distinctement jusqu'à la chaloupe et parfois s'éteignaient en chemin, emportées dans une autre direction par quelque brise.

Apparemment le rameur partagea l'impression que cette musique produisit sur le

colonel, car il arrêta tout-à-fait sa barque et la maintint immobile devant la petite fenêtre d'où sortait la voix et sur le fond lumineux de laquelle se détachaient, comme une gaze noire, les croisillons d'une grille. De temps à autre, une ombre passait derrière les vitres transparentes de cette fenêtre, et le colonel pouvait reconnaître les formes bizarres de la chachia mauresque, et les ondulations des draperies de soie que les sbaïa ont coutume d'agiter en dansant.

La musique se tut tout-à-coup, et les silhouettes disparurent au grand regret de Gaston, enivré par les prestiges d'une contemplation pleine de magie.

En ce moment, le rameur plaça ses mains

autour de ses lèvres, en guise de cornet acoustique, et avec une force et une aigreur qui exaspérèrent le rêveur troublé dans son extase, se mit à jeter le cri de joie que les Arabes font entendre pour exprimer leur satisfaction, en quelque circonstance que ce soit.

— Louilouil ! louilouil ! louilouil ! louilouil !

L'écho répéta au loin ce bruit guttural et alla réveiller quelques oiseaux marins qui répondirent par des cris plaintifs.

Le colonel saisit sa canne pour en frapper le malencontreux piauleur. Celui-ci reprit

ses rames, qu'il avait un instant abandonnées, se pencha en arrière, et sans tenir compte de la menace du colonel, poussa de nouveau le louilouil !

Une mauresque apparut alors à la fenêtre lumineuse, se pencha en dehors, autant que le permettait la grille, et passa à travers les larges mailles de fer un de ses bras nus, tandis que, pour mieux regarder, elle appuyait son front contre les barreaux.

Pas un nuage n'était au ciel : la clarté de la lune, pure et presque égale au jour, permit à Gaston de distinguer les traits de Nsina,

et de reconnaître le bizarre bracelet d'or qu'il avait déjà remarqué à son poignet.

Elle regarda curieusement dans la barque.

— Agitez votre mouchoir, mon colonel, dit le rameur à M. d'Outrepont, qui fit machinalement le signal qu'on lui conseillait. Maintenant, passez votre main sur vos lèvres en caressant votre barbe.

Le colonel fit ce geste.

— Relevez votre moustache! Voyez, la jeune fille vous a compris; à son tour elle

livre au vent son mouchoir; elle répond par un signe affirmatif à votre première question, et elle agite son doigt pour dire *non* à la seconde. Vous êtes-aimé et Nsina est libre.

Le colonel avait entendu parler déjà du langage mystérieux et mimique que mettent en œuvre les Maures dans leurs intrigues amoureuses. Néanmoins il demanda d'un ton brusque au rameur :

— Prétendrais-tu t'amuser à mes dépens ?

— Je le prétends si peu, mon colonel, que je vais vous donner une preuve de l'amour

de Nsina pour vous. Veuillez suivre encore mes conseils une dernière fois ; montrez à la sbaïa les fleurs que voici.

En achevant ces mots il tira de dessous son burnous un bouquet de jasmin, d'œillets et de lentisques, dont les tiges étaient recouvertes d'une légere feuille d'or. Le colonel prit le bouquet et l'éleva vers Nsina. Celle-ci détacha de sa coiffure une des reines-marguerites qu'elle y avait attachées et la lança vers la chaloupe. Le vent qui commençait à s'élever retarda de quelques instants la chute de la fleur, et le rameur manœuvra avec tant d'adresse que la reine-marguerite vint tomber sur la poitrine du colonel.

Gaston couvrit de baisers la fleur avec des

transports de joie et de bonheur dont il ne tarda point à sourire lui-même, et qui couvrirent ses joues de rougeur lorsqu'il se rappela qu'un inconnu se trouvait le témoin de ces extravagances. Le rameur semblait n'avoir rien vu. La tête à demi cachée sous les plis de son burnous, il regardait la fenêtre, à laquelle ne se montrait plus Nsina. Quelques minutes s'écoulèrent, la fête recommença, et le rameur, donnant tout-à-coup une vive impulsion à la chaloupe, ramena son passager vers le rivage.

Le colonel, en abordant la terre, jeta quelques pièces d'or au matelot et dit d'une voix sévère :

— Voici pour payer ton silence... Et voici

pour punir tes indiscrétions, ajouta-t-il en brandissant sa canne. Oublie que tu me connais et ne garde aucun souvenir de nos deux entrevues de ce soir et d'hier.

Le colonel avait reconnu le juif de la veille dans le matelot réel ou supposé.

Le rameur se baissa, ramassa les pièces d'or, les pesa dans sa main, soupira et répondit :

— Colonel d'Outrepont, je serai discret, mais à une condition.

— Une condition, et laquelle, drôle, s'il te plaît?

— Reprenez cet or.

— Que veut dire ceci?

— Le service que je vous ai rendu, si c'en est un toutefois, vaut plus ou vaut moins que cet argent. Avec l'or se trouverait le mépris. Ne veuillez donc voir dans cette aventure qu'un service rendu par un ami que le hasard a placé sur votre passage. Enfin, Colonel, si la belle Nsina, plus redoutable, prenez-y garde, que toutes les bayadères de l'Opéra parisien, vous rendait nécessaire un banquier, n'hésitez point à recourir au crédit de mon ami Samuel Chebabi. Telles sont les conditions que je requiers de votre loyauté, colonel, en échange d'une discrétion à toute épreuve, soyez en convaincu.

A ces mots il s'inclina profondément, donna, de nouveau, une brusque et rapide impulsion à la chaloupe et disparut, laissant le colonel décontenancé, stupéfait et ne songeant pas même à suivre du regard l'inconnu qui venait de lui tenir un langage si singulier.

Le lendemain matin, Jean, assis dans l'antichambre, réfléchissait de nouveau à tout ce qu'il voyait depuis quelques jours. La veille au soir, le colonel, en rentrant, avait trouvé deux lettres de Joséphine, arrivées par un courrier extraordinaire venu de France. M. d'Outrepont avait reçu ces lettres d'un air distrait, sans prêter la moindre attention à la manière dont son domestique

avait appuyé sur les mots : *Deux lettres particulières de France*. Il les avait même jetées sur son bureau sans les ouvrir, sans regarder l'écriture de l'adresse !

Le vieux domestique comprenait sans peine que son maître se trouvait sous le prestige d'une nouvelle intrigue amoureuse. Quelle en était l'héroïne invisible? de quel philtre avait-elle user pour en effacer tout-à-coup et à tel point l'amour profond inspiré par la jeune fille de la rue Neuve-Hauteville? là venaient échouer les suppositions du valet de chambre émérite.

Tandis qu'il se posait de si graves questions, non sans méditer les bras croisés et la

tête penchée sur la poitrine, dans son attitude favorite, tout-à-coup un bruit de sonnette vint l'arracher à ses conjectures et lui rappeler que Gaston attendait depuis un grand quart d'heure le repas du matin auquel ne songeait plus maître Jean. Le valet de chambre, pris en faute, courut à son maître, qui lui adressa des reproches dont l'énergie attestait à la fois de l'appétit et une disposition évidente à la mauvaise humeur. Jean se hâta donc de courir à la cuisine pour prévenir un nouvel orage.

Tout-à-coup il s'arrêta, sourit, reprit sa place dans le fauteuil qu'il venait de quitter au bruit de la sonnette et se croisa les bras en murmurant de ses grosses lèvres passablement railleuses :

— Oh! j'ai le temps maintenant.

Un fantôme blanc, le visage caché sous les plis d'un long voile mauresque, venait d'entrer dans l'antichambre. Après quelques instants d'hésitation, sans dire un mot, sans faire un signe à Jean, il avait été droit au cabinet du colonel et en avait ouvert la porte qui s'étaient brusquement refermée aussitôt.

Le colonel écrivait, il leva la tête et jeta un cri de joie.

Sous les voiles transparents du fantôme debout devant lui et dont une vive émotion faisait palpiter la poitrine, il avait entrevu

un bras charmant et un riche bracelet d'or bizarrement travaillé.

Un bouquet de reines-marguerites dont les tiges étaient recouvertes de feuilles d'or venait de tomber à ses pieds.

V

LA SBAIA.

Nous l'avons dit, le colonel, comme la plupart des officiers supérieurs de l'armée, occupait une des maisons arabes qu'avaient abandonnées les familles mauresques ou cou-

louglies émigrées de l'Algérie à l'époque de l'invasion française. Sequestrées par l'administration des domaines, ces maisons servaient alors et servent encore aujourd'hui soit à des établissements publics, soit à loger les principaux chefs de l'occupation militaire. Nsina, dont personne du reste ne pouvait soupçonner la présence chez M. d'Outrepont, s'était réfugiée dans la petite galerie ou ghorfa qui s'étendait immédiatement sous la terrasse, et se terminait de chaque côté par un charmant cobba en dôme. D'une petite fenêtre ménagée dans les sculptures de ce pavillon, on voyait la ville blanche s'épancher comme des flots écumeux, sur la pente de la colline. A l'autre extrémité de la ghorfa, se trouvait une chambre dont les murs étaient revêtus de tuiles en faïence peinte, et que couronnait un plafond

en bois sculpté, imitant les plis d'une tenture rattachés au milieu par une corbeille de fruits. On avait laissé aux plis figurés en bois de cèdre leur teinte brune parsemée de tons jaunâtres; mais l'artiste avait donné à chacun des fruits de la corbeille sa couleur naturelle, depuis l'or de l'orange jusqu'à la pourpre sombre de la banane et au vert éclatant de la pastèque. Un divan placé dans l'ogive appelée cabou, des coussins brochés de soie et d'or, une table en marqueterie de bois et de nacre; un narghilé, des vases de cristal rehaussés d'or, et toujours remplis de fleurs dorées, composaient le mobilier de ce boudoir mauresque, d'où s'éloignait rarement la sbaïa. Assise les jambes croisées, dans l'attitude si favorable à la rèverie et au farniente qu'affectionnent les Maures, elle se tenait toute la

journée près de la fenêtre grillée, épiant le retour de Gaston, l'oreille aux aguets pour entendre au loin le pas de son cheval, l'œil fixé sur la ville, pour l'apercevoir, grâce au hasard peut-être, traversant rapidement un des quartiers français, les seuls qui permissent au regard de pénétrer dans leurs places et dans leurs rues. Quelque longue que fût l'attente, elle ne lassait jamais la persévérance de Nsina. A de longs intervalles, sans s'éloigner de la fenêtre, elle appelait sa négresse Ambor, qui s'empressait aussitôt d'accourir et de s'agenouiller devant sa maîtresse, dans l'attitude à la fois soumise et familière qui caractérise les serviteurs favoris des Orientaux. Ambor, que de larges cicatrices sur chaque joue attestaient avoir reçu la naissance au-delà du désert, dans le mystérieux pays de Tom-

bouctou, croisait ses bras d'ébène sur sa poitrine à demi nue. Au plus léger signe de sa maîtresse, à la moindre syllabe tombée nonchalamment de ses lèvres, elle s'empressait d'apporter sur un plateau de métal les petites tasses de porcelaine transparente qui semblent donner un parfum encore plus exquis au café délicat des Maures. Ou bien, dénouant la longue chevelure de la sbaia, et la délivrant des rubans de pourpre qui en recouvraient les brillantes et longues tresses, elle la peignait doucement, avec cette adresse souple et caressante innée chez les femmes de couleur, et dont elles seules ont reçu le privilége. Nsina s'abandonnait au soin d'Ambor, comme l'eût fait un enfant : elle lui laissait prendre ses petits pieds, finement cambrés, pour raviver les teintes jaunes du hennâh, qui commen-

çaient à perdre de leur vigueur; ou bien elle lui abandonnait ses mains afin qu'elle en teignît les ongles en noir ; après cela, elle présentait son visage charmant à la négresse : celle-ci plaçait au milieu du front, sur les joues et au bas du menton, de légères paillettes d'or ; Nsina confiait encore à l'esclave le soin de rajuster les plis de son large pantalon ou de ses manches transparentes. De temps à autre, Ambor présentait à sa maîtresse un miroir, sur la glace vénitienne duquel la danseuse laissait tomber un regard distrait qu'elle reportait aussitôt vers la fenêtre. Ambor veillait sans cesse sur Nsina, déployant une sollicitude infatigable, jamais obséquieuse, jamais à charge. Ainsi dit un poète oriental : « Le bon ange protége le vrai croyant, sans

qu'on le voie, sans qu'on l'entende; présent et absent à la fois (1). »

Lorsque Nsina apercevait enfin Gaston, elle se soulevait et elle appelait Ambor pour lui faire part de son bonheur. La négresse battait des mains, attachait une guirlande de fleurs d'oranger dans les beaux cheveux de sa maîtresse, et courait, en chantant un des airs de son pays au-devant de M. d'Outrepont. La sbaia, avec la tendresse passionnée des filles de l'Afrique, tendait les bras à son seigneur, comme elle l'appelait; s'efforçait de lire sur son visage s'il revenait gai ou triste, satisfait ou mécontent, et réflétait aussitôt la sensation

---

(1) Engaddi.

qu'elle avait lue dans les traits du colonel. Du reste, jamais une question ne sortait de ses lèvres : la joie ou la tristesse de Gaston, telle était la seule chose qu'elle pût comprendre ; la seule pensée qui arrivât jusqu'à son intelligence. Heureux, elle s'associait à son bonheur, se blottissait sur ses genoux, ainsi que l'eût fait une jeune lionne domptée, et le fascinait de son œil limpide tout chargé d'amour. Triste, elle le consolait par des paroles affectueuses, par des caresses enivrantes, et ne tardait pas à endormir peu à peu ses ennuis ou ses chagrins.

Telle est l'existence d'une femme de l'Orient : plaire et aimer; non pas de cet amour chrétien qui fait de la passion un culte, trans-

figure l'âme, et l'élève jusqu'à de saintes extases. La passion orièntale n'a point de ces élans sublimes, de ces abnégations qui comptent pour rien les plus grands sacrifices, et qui s'immolent avec joie, heureuses et fières de leurs tortures. La sbaia aimait de toutes les forces de sa nature, et ne comprenait de l'amour que son bonheur et ses enivrements. Elle appartenait à Gaston comme Ambor lui appartenait à elle; elle était son esclave, sa sbaia, son chien. Elle ne vivait que par lui et pour lui. Insoucieuse de tout le reste, lorsqu'elle l'avait aimé, elle était venue lui dire :

— Me voilà, je t'aime.

Et depuis lors, elle n'était point sortie,

même par la pensée, de la maison de Gaston. Ne gardant ni un regret des fêtes où les spectateurs enivrés jetaient des monceaux d'or à ses pieds, ni de ses compagnes, ni de sa famille, tout se résumait pour elle dans ce mot : Gaston. Ainsi doivent aimer les houris que Mahomet promet aux vrais croyants.

Cet amour sans cesse varié dans sa monotonie apparente, ce long enivrement sans malaise et sans réveil, avait complétement subjugué le colonel. Il n'avait plus d'autre pensée, d'autre souvenir; semblable aux Theriakis et aux buveurs de hachiche, rien ne lui importait que la tendresse de Nsina. A peine trouvait-il assez de courage pour s'acquitter de ses devoirs militaires. Le Tasse avait com-

pris et peut-être éprouvé de pareilles sensations. Sans cela, il n'eût ni conçu ni célébré les enchantements d'Armide, cette fille de l'Orient comme la sbaia.

Jean ne remettait même plus à son maître les lettres de Joséphine. Il se contentait de les placer à côté des autres, qui s'amoncelaient, sans avoir été ouvertes dans l'un des tiroirs du bureau du colonel.

Pendant un mois entier, rien n'éveilla M. d'Outrepont de l'extase dans lequel Nsina le tenait plongé. Un matin, qu'assis près de la sbaia, il ne pouvait se lasser de l'entendre chanter à mi-voix ses refrains favoris, les refrains qu'elle avait dits le soir où Gaston l'a-

vait vue pour la première fois, Ambor se glissa doucement et en silence près de la Mauresque, qui jeta sur elle un regard de colère; Ambor croisa les mains sur sa poitrine, baissa la tête, et attendit les questions de sa maîtresse irritée. Celle-ci la renvoya d'un signe de tête, l'esclave obéit sans dire ce qui l'avait amenée; mais à peine eût elle disparu qu'on entendit la voix de Jean.

— Une ordonnance du gouverneur en chef apporte une lettre au colonel, disait-il. L'ordonnance a reçu l'ordre d'attendre et de recevoir immédiatement la réponse.

Gaston se leva et quitta Nsina, qui ne comprenait point qu'on pût s'éloigner d'une

femme aimée pour obéir à l'ordre d'un supérieur.

Le colonel sortit et rentra pâle et agité : il tenait à la main un papier ouvert. Nsina jeta un cri déchirant :

— Tu vas te séparer de moi ! s'écria-t-elle.

Le colonel détourna la tête pour cacher une larme. Nsina, éperdue de douleur, se livra aux transports de désespoir qui sont particuliers aux orientaux. Elle mit en lambeaux ses vêtements, se déchira le sein et le visage, et se roula sur le plancher en poussant des sanglots et des lamentations.

Le colonel cherchait en vain à la calmer et à la consoler.

—Rassure-toi, disait-il : mon absence ne sera point de longue durée; l'expédition que je suis appelé à commander ne peut se prolonger long-temps.

— Une expédition! reprit Nsina : des coups de fusils et de yatagans; des Arabes qui coupent les têtes des Roumis! n'est-ce pas?

Ambor pleurait et se lamentait près de sa maîtresse.

— Cela est écrit! se hasarda-t-elle à dire.

Ces mots, sans consoler la musulmane, l'amenèrent tout-à-coup à la résignation. Elevée dans le dogme de la fatalité, habituée à se courber sous les événements de la vie, sans résistance, sans lutte, elle ne chercha même plus à retenir le colonel quelques instants encore. Elle se laissa aller sur le divan et cacha son visage dans les coussins pour étouffer ses sanglots qui protestaient encore contre la loi d'Allah.

Cependant, il fallait organiser en toute hâte un aussi brusque départ; mille complications se présentaient à l'esprit de Gaston et se trouvaient toutes dominées par une seule plus cruelle encore et plus difficile à résoudre. Qu'allait devenir Nsina? il ne pouvait la lais-

ser, pendant une longue absence, dans la maison qu'il occupait. Cette maison appartenait au domaine et pouvait recevoir une autre disposition, tandis que son hôte actuel, comme tout le donnait à supposer, après une expédition dont on ne pouvait prévoir la durée, se trouverait appelé à commander une des provinces de l'Algérie qu'il allait soumettre. Cependant l'ordre de départ était formel; l'officier supérieur qui commandait la colonne dont on confiait la direction à M. d'Outrepont venait d'être blessé gravement, et le général en chef prescrivait à Gaston de partir sur l'heure. De chaque moment de retard pouvait résulter une grave responsabilité pour le colonel. Il écrivit à la hâte un mandat à vue sur son banquier, le remit à Nsina avec quelques poignées d'or, et donna à Jean l'ordre de

s'occuper, avant tout autre soin, de trouver un logement convenable à la Mauresque.

La sbaia écoutait la voix de Gaston sans comprendre le sens des paroles qu'il disait. Brisée par la douleur et pourtant résignée, elle subissait son sort avec la morne abnégation du musulman condamné par le cadi aux tortures du bâton et qui s'efforce de se relever sur ses pieds sanglants pour aller baiser le turban du juge qui l'a condamné. Des larmes néanmoins ruisselèrent sur ses joues pâles et glacées lorsque le colonel la pressa une dernière fois dans ses bras et s'arracha, non sans efforts, à ses étreintes. Elle se traîna vers la fenêtre, elle regarda Gaston qui montait à cheval et qui s'éloignait avec quelques officiers

au milieu d'une escorte, et puis elle cacha son visage dans le sein d'Ambor, accourue près d'elle.

Lorsque Jean revint, il trouva encore les deux Mauresques dans la même attitude. L'or du colonel et le bon au porteur sur le banquier gisaient épars sur le tapis.

Le fidèle domestique était un de ces valets de chambre qui gardaient encore quelques traces du vieux type des Frontin et des Figaro; type tellement détruit de nos jours qu'il paraît à la génération actuelle une fantaisie de poète et non l'expression d'une race véritablement effacée par la sanglante éponge de la révolution.

Dans ses moments d'inspiration, Jean se montrait digne des maîtres illustres dont il était la tradition dernière; mais parfois aussi la promptitude de résolution, l'esprit de ressources et d'expédiens lui faisaient défaut, surtout maintenant que l'âge l'avait un peu alourdi. Il composait encore au besoin et en son temps, mais il ne savait plus improviser. Dans ces moments de crise et de hâte, il perdait la tête, recourait aux inspirations de la bouteille pour éclaircir ses idées et ne tardait point à les obscurcir tellement qu'il commettait bévue sur bévue. L'aplomb et le sang-froid qui le caractérisaient ne l'abandonnaient point au milieu de ces erreurs. Il faisait de fieffées sottises avec une gravité de sénateur romain et cachait les oscillations de ses jambes un peu chancelantes en imprimant à sa démar-

che une lenteur solennelle qui souvent donnait le change à son maître lui-même.

Tel était l'état moral et physique de maître Jean, lorsqu'après une demi-heure il rentra au logis et vint retrouver la pauvre Nsina. Il s'approcha d'elle, étalant ses pas et les accentuant à la manière de don Juan, lorsqu'il guide à son souper la statue du commandeur. Après quoi, s'étayant sur ses jambes, il se mit à expliquer en français qu'il venait de louer pour « madame » un appartement. Ensuite, sans réfléchir que ni la sbaia ni Ambor ne comprenaient le français, — surtout le français provençal et aviné de M. Jean, — le digne valet de chambre écrivit l'adresse du logement arrêté par lui pour les deux Mauresques, la plaça sur les genoux de la négresse,

alla s'acquitter avec la même sagacité des autres ordres qu'il avait reçus du colonel, et partit sans s'inquiéter autrement de Nsina. Ajoutons pour sa justification que le soir, en se mettant en route avec les fourgons de son maître et l'escorte qui devait protéger le petit convoi, il ne tarda point, tant la tête lui tournait, à descendre de cheval et à se coucher dans une voiture d'allure douce, destinée à transporter les blessés, et qui porte, si nous ne nous trompons point, le nom de *prolonge*.

En reconnaissant les pas du domestique de Gaston, Nsina avait soulevé la tête, ranimée par je ne sais quelle vague espérance. Aux premières paroles de l'orateur empâté, elle attacha sur lui ses yeux rougis de larmes, et se

blottit de nouveau dans les bras d'Ambor. Celle-ci chercha à comprendre, mais ne put saisir que des mots sans suite de la harangue embrouillée du majordome. Elle ne tarda pas néanmoins à s'inquiéter du bruit qui se faisait autour d'elle dans la maison. Des biskris allaient et venaient, transportant des fardeaux, tandis que des ouvriers emballaient à la hâte les meubles du colonel, sous la direction de Jean. Ce dernier, la tête de plus en plus confuse, multipliait les ordres contradictoires et agissait au hasard, sans s'inquiéter des instructions, d'ailleurs fort incomplètes, qu'il avait reçues de son maître. Il faisait subir une sorte de siége au mobilier de M. d'Outrepont, sous prétexte de le garantir de toute chance fâcheuse.

Les ouvriers ne tardèrent point à envahir jusqu'à l'appartement de Nsina. Ambor se hâta de rassembler les bijoux et les parures de sa maîtresse, les déposa dans le coffre de bois peint qui sert à renfermer le trousseau, toujours fort restreint d'ailleurs des Mauresques, quelles que soient leur élégance et leur richesse, plaça le coffret sur sa tête et fit signe à la triste sbaia de la suivre.

Nsina cacha machinalement son visage sous les plis d'un eudjar, s'enveloppa d'un long haick, et accompagna Ambor.

Celle-ci prit le chemin qui conduisait chez la mallima des sbaia. Puisqu'on les chassait de la maison du colonel, n'était-ce point à la

mallima qu'elles devaient aller demander un asile?

La maîtresse de danse reçut avec bonté la plus jolie et la plus habile de ses danseuses. Elle la vit triste, et chercha à la consoler des chagrins dont elle ignorait la cause. Nsina raconta ingénuement son amour pour le colonel et le brusque départ de ce dernier. La vieille femme sourit et se dit tout bas que la douleur de la jeune fille serait bientôt consolée. Selon elle, musulmane et sbaia, Nsina ne pouvait se courber longtemps sous le mal de l'absence.

La matrone traita néanmoins son élève favorite avec la condescendance d'un médecin

pour une jeune femme nerveuse, dont l'indisposition ne lui cause aucune inquiétude. Elle ne lui proposa point de suite de reprendre son derboucka abandonné et de reparaître dans les fêtes et les taksira. Elle se contenta de l'entourer de sbaia qui racontaient le soir leurs succès de la journée, et qui venaient apporter à la maîtresse la riche part que cette dernière prélevait sur les honoraires de la msama; elle étalait à ses yeux des ceintures d'or, des bracelets en perles et de riches anneaux qui s'attachaient au-dessus de la cheville; elle lui montrait ses ongles et la paume de ses mains, sur lesquelles commençaient à s'effacer les traces du hennah.

Nsina secouait tristement la tète et ne songeait point à se parer de bijoux. Elle n'avait

de consolation que près de la fidèle Ambor ; celle-ci redoublait encore de sollicitude et de tendresse pour la jeune fille; elle chantait à demi-voix, en s'accompagnant du bendaïr, sorte de tambour de basque, des chansons dans lesquelles il s'agissait toujours d'un amant fidèle qui revenait, plus épris que jamais, retrouver sa maîtresse, après une longue absence. Ou bien elle détachait de son cou les amulettes sans nombre dont les négresses couvrent leur poitrine, et les nouait au poignet de la sbaia, afin de conjurer le mauvais sort qui la frappait.

Comme ces moyens magiques restaient inefficaces, elle résolut de recourir à un sacrifice à la fontaine Ayoun-Beni-Menad, non

loin du marabout de Sidi-Yacoub : elle détermina sans peine la pauvre fille à tenter cette nouvelle épreuve.

Un mercredi, au point du jour, Nsina et Ambor se rendirent seules à quelques distance d'Alger et non loin des jardins du dey Hussein Pacha (1), transformé aujourd'hui en hôpital militaire.

Là, au milieu d'une sorte de vallée, formée sur le bord de la mer par des rochers que les vagues recouvrent souvent, coule une fontaine d'eau douce, qui jouit, parmi les né-

(1) Djenaïne Hussein-Pacha.

gresses, les mauresques et même les juives d'une renommée miraculeuse.

C'est l'Ayoun-Beni-Menad.

La sbaia et son esclave, arrivées sur le sommet de ces rochers, se déchaussèrent et dessendirent près de la fontaine. Une vieille négresse les reçut et leur ordonna de faire les purifications prescrites par la loi de Mahomet. Elles puisèrent de l'eau dans la fontaine qui suinte du rocher et que reçoit un bassin grossièrement construit en briques séchées au soleil, se versèrent de cette eau sur la tête, sur le visage et sur la poitrine, et complétèrent leurs ablutions en baignant leurs bras jusqu'aux coudes, et leurs jambes jusqu'aux

genoux. Elles s'inclinèrent ensuite devant la vieille négresse, qui promena sur leur tête et plaça à leurs pieds un vase dans lequel brûlaient de l'encens et des parfums. Ces préparatifs terminés, Nsina et Ambor s'approchèrent d'un nègre à barbe blanche, les bras nus et un baick noir rayé de blanc drapé sur l'épaule. Deux prêtresses caffres, d'une laideur et d'une vieillesse que Shakspeare eût désiré à ses sorcières, présentèrent au sacrificateur l'une un couteau pointu qu'elle venait de tremper dans la mer, l'autre un coq baigné dans la fontaine, et présenté aux nuages de l'encens. Le nègre promena deux fois autour de la tête de Nsina le volatile qui se débattait, prononça des paroles fatidiques et le frappa d'un coup de couteau.

Le coq jeta un cri étouffé, tomba des mains du sacrificateur et se débattit quelques instants sur les aspérités du rocher. Tout-à-coup il se releva sur ses pattes, étendit les ailes, et portant en avant sa tête sanglante, au lieu de se jeter dans la mer, comme l'avaient fait les autres victimes, il s'élança vers la fontaine sacrée, y tomba, et la souilla de sang et de débris de plumes.

Trois fois l'épreuve fut recommencée, et trois fois elle amena d'aussi funestes présages.

Les négresses et le sacrificateur restèrent impassibles comme la destinée; Amber était glacée de terreur.

On renouvela encore plusieurs fois le sacrifice et l'on immola même un mouton pour dernière victime. Le mouton remonta vers la fontaine et vint expirer au pied de son bassin de pierre.

Nsina et son esclave épouvantées reprirent le chemin d'Alger et vinrent raconter ces sinistres présages à la mallima; celle-ci leur promit de consulter une vieille tireuse de cartes juive qui passait dans la ville pour avoir commerce avec les esprits infernaux, ce qui la rendait un objet d'horreur pour les Musulmans, et lui valaient néanmoins, de la part de ces superstitieux ignorants, un revenu fort honnête de douros, voire de sequins.

Un matin, la mattima et Nsina se rendirent

chez la sorcière, qui consulta son grimoire et déclara que la sbaia, se montrant sans résignation aux volontés d'Allah, elle s'attirerait le courroux céleste et ne ferait qu'amasser sur sa tête et sur celle de son amant des périls et des douleurs. D'où la maîtresse, qui sans doute n'était point étrangère à cet oracle, conclut que la sbaia devait, pour apaiser la colère d'en haut, redevenir, comme par le passé, l'ornement des taksira, et surtout des hadra, puisque ces dernières fêtes étaient religieuses. Nsina obéit et ne tarda pas à recueillir les fruits de sa docilité; elle oublia un peu de son chagrin, en redisant ses chansons d'autrefois et en voyant les pièces d'or remplir son derboucka ou tomber à ses pieds, tandis qu'elle dansait au bruit enivrant des znoudjes

retentissantes, des crotales de bronze, des teubilet et du bendaïr.

Pendant que la mallima cherchait à consoler Nsina ou plutôt à la rendre à l'art de la danse et du chant, le colonel s'était éloigné d'Alger et gagnait à marches forcées le corps militaire qu'on l'avait appelé à commander.

D'abord, en s'éloignant d'Alger, il sentit sa poitrine oppressée de regrets. Sans les officiers qui l'entouraient, et parmi lesquels se trouvait le neveu du général Bonnivet, sans l'escorte qui le suivait, plus d'une fois sans doute il n'eût pu maîtriser sa douleur : l'orgueil, la honte le soutinrent ; à force de résolution, il

parvint à dominer son émotion et à reconquérir un peu de liberté d'esprit. La gaîté des soldats qui le suivaient, leurs armes qui resplendissaient au soleil, le pas de leurs chevaux, le cliquetis de leurs armes achevèrent de calmer le malaise qui pesait sur lui. Il releva la tête, dirigea d'une main plus ferme son cheval et porta les yeux autour de lui. Cet appareil militaire réchauffa son cœur et ranima son regard. Le surlendemain, quand il arriva au camp formé par les troupes sous ses ordres, les bataillons se rangèrent en ligne pour le recevoir, les fanfares retentirent dans les airs, le drapeau salua le nouveau chef appelé à le conduire au combat, et les officiers, l'épée à la main, se pressèrent autour de lui : alors une joie immense s'empara de l'âme entière du colonel. En face des devoirs impor-

tants qui lui étaient confiés, en présence de tous ces soldats qui n'attendaient qu'un mot de lui pour marcher à l'ennemi, il ne resta plus ni passions mesquines ni indécisions dans cet esprit naguère encore efféminé par une vie nonchalante et molle. Calme, digne, complétement maître de lui, il adressa à ses nouveaux compagnons une allocution simple, pleine d'énergie, et aussi éloignée de l'emphase des discours de la tribune que de la forme hableuse des speach en plein air.

— Mes amis, dit-il, je ferai mon devoir en brave commandant, et vous ferez le vôtre en braves soldats. Je compte sur vous, comptez sur moi.

Des acclamations s'élevèrent de toutes parts

dans les rangs. Quelques coups de fusil tirés dans les montagnes répondirent à ces clameurs.

— Soit! reprit gaîment M. d'Outrepont, puisque j'ai fait connaissance avec mes soldats, il faut maintenant que l'ennemi voie mon visage de près.

Un murmure d'approbation et de joie parcourut les rangs. Le colonel donna des ordres aux officiers, disposa sa petite armée de manière à entourer bientôt l'ennemi, et se plaça à la tête d'une des colonnes. Alors il se fit un profond silence, chacun se tut, et les chevaux eux-mêmes se tinrent un instant immobiles.

Le colonel leva son épée et commanda d'une voix retentissante que tous les soldats entendirent vibrer martialement à leur oreille :

— En avant !

Alors chaque corps s'ébranla et se mit en mouvement pour obéir à l'ordre qu'il avait reçu de son colonel ; les trompettes sonnèrent, les tambours battirent, les chevaux broyèrent le sol sous leurs pieds, et les compagnies de fantassins, unies, serrées, formant un seul bloc, marchèrent en avant, tandis que des nuées de tirailleurs s'éparpillaient autour d'elles et escaladaient les hauteurs.

Tout-à-coup une explosion terrible éclata

comme le tonnerre; une épaisse fumée enveloppa les cimes de la chaîne de montagnes, se répandit en nuées épaisses et forma une couronne blanche qui s'élargit et s'éleva lentement vers ciel. En même temps, des tirailleurs tombaient des flancs escarpés des mamelons; les uns frappaient la terre et se brisaient sur les rochers; les autres sanglants se cramponnaient aux pierres et aux broussailles; quelques uns continuaient résolument à escalader les flancs de la montagne, s'arrêtaient pour faire feu sur l'ennemi et s'élançaient la baïonnette en avant là où tout à l'heure un homme de sang-foid n'eût pu avancer qu'avec précaution et en s'arrêtant à chaque pas.

Le colonel dit un mot et fit un signe de son

épée ; à l'instant une nouvelle nuée de tirailleurs s'égrena sur les mamelons, et l'infanterie, s'ébranlant en masse, avança vers l'ennemi. Gaston, en tête de la cavalerie, tourna au galop une partie de la montagne et se jeta à travers un défilé, formé par un ravin et du haut duquel pleuvaient les balles. La pente, moins rapide de ce côté, permit aux chevaux de la gravir ; bientôt les Arabes se trouvèrent attaqués, en face, par l'infanterie, derrière et sur les flancs, par les cavaliers. Les indigènes dépassaient de trois à quatre fois en nombre le petit corps commandé par M. d'Outrepont. Les Français n'en avancèrent pas moins, resserrèrent leurs cercles et supportèrent sans reculer un instant, sans s'arrêter, le feu de cette foule irrégulière, forcée elle même de résister et de tenir pied en présence de l'en-

nemi. La fuite était devenue impossible aux Arabes. Alors commença une horrible mêlée. A mesure que les balles trouaient les rangs de nos soldats, ceux-ci se pressaient et reformaient une muraille d'hommes, de fusils et de baïonnettes. Une demi-heure après, il ne restait plus qu'un petit nombre d'ennemis blessés, en désordre, reculant pas à pas, et réduits, malgré leur audace héroïque et leur courage forcené à succomber devant la discipline et la tactique européennes. Le reste, pour s'enfuir, se jetait à travers les intervalles laissés quelquefois entre chaque corps de la petite armée, essuyait un feu meurtrier et se précipitait au galop sur la pente presque à pic de la montagne. Grâce à l'adresse et à la souplesse de leurs chevaux, quelques-uns parvenaient à gagner la plaine où les poursui-

vaient encore des cavaliers qui, débusquant tout-à-coup d'un pli de la montagne derrière lequel ils se tenaient cachés, atteignaient sans peine, à l'aide de leurs chevaux frais, les chevaux fatigués des fuyards débandés.

M. d'Outrepont éleva son épée; les tambours battirent un roulement; la fusillade s'éteignit peu à peu; la fumée qui couvrait le plateau se dissipa; on put voir le champ de bataille.

Des chirurgiens pansaient les blessés, le sang coulait à ruisseaux, et des cadavres, enveloppés de burnous en lambeaux, couvraient de leurs tas mutilés la petite plaine dans laquelle s'était livré le combat. Il ne res-

tait plus un ennemi debout ; des gémissements étouffés, les cris des chevaux mourants troublaient seuls le silence qui succéda aux clameurs des tambours et semblaient un murmure en comparaison de l'horrible bruit produit tout à l'heure par la fusillade, le choc du combat et les mugissements des échos.

Le colonel, debout près de son cheval criblé de balles, l'épée à la main, la tête nue, regardait ce terrible spectacle avec une impression à la fois calme, fière et douloureuse. Il se tourna vers les soldats qui s'étaient reformés en ligne, comme s'il se fût agi maintenant de passer une revue; il étendit vers eux sa main qu'avait déchirée un coup de feu, et, par un geste plein de noblesse, il leur dit d'une voix sonore :

— Maintenant, nous nous connaissons, n'est-ce pas, camarades?

Les soldats répondirent par un hourah plein d'enthousiasme ; les tambours battirent aux champs, et les troupes descendirent dans la plaine, au pas, le fusil sur l'épaule, en suivant la pente la moins rapide de la montagne.

Une heure après, les soldats, assis sous leurs tentes, s'entretenaient du combat, riaient, chantaient et cuisaient leur soupe.

M. d'Outrepont, en arrivant, avait fait panser la blessure qu'il avait reçue à la main,

et qui se trouva moins grave qu'on ne l'avait craint d'abord. Le bras en écharpe, il se rendit ensuite à l'ambulance. Là, on le vit s'arrêter avec bonté devant chaque soldat : aux uns il adressait de ces mots qui font oublier bien des souffrances; il encourageait les autres par une de ces expressions militaires qui ne manquent jamais d'arriver au cœur des troupiers, enfin, il ranimait les plus abattus en leur parlant de patrie et d'honneur... mots qui font rire dans un vaudeville; aux dépens desquels s'évertuent les petits journaux, mais qu'on n'entend point sans émotion en face de l'ennemi, et surtout quand, soldat obscur, on vient de verser son sang pour la gloire nationale.

Le colonel se disposait enfin à rentrer dans

sa tente, heureux des brillants résultats qu'il avait obtenus et qui n'avaient point, par bonheur, été payés trop chèrement. On comptait peu de morts, et les blessés se trouvaient en moins grand nombre qu'eussent pu le faire craindre les pertes éprouvées par les Arabes.

Au moment où M. d'Outrepont quittait l'ambulance, il remarqua dans un lit un jeune homme pâle, épuisé par la maladie et dont les traits le frappèrent vivement. Il hésita quelques instants à le reconnaître, mais bientôt il ne lui fut plus possible d'en douter; c'était Charles Lefébure! C'était le frère de Joséphine!

— Voici la première fois qu'il va mieux

depuis huit jours, dit un des infirmiers qui s'avança le bonnet à la main. Le chirurgien-major désespérait encore hier de sa guérison : ce matin il l'a trouvé mieux. Si celui-là guérit, il pourra dire l'avoir échappé belle. Pris par les Arabes, livré aux Bedouins qui se disposaient à l'égorger... Et puis après cela la fièvre, le délire et tout le tremblement!

— Ce jeune homme, n'est-ce pas, se nomme bien Charles Lefébure? demanda M. d'Outrepont, qui aurait voulu en douter encore.

— Je n'en sais rien, mon colonel. Attendez pourtant... Voici son nom, écrit sur un papier qu'un juif est venu m'apporter pour lui,

et qu'il m'a chargé de lui remettre dès qu'il aurait recouvré la raison.

Le colonel jeta les yeux sur la lettre et pâlit.

Il avait reconnu l'écriture de Joséphine.

VI

L'AMAN.

Assurément, rien n'était plus simple qu'une lettre de Joséphine adressée de France à son frère, et envoyée d'Alger par l'entremise d'un enfant israélite qui venait, chaque jour, au camp du lac Halloula. Assurément

encore la rencontre du colonel avec le jeune homme qu'il avait lui-même placé dans les subsistances militaires ne devait point le surprendre. Néanmoins, ces deux découvertes le firent brusquement passer, de l'exaltation qu'éprouve un cœur généreux en s'acquittant noblement de ses devoirs, à l'abattement du remords.

M. d'Outrepont n'avait jamais eu assez d'énergie pour arriver à cet état d'indifférence en matière de séduction si commun cependant parmi tant d'hommes vulgaires. Les natures supérieures ne peuvent jamais se dépouiller complétement, comme le fait la médiocrité, de la conscience du bien et du mal. En dépit de leurs efforts, elles gardent toujours des traces de leur céleste origine.

Gaston se prit donc à songer tristement à Joséphine, à Joséphine abandonnée par lui; son imagination la lui montra plongée dans e désespoir, accusant celui qu'elle aimait de toutes les facultés de son âme et à la tendresse duquel elle s'était abandonnée avec une noble confiance. Il pensa bien aussi à Nsina; mais la chrétienne, vaincue tant que la musulmane avait entouré de ses enivrements le fiancé de Joséphine, voyait maintenant ses prestiges s'évanouir devant l'image de la pure et fidèle jeune fille. M. d Outrepont ne comprenait pas comment il avait pu faire tant de mal; il rougissait de son indigne conduite et se demandait avec angoisse les moyens de réparer sa faute.

Telle fut la nuit que passa le colonel, sans

pouvoir, malgré les fatigues de la journée, trouver une heure de sommeil. Parfois ses yeux se fermaient et une pesante somnolence engourdissait son corps; mais c'était pour lui faire subir les fantômes du cauchemar. Joséphine se montrait à lui, pâle, mourante, tendant les bras et demandant justice au ciel contre son séducteur.

Gaston se leva au point du jour, s'enveloppa d'un manteau et se promena dans le camp, moins pour surveiller le service militaire que pour se soustraire aux pensées qui le harcelaient.

Il faisait une de ces belles matinées qui n'appartiennent qu'au printemps de l'Algérie

et que l'été ne tarde point à remplacer par des chaleurs intolérables et une stérile sécheresse. Les montagnes et la vallée offraient aux yeux un immense tapis de verdure; le ciel, d'un bleu clair et sans un seul nuage, se réflétait sur le lac immobile. Une brise légère et fraîche tempérait la chaleur du soleil et caressait, en calmant son ardeur fiévreuse, le front de M. d'Outrepont. Tout dormait dans le camp : les sentinelles seules allaient et venaient, enveloppées de leurs larges capottes grises et le képi caché dans les plis du capuchon. Des éclairs semblaient jaillir des fusils, sur les canons desquels resplendissaient les feux de l'aurore; on eût dit des nécromanciens ou des ermites se livrant à quelque opération mystérieuse pour protéger le camp et en écarter les maléfices.

Cependant de petites troupes d'Arabes arrivaient de divers points de la montagne, sans armes et guidant devant eux des mules, des chameaux et surtout des ânes. Le bouricot, comme on l'appelle en Algérie, est assurément bien plus utile et bien plus répandu en Afrique que le dromadaire, dont il a la patience et la sobriété, avec une dose égale d'énergie contre la fatigue. Petit, grêle et flanqué de deux larges sacs façonnés en feuilles de palmiers nains ou de joncs grisâtres, l'âne fait de longues routes à travers les marais humides de la Mitidja, comme dans les plaines de sable du désert. Les Arabes, qui traitent en ami le chameau, et en frère le cheval, se montrent sans pitié pour la pauvre bête que la fatalité semble avoir prédestinée partout à l'injustice et aux mauvais traitements.

Ils ne conduisent le cheval qu'à l'aide de la voix, ne recourent à la bride que rarement et dédaignent l'usage des éperons; lorsque le dromadaire recoit une charge trop pesante, il se couche à terre et l'on s'empresse de mettre les fardeaux qui l'accablent en rapport avec ses forces. L'âne n'a droit à aucun égard ni à aucuns ménagements; on le charge outre mesure; on le nourit des aliments dédaignés par les autres bestiaux; enfin, pour le dresser et le diriger, on ne connaît qu'un seul moyen: le bâton.

Les Arabes venaient donc vers le camp français, frappant à coups redoublés, avec un bâton gros et court, sur la croupe pelée de leurs ânes. Parmi ces hommes

se trouvaient, il n'en fallait point douter, des Bédouins appartenant aux tribus battues la veille; mais tel est l'esprit du douar : après le combat, le commerce, sauf à reprendre les armes lorsqu'on a vendu aux Roumis du lait, des dattes et de la viande, et qu'on a emporté, sous sa tente, des écus chrétiens, pour les enterrer au fond de quelque cachette savamment disposée. Presque toujours, si le propriétaire du petit trésor vient à mourir dans un combat, cet argent reste perdu, jamais un Arabe ne confie à personne, pas même à ses enfants, le secret du lieu où il a enterré ses douros.

Disons en passant que les Arabes désignent par le mot de douros les pièces de cinq

francs, et qu'ils appliquent cette dénomination espagnole à la monnaie française exclusivement.

Les sentinelles laissaient entrer par petits groupes les Arabes qui apportaient au camp des approvisionnements utiles, sinon indispensables; les autres indigènes, tenus en respect à une légère distance du fossé d'enceinte, attendaient avec le calme et la patience des Orientaux, pour qu'ils pussent entrer à leur tour, qu'une des troupes de marchands sortissent. Rien ne troublait l'ordre et la discipline établis.

Cependant le tambour avait battu le reveil; les soldats, groupés à l'entrée des ten-

tes, nettoyaient leurs fourniments et réparaient les blessures faites la veille à leurs vêtements par les balles et par les buissons; les plaisanteries et les histoires grivoises commençaient à s'échanger; les uns disaient des chansons improvisées, la veille, sur un air de pont-neuf adopté par toute l'armée pour ce genre de pasquinade, ou sur une fanfare que chantent les clairons quand on donne aux colonnes le signal de la marche.

On ne peut se figurer ce qu'il se dépense d'esprit de bon aloi parmi ces soldats, naguère artisans ou laboureurs et maintenant troupiers délurés, bronzés au soleil, toujours frondeurs en paroles, et toujours en actions, admirables de bravoure et de discipline. Un

petit journal n'est pas plus à l'affût de tout ce qui peut prêter au sarcasme que cette masse qu'on appelle un corps d'armée. Personne n'est épargné : à la moindre erreur, le capitaine, le colonel, le général lui-même s'entendent chansonner par des refrains dont ils n'ont pas le droit de se fâcher, et qui s'arrêtent juste sur les limites de la salle de police, comme les injures des petits journaux s'arrêtent sur les limites du code pénal. Quels sont les auteurs de ces épigrammes? les poètes de ces vers? les Arétins de ces pasquinades? Personne et tout le monde. Chacun sait les couplets par cœur et ne pourrait dire lequel de ses camarades les lui a appris. Ce ne fut point sans un secret sentiment d'orgueil que M. d'Outrepont entendit répéter dans les

tentes et sans qu'on soupçonnât sa présence :

> On vous voit un peu tard, colonel d'Outrepont,
> Mais vous vous vous battez bien ; c'est au dernier les bons.
> Lalira flafla, lalira flafla, lalira flafla.

Peu à peu, les Arabes venus au camp s'en éloignèrent, à l'exception d'un groupe qui n'était pas encore entré, et qui se tenait à l'écart. Les hommes qui composaient ce groupe faisaient les génuflexions de la prière du matin avec une ardeur et une dévotion qui parurent exagérées au colonel, quelque habitué qu'il fût à la ferveur et au recueillement absolu qu'apportent les musulmans à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Une préoccupation visible s'était emparée du peu d'Arabes restés encore dans le camp. Ils se hâ-

taient de conclure les marchés, faisaient des concessions inaccoutumées et abandonnaient leurs denrées pour le prix, si minime qu'il fût, qu'on leur en proposait. Ils ne semblaient plus occupés que d'une pensée et d'un désir: remonter sur leurs montures et s'éloigner au plus vite (1).

Sur ces entrefaites, le groupe qui se tenait à quelque distance du camp avait terminé ses prières et ses génuflexions. Ces hommes se levèrent, et faisant marcher devant eux

---

(1) Il n'est pas besoin, sans doute, de faire observer que les faits militaires, comme les autres événements racontés dans *el Ihoudi* sont de pure invention On a cherché seulement à reproduire, avec quelque vraisemblance, la physionomie guerrière de l'Algérie.

quelques ânes, ils se dirigèrent vers une porte du camp. Déjà les premiers étaient entrés, quand le colonel entendit un des chefs de cette troupe, composée d'une trentaine d'Individus, murmurer :

— Dieu est Dieu ! et Mahomet est son prophète ; que sa volonté s'accomplisse ! Il a dit aux vrais croyants, frappez du glaive les infidèles ; les infidèles seront frappés du glaive.

— Empêchez ces Arabes d'entrer plus avant, cria M. d'Outrepont à la sentinelle. Le malheureux soldat obéit, et à l'instant il fut frappé de dix coups de poignards ; les trente Arabes, profitant de la surprise causée par

cet assassinat, se ruèrent sur les soldats désarmés et en firent un affreux carnage. Le colonel tira son épée et accourut au-devant des furieux, mais bientôt la lame de son arme fut brisée. Alors il saisit le fusil qui venait de tomber des mains de la sentinelle tuée et il se jeta sur les meurtriers.

Sa courageuse résistance les arrêta pendant quelques secondes ; il n'en fallut pas davantage pour donner aux soldats le temps d'accourir, d'entourer les forcenés, de les mettre en pièces et de délivrer M. d'Outrepont dont tous les vêtements étaient criblés de balles et qui avait reçu deux ou trois blessures, heureusement sans gravité. Cinquante hommes avaient été victimes de ce guet-apens, et

tous les assassins gisaient massacrés, à l'exception d'un seul, encore dans l'adolescence et dont la beauté presque féminine formait un bizarre contraste avec les projets sinistres qu'il était venu accomplir.

Le colonel empêcha les soldats de mettre à mort cet enfant, qui comptait à peine quinze ans, le fit amener en sa présence, et attachant sur lui des regards sévères :

— Quel châtiment le Koran afflige t-il aux homicides ? demanda-t il.

— Qui tue est tué, répondit l'enfant sans pâlir.

— Qui t'a inspiré la résolution insensée de venir t'exposer à une mort certaine, en te jetant avec quelques misérables au milieu d'une armée?

— Allah l'ordonnait, j'ai obéi.

— Qui t'avait transmis l'ordre d'Allah?

— Un saint marabout.

— Et ce marabout se trouve-t-il parmi les cadavres des tiens?

— Dieu ne lui avait point ordonné de combattre et de mourir ici.

— Que vous avait dit le marabout?

— Que nous pénétrerions invisibles dans le camp des Roumis : que nous y porterions le fer et le feu sans que personne nous vît.

— Le marabout a menti, tu le vois.

— Un marabout ne ment jamais. Quelqu'un d'entre nous aura manqué de foi.

Le colonel haussa les épaules.

L'enfant se hâta d'ajouter :

— Nous avons désobéi à l'homme saint. Il avait ordonné d'entrer dans ton camp à

l'instant du lever du soleil, nous ne l'avons fait qu'une heure après.

— Tu n'es qu'un enfant, reprit le colonel après un moment de silence.

— Je suis un homme ! un musulman ! s'écria l'adolescent.

— Veux-tu la vie ?

— Je ne veux pas la honte.

— La honte serait pour des hommes qui frapperaient un enfant après le combat et de sang-froid. Gendarmes, conduisez ce bambin au quartier des prisonniers.

Les gendarmes s'avançaient pour obéir; le jeune Arabe se dégagea de leurs étreintes, tira un petit poignard de son sein, s'élança brusquement sur le colonel et le frappa d'un coup violent en pleine poitrine.

— Voila comment agissent et se vengent ceux que tu traites d'enfants! s'écria-t-il en foulant aux pieds M. d'Outrepont, que ce choc inattendu avait renversé.

Il parlait encore que vingt coups de sabre le hachaient en morceaux et vengaient le colonel.

Cependant, on relevait ce dernier, ou plutôt il se relevait lui-même étourdi de sa chute

et couvert de sang et de poussière. On ne tarda point à s'assurer que sa blessure ne présentait aucun caractère dangereux; par bonheur, grâce à un mouvement instinctif, fait en arrière, et à un bouton rencontré par la lame qu'il avait émoussée et détournée, la peau se trouvait à peine effleurée par le poignard de l'assassin.

En apprenant que le colonel ne courait aucun danger, les témoins de cette scène inattendue poussèrent des cris de joie qui furent répétés avec enthousiasme par la petite armée toute entière.

Quelques soldats coupèrent la tête mutilée du jeune Arabe et allèrent, en riant, la plan-

ter avec celles de ses compagnons déjà déposées sur les palisades des ouvrages avancés du camp.

Deux jours se passèrent sans que rien vînt troubler la tranquillité profonde qui succéda à l'agitation de ces scènes terribles et sanglantes. On rendit les honneurs militaires aux morts et on les enterra dans des fosses creusées par leurs camarades. On rejeta sur ces victimes de la guerre la terre qu'on avait tirée des fosses, et on alluma des feux par-dessus, afin de mettre en défaut la coutume barbare des Arabes d'exhumer les cadavres français pour les mutiler et les profaner.

L'insouciance habituelle à ceux qui, chaque

jour, sont exposés aux chances des combats, ne tarda point à prendre le dessus et rendit chacun à la gaieté. Les facéties des soldats recommencèrent, et il y eut à ce sujet un couplet fort plaisant composé et chanté par les bataillons qui formaient la petite armée. On s'y moquait de la manière la plus comique des Arabes, à qui leurs marabouts avaient fait prendre « un mauvais café. »

Bientôt même ces chansons cessèrent d'égayer les tentes et firent place à d'autres couplets. On vit si rapidement en campagne, couché à terre, à peine nourri, et sur le qui-vive pour repousser l'ennemi qu'on attend sans cesse.

Un matin, les sentinelles dénoncèrent des

signaux arabes dans les gorges de l'Atlas. On entendait les indigènes se héler et se répondre à des distances considérables, grâce à la propriété que possèdent les habitants des montagnes algériennes de donner à leur voix une portée immense et à laquelle ne sauraient atteindre les européens. On doubla les postes, et les soldats reçurent l'ordre de se tenir prêts à prendre les armes. On ne tarda point à voir un seul Arabe descendre vers la plaine. Sans armes apparentes, il marchait lentement et avec une tranquillité qui n'excluait pourtant pas les précautions. Il se dirigea vers le camp, sans accéléré son pas, enveloppé dans les plis de son burnous, la tête haute et le visage impassible.

Arrivé à une portée de fusil des avant-pos

tes, qui le tenaient en joue, il s'arrêta, prononça le mot de parlementaire et s'assit sur le gazon, en croisant les jambes, comme s'il se fût trouvé sur le seuil de son gourbi, au milieu de ses troupeaux.

Un officier s'avança avec deux soldats. Aussitôt deux Arabes semblèrent sortir de dessous terre et se tinrent à quelque distance du premier venu. L'officier renforça son escorte et l'escorte de l'Africain s'augmenta d'un nombre égal d'hommes. Il en résulta de côté et d'autre deux petits corps qui s'élargissaient en forme de fer de lance. Chaque parlementaire en terminait la pointe. Tous tenaient leurs armes prêtes à faire feu.

L'Arabe vint à l'officier et lui annonça que

le chef de la tribu des Beni-Thaib, le kaïd Bel Kassem El Bordadi, demandait l'aman.

L'officier, surpris de cette nouvelle, car le kaïd Bel Kassem El Bordadi était un des chefs les plus redoutés des tribus qui nous faisaient la guerre, s'empressa d'aller annoncer cette importante nouvelle à M. d'Outrepont. Le colonel fit répondre au parlementaire qu'il attendait le kaid et qu'il consentait à le recevoir en ami.

Les Arabes, après avoir reçu cette réponse, se retirèrent lentement, le fusil sur l'épaule, gravirent la montagne et disparurent. Quelques heures après, les hauteurs qui s'étendaient à l'horizon se couvrirent de cavaliers

vêtus de blanc : à leur tête se trouvait, monté sur un magnifique cheval qu'il guidait avec une adresse merveilleuse, un homme de quarante-cinq ans environ : la tête et le turban recouverts des plis de son haïck. Il était suivi d'un goum de deux cents hommes qui s'avancèrent en ordre jusque sur la lisière du camp. Il s'arrêta, mit pied à terre et attendit. Au même instant le colonel, à cheval et entouré de son état-major, sortit des retranchements.

Le kaïd Bel Kassem s'avança vers M. d'Outrepont et lui baisa la main.

Il est écrit dans le livre de Dieu (1) que

---

(1) Melthoud Alla (Dieu avait prédit cela).

les Roumis soumettront les vrais croyants, dit-il. Nos champs sont sans bras pour la culture, nos troupeaux appauvris, nos chevaux épuisés, et les rangs de nos goums réduits de plus de moitié. Il faut nous soumettre à la loi du très-haut; nous venons te demander l'aman. Désormais le sultan de France est mon maître et tu deviens mon ami.

— Je compte sur ta fidélité, répondit le colonel.

En achevant ces mots, il descendit de cheval, conduisit le kaïd sous sa tente, le fit asseoir sur un tapis et lui présenta du café, tandis qu'un domestique nègre apprêtait des sibsi au long tuyau et au bout d'ambre.

Le kaïd prit la petite tasse de porcelaine, but le café qu'elle contenait en produisant avec ses lèvres le plus de bruit possible, comme doit le faire tout musulman qui sait vivre, et se mit ensuite à fumer avec la gravité silencieuse des Orientaux. De temps à autre, il levait sur le colonel ses yeux noirs et les reportait de l'officier supérieur vers l'état-major qui entourait ce dernier. Quand il eut cessé d'aspirer la fumée du tabac de Smyrne, il dit :

— J'ai là deux cents cavaliers qui t'appartiennent; ordonne et ils t'obéiront. Je les commanderai par ta volonté.

— Ces deux cents amis ressemblent singulièrement à des ennemis, fit observer à voix

basse un capitaine d'état-major en se penchant vers un de ses camarades : la trahison de l'autre jour, et l'attaque des trente fanatiques, doit nous rendre prudens ; c'est nous livrer à eux que de les introduire dans le camp.

Le kaïd ne fit point un mouvement et ne parut avoir ni compris ni même entendu ces paroles dites en français. Penché sur sa pipe, qu'il venait de faire rallumer, il paraissait méditer profondément.

Tout-à-coup il se leva, sortit de la tente sans prononcer un mot, remonta à cheval, quitta le camp, partit au galop suivi de ses cavaliers, et laissa le colonel et son état-major dans l'étonnement le plus profond.

Les officiers se levèrent pour donner l'ordre de prendre les armes, de monter à cheval et de poursuivre El Bordadi.

— Arrêtez! s'écria M. d'Outrepont, lui-même un peu déconcerté toutefois : laissez partir en paix cet homme; quelque soit le motif qui le fait s'éloigner, il est venu parmi nous sous la garantie de ma parole, ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui l'entouraient.

Le lendemain matin, au point du jour, les sentinelles d'avant-postes signalèrent six cavaliers arabes qui s'avançaient vers le camp; on vint les reconnaître. C'était le kaïd Bel-Kassem-El-Bordadi. Cinq jeunes gens, dont

l'aîné pouvait compter dix-huit ans et dont le plus jeune n'en atteignait pas douze, marchaient à ses côtés, un peu en arrière toutefois.

Les six cavaliers mirent pied à terre et allèrent droit à la tente du colonel.

— Hier, lui dit il, un de tes officiers a élevé un doute sur ma bonne foi et sur ma fidélité. Voici mes cinq fils; qu'ils te servent d'otages.

— J'ai ta parole, je ne veux point d'otages. Si quelqu'un a douté de ta loyauté, ce n'est pas moi.

— Que la bénédiction d'Allah se répande

sur ta tête, répondit le kaïd : mes enfants n'en resteront pas moins près de toi. Ils combattront avec toi pour ta cause.

Il adressa quelques mots à ses enfants, et se tournant vers le colonel :

— Quand tu voudras les deux cents cavaliers que je commande, envoie-moi un de mes fils dans mon douar, j'y attends tes ordres.

Il s'éloigna comme la veille, silencieux, impassible, sans même retourner la tête vers les étrangers au milieu desquels il laissait sa famille entière.

Avant de continuer cette histoire, peut-être

faut-il faire connaître au lecteur le nature et l'organisation de la population indigène de l'Algèrie.

Cette population indigène se divise en deux races distinctes. les Arabes et les Kabyles. Les Arabes eux-mêmes se subdivisent en *Arabes* proprement dits et en *Maures.*

On désigne par le nom d'Arabes les peuplades nomades, vivant sous la tente ou le gourbi; les Maures (ou habar) habitent les villes. Parmi ces derniers, il faut encore distinguer une race à part, ce sont les Koulouglis ou fils des Turcs; les Koulouglis, peu nombreux d'ailleurs, tirent une grande vanité de ce

titre, qui établit pour eux une sorte de noblesse.

Les Arabes (Ehel el-Badia) sont cultivateurs ou pasteurs; les laboureurs occupent la plaine, et les pasteurs les montagnes; les uns et les autres sont formés en tribus. Les tribus se composent de *douar;* un douar ou *rond de tente* a pour chef un cheick. On retrouve dans l'institution du cheick toute la nature des mœurs bibliques. Il est à la fois le prince et le père du douar. Le douar se compose d'hommes plus ou moins unis au cheick par les liens d'une consanguinité souvent fort éloignée, il est vrai, mais dont les membres ne subissent pas moins l'influence. Les douars réunis reçoivent le nom de *farka;* la famille en est encore l'élément, et la farka

n'existe guère que si des liens de famille unissent entre eux les différents cheicks. Les chefs des douars se réunissent, quand il en est besoin, dans une assemblée nommée djemaa pour discuter les mesures d'utilité commune. Quelques uns de ces cheicks forment parmi leurs collègues une sorte de noblesse dont les chefs prennent le titre d'el-kebar. C'est parmi ces derniers que le gouvernement choisit, quelqu'il soit, le chef de la *farka*. On nomme ce chef kaïd.

Le kaïd répartit l'impôt entre les douars, règles dans la tribu les questions d'intérieur, conduit les cavaliers à la guerre et exerce à peu près un droit absolu de vie et de mort sur ceux qui se trouvent placés sous son autorité.

Les terres occupées par les tribus sont délimitées et leur appartiennent, soit en commun, soit avec des subdivisions qui en affectent une part plus considérable à de puissantes familles.

Bien que l'étendue du pays occupé par une tribu soit en général hors de rapport avec le nombre de ses habitants, on rencontre cependant des douars qui ne possèdent aucune partie du sol en propre.

Les *douars* désignés sous le nom de *ketaa* (pièce, morceau) ne comptent pas d'une façon fixe dans telle ou telle division de la tribu. Chaque année ils passent un marché avec une farka, louent sur son territoire la quan-

tité de terres nécessaires à leur subsistance, et se considèrent pour ce temps comme mem bres de la fraction de tribu avec laquelle ils ont traité. Ces douars, dont la composition est moins fixe que celle des douars de propriétaires, se recrutent dans la classe des fermiers qui, ayant acquis quelque fortune, désirent mener une vie plus indépendante. Ces fermiers même se désignent ordinairement sous le nom de *khammès* (de *khoms,* cinquième), parce qu'ils ont droit au cinquième de la récolte, semences prélevées.

Il y a trois sortes de noblesse parmi les arabes. La noblesse d'origine est formée par les descendants de Fathma Zhora, fille de Mahomet et de Sidi-Ali-Ben-Ebi-Thaieb, oncle du prophète. Ceux qui prétendent à cette

origine possèdent des titres auxquelles ils attachent le plus grand prix, et dont ils appuient l'authenticité par le plus grand nombre de preuves possibles.

Ils portent des quâftans verts, prennent le titre de *chérif* et ont droit à la qualification de *sidi,* qui signifie monseigneur.

Les chérifs possèdent le privilége de n'être jugés que par leurs pairs; beaucoup d'entre eux sont *marabouts.*

On nomme marabouts des puritains musulmans qui professent la loi de Mahomet dans toute sa rigueur. Regardés comme des saints,

ils exercent une grande influence sur le peuple.

Les marabouts habitent ordinairement de petites chapelles appellées zaouia, et qui ont servi de tombeau à un de leurs prédécesseurs, célèbre par sa sainteté ou même par ces miracles. Ils s'y entourent de disciples nommés tolbah ou lettrés, ne se livrent à aucun travail corporel, ne fument point, effectent une grande austérité et se consacrent d'ordinaire à l'éducation des enfants.

On le voit, les chérifs réunissent presque toujours à la fois la noblesse originaire et la noblesse religieuse.

Restent les membres de la noblesse militaire.

Descendans d'anciennes familles du pays, les uns, parmi ceux-ci, prétendent avoir pour ancêtre Mahomet et tirer leur origine de la tribu des Koraiche, dont le prophète faisait partie. Les d'houaouda, ils se désignent ainsi, marchent à la tête de la noblesse militaire.

Après eux viennent les Djouad, qui ont pour ancêtres les Mehhal, conquérants accourus de l'Est à la suite des compagnons du prophète.

Suit après cela la classe du peuple, sou-

mise à l'influence religieuse des chérifs et à la brutale domination des Djouad.

Toujours exploitée, toujours pressurée, mais soutenue par sa foi aveugle dans les promesses du prophète, sobre, mais ennemie du travail, fanatique, brave jusqu'à l'audace, avide de pillage, ennemie mortelle de tout ce qui ne marche point sous la loi du Koran, elle se montre en toute occasion, prête à souffrir et à mourir sans une plainte, sans un murmure, en disant :

— Cela est écrit.

Passons maintenant à la race des Kabiles.

Les Kabiles se composent de populations dont l'origine n'est ni turque ni arabe; ils habitent presque tous des montagnes inaccessibles, où n'ont jamais pu les atteindre ni la domination romaine ni la domination musulmane. Les Français jusqu'ici n'ont pas été plus heureux. Quoique les Kabyles reconnaissent la suprématie du Koran, les Arabes leur reprochent un grand esprit de superstition et une ignorance complète de la loi de Mahomet.

Le Kabyle ceint un tablier de cuir, s'enveloppe d'un burnous en haillons, entoure ses pieds d'un cothurne de chiffons et, comme le Savoyard de l'Europe, descend de ses montagnes vers les villes, à pied, et les deux mains appuyées sur les extrémités d'un bâton que

soutient son cou. L'Arabe est essentiellement cavalier, le Kabyle est exclusivement piéton.

Ces derniers parcourent des distances immenses sans s'arrêter, et sans autre nourriture que des figues ou des dates sèches. Ils se consacrent dans les villes aux travaux les plus pénibles, ne reculent devant rien pourvu qu'ils gagnent de l'argent,et nourrissent pour les habitants de la plaine une aversion presque égale à la haine que leur inspirent les chrétiens.

Comme les Arabes, les Kabyles se divisent en tribus nommées *Arch,* dont les chefs prennent le nom d'*Aminn.* Les arch vivent entre

elles dans un état constant d'hostilité. Ces peuplades inquiètes et remuantes renouvellent souvent leurs chefs et se laissent aller aveuglement à toutes les impulsions qu'elles reçoivent des marabouts.

Les Kabyles ont une langue à part, comme ils ont des mœurs à part. Protégés par des frontières inaccessibles, supertitieux jusqu'au fanatisme, pauvres et sans besoins, braves et méprisant la vie, ils ont toujours défendu l'indépendance de leur territoire avec un courage et un bonheur qui les enhardit encore aujourd'hui à résister à la domination française.

Qu'on nous pardonne une digréssion in-

dispensable à l'intelligence de quelques parties de cette histoire, et revenons maintenant au camp du lac Halloula, au colonel Gaston d'Outrepont et au pauvre Charles Lefébure, gisant sur un lit, à l'ambulance.

Quelques auteurs se sont amusés dans un moment de paradoxe, à prétendre que la mort était une jouissance. Bacon ne dédaigne point de faire remarquer que Socrate, Sénêque, Pétrone et le pacha Achmet ont pris plaisir à prolonger leur agonie; il étaie son opinion des témoignages les plus icontestables, puisés dans les écrivains contemporains de ces meurtres célèbres. Il cite encore avec complaisance la phrase de saint Paul : *Mori lucrum est*, et l'histoire d'un gentilhomme qui, s'étant pendu et ayant été décroché vivant,

vit un si beau spectacle pendant son agonie, qu'il recommença le lendemain.

Après Bacon, le docteur Darwin apporte, en témoignage de la vérité de la thèse soutenue par Bacon, plusieurs sentences de Cyrus, divers passages de Platon, de Socrate, de Cicéron, et la fameuse phrase de Napoléon : *La mort est un sommeil sans rêves.* Le savant Anglais se garde bien encore d'oublier Montaigne. Montaigne raconte que près de mourir, pendant une maladie grave, *il lui sembloit que la vie ne lui tenoit plus qu'au bout des lèvres :* « *Je fermois les yeulx pour aisder*, ajoute-t-il, *ce me sembloit à la poulser hors et prenois plaisir à m'alonger et me laisser aller.* »

Quelque graves et dignes de respect que

soient de pareilles autorités, nous l'avouons en toute humilité, les jouissances de la convalescence nous paraissent de beaucoup préférables à celles de la mort, fût-ce même la convalescence à l'ambulance d'un camp, au milieu des privations qu'entraîne avec elle la guerre, et sans autres soins que les services toujours un peu rudes d'un infirmier.

Lorsque Charles s'éveilla, un matin, le front débarrassé de la main de fer rouge qui l'étreignait, la pensée libre et le cœur battant avec des mouvements réguliers, il lui sembla que jamais, jusqu'à ce jour, le ciel n'avait resplendi d'un pareil éclat, et que jamais le soleil n'avait eu une si douce chaleur pour raviver les membres engourdis des malades, ou faire épanouir de riantes idées. Le méde-

cin lui sembla bon et grand comme Dieu, lorsqu'après s'être arrêté près de son lit, il lui dit :

— Vous pouvez vous lever un peu ce matin; point d'imprudence, vous voilà bientôt guéri.

Avec quelle joie il quitta cette couche brûlante où il avait tant souffert! Avec quelle ineffable émotion il approcha de ses lèvres d'autres aliments que les potions médicales qui lui faisaient soulever le cœur, même quand la maladie égarait sa raison. Il était là, s'épanouissant à la vie, et absorbé tout entier dans son bien-être physique, lorsque l'infirmier s'approcha de lui, et lui présentant un papier :

— Voici une lettre qu'on m'a remise pour vous.

Charles jeta les yeux sur le papier.

— Une lettre de ma sœur, se dit-il; ah! cette joie manquait à mon bonheur. Une lettre de ma bonne et fidèle Joséphine, en ce moment! Dieu veut donc m'indemniser au centuple de toutes mes douleurs!

Il brisa le cachet. L'enveloppe contenait un billet de quelques lignes : l'écriture semblait avoir été tracée par une main défaillante :

« Mon frère, pardonne-moi; je suis à Al-

ger, bien malade, et le cœur brisé par le désespoir. Dieu veuille que je puisse t'embrasser avant de mourir. »

Au bas, mademoiselle Lefébure avait ajouté :

« Venez vite, Charles, votre sœur est mourante !

» Nous sommes logées rue de la Casbah, chez Elie Chebabi, dans la maison d'un parent du juif qui se charge de vous faire parvenir cette lettre au camp du lac Halloula.

— Quel jour est arrivée cette lettre?

— Il y a huit jours.

— Huit jours ! huit jours ! mon Dieu ! Il faut que je parte à l'instant, il faut que je me rende sur-le-champ à Alger ! Ma sœur, ma pauvre sœur !

Il voulût se lever, les forces lui manquèrent et il tomba au pied de son fauteuil. Il se releva en se cramponnant avec effort au bras de ce fauteuil. Le désespoir lui rendait des forces.

— Infirmier, soutenez-moi ! Donnez-moi votre bras jusque chez le général ; je veux lui parler à l'instant.

L'infirmier sourit.

— Ce n'est plus un général qui commande

le camp, c'est un colonel d'état-major, objecta-t-il à défaut de meilleur raison, pour empêcher Charles de quitter l'ambulance.

— Qu'importe, venez, venez, au nom du ciel!

L'infirmier hésitait encore. Deux pièces de cinq francs glissées dans sa main le déterminèrent immédiatement à céder.

— Si le major me gronde, j'aurai du moins des moyens de consolations, se dit-il philosophiquement.

Et il présenta son bras à Charles.

VII

DEUX FEMMES.

Le valet de chambre de M. d'Outrepont s'accommodait à merveille de la vie des camps. D'abord, il faut l'avouer, sa paresse et ses habitudes paisibles s'étaient inquiétées des fatigues et de l'absence totale de bien-être qui

semblaient le menacer. Les périls ne contribuaient point médiocrement non plus à cette absence de sympathie. Il n'avait pas tardé toutefois à se réconcilier avec sa nouvelle position, surtout quand il eut reconnu que les balles et les yatagans ne pénétraient guère jusqu'à la tente du colonel. Jean était devenu un personnage d'importance que les troupiers saluaient; les troupiers faisaient grand cas de la desserte du colonel, distribuée chaque jour par M. Jean à ses favoris. Le digne valet de chambre ne dédaignait point encore de vider en joyeuse compagnie un des vieux flacons de vin de Bordeaux qui formaient l'approvisionnement de M. d'Outrepont, sans compter de sacro-saintes bouteilles de Cognac dont la liqueur d'or brillait du plus séduisant éclat, le matin au soleil, réchauffait le cœur,

ranimait l'estomac et donnait des forces et de la gaieté. En échange de ces libéralités, faites aux dépens de son maître, Jean savait mieux que personne les nouvelles du camp. Chacun autour de lui s'empressait de remplir les fonctions de gazetier ; les chasseurs, les pourvoyeurs, les pêcheurs qui s'aventuraient pour approvisionner la table du colonel et vendre à M. Jean le produit de leurs excursions, savaient qu'une bonne plaisanterie et une joyeuse méchanceté aux dépens de quelqu'un des officiers, avaient le privilége de rendre le valet de chambre plus facile et plus généreux dans ses manières ; sans compter que le colonel ne dédaignait pas d'entendre répéter à Jean ces facéties, et qu'on pouvait à l'occasion, par ce moyen, servir un ami et surtout desservir un ennemi.

Un matin, trois hommes accoururent près du valet de chambre, essoufflés, le visage bouleversé et dans une grande émotion.

— Une femme ! s'écria le premier et du plus loin qu'il crut possible de se faire entendre.

— Une femme qui se trouve en face du camp ! continua le second.

— Une femme qui demande à parler à M. Jean, interrompit le troisième.

— Nous avons voulu la faire entrer et vous l'amener, reprit le premier des interlocuteurs. Le commandant du poste s'y est formellement opposé. L'ordre de ne

laisser entrer aucune femme est positif a-t-il dit.

— En vain j'ai objecté que cette femme vous demandait et que vous n'étiez point passible de la consigne militaire : l'officier m'a répondu en m'envoyant passer huit jours à la salle de police, où je me rends. Mais on peut bien souffrir quelque chose pour un ami comme M. Jean, conclut-il; en ajoutant mentalement : surtout quand il possède de si bonne eau-de-vie.

— Nous arrangerons tout cela, dit Jean avec un sourire de protection. Allons voir d'abord quelle est cette femme qui vient me réclamer jusque sous ma tente.

Il s'éloigna d'un pas majestueux et en se

dandinant sur les hanches, comme un homme satisfait de son importance et de son mérite.

Les soldats se prirent à rire en voyant disparaître le valet de chambre.

— Ce n'est point la livrée de ce garçon, mais les graines d'épinards d'un uniforme que vient chercher cette femme, vieux bavard, dit à mi-voix le soi-disant condamné à la salle de police. Enfoncé le Jean, enfoncé!

— A-t-il emporté les clefs de la cambuse? demandèrent les autres.

— Fameuse idée, vive le Parisien!

Les trois soldats entrèrent dans la tente de

Jean, s'emparèrent en un tour de main de tout ce qu'il s'y trouvait de provisions et disparurent rapidement.

Tandis qu'on dévalisait ainsi son garde-manger, maître Jean se dirigeait vers la porte du camp. Il ne tarda point à apercevoir deux femmes vêtues à la mauresque et montées sur des mules. Au premier coup-d'œil Jean reconnut Nsina et la négresse Ambor. Il courut à elles avec d'autant plus d'empressement que sa conscience ne se sentait pas bien nette à l'égard de la sbaia, et qu'il avait à craindre de sa part des révélations près du colonel sur la manière un peu sans façon dont le digne valet de chambre l'avait congédiée.

— Je ne puis vivre loin de l'agha, dit Nsina; va lui dire que je suis venue le chercher à travers bien de périls. Autant valait pour moi mourir de la balle d'un Arabe que du mal de l'absence.

Qoique Jean ne sut pas un mot d'Arabe, il comprit parfaitement ce que lui disait Nsina : la pantomime suffisait et au-delà. Il se gratta l'oreille et se demanda quelle conduite il fallait tenir en cette occurrence? Un ordre positif et sévère du colonel interdisait en effet l'entrée du camp à toutes les femmes; mais celui qui fait la défense est-il contraint à s'y conformer? Jean connaissait d'ailleurs la passion de M. d'Outrepont pour la Mauresque.

— Si je consulte le colonel, conclut-il, il sera forcé de faire de l'héroïme et de renvoyer Nsina. Une fois dans sa tente, il sera charmé de ma désobéissance.

Prenant donc la mule de la sbaia par la bride, il fit traverser les avant-postes, et se penchant d'un air mystérieux à l'oreille de l'officier :

— Ordre du colonel, dit il à voix basse.

L'officier sourit et la sentinelle se rangea pour laisser passer les deux Mauresques cachées sous leurs voiles.

Assis au fond de sa tente, le colonel examinait une carte de l'Atlas, et demandait à

l'étude des consolations et de la force contre les remords; tout-à-coup, il entendit près de lui frissonner les plis d'un haïck de femme. Il leva la tête : c'était Nsina! Nsina qui, détachant de son visage le eudjar, laissa voir ses traits charmants amaigris par le chagrin.

Il la regarda avec une inquiétude et une agitation qui brisèrent le cœur de la Sbaia.

— Tu me chasses? dit-elle en reprenant son voile : adieu!

— Hélas! balbutia-t-il, vous ignorez donc qu'une loi sévère interdit l'entrée du camp à une femme, quelle qu'elle soit. En donnant moi-même l'exemple de la désobéissance...

Elle s'assit aux pieds de Gaston.

— Chasse-moi donc, dit-elle ; je suis venue ici à travers bien des périls et je succombe à la fatigue. Chasse-moi ! Avant une heure je serai massacrée par les Arabes auxquels je n'ai échappé que par miracle. Tant mieux. La mort est préférable à la souffrance. Adieu, je suis ton esclave et j'obéis.

Le devoir et la passion agitaient de sentiments contraires et violents le cœur du colonel. La passion, comme il arrive toujours chez les natures mobiles, finit par l'emporter.

— Restez jusqu'à demain, chère Nsina,

dit-il en l'entourant de ses bras; restez, ma bien-aimée; demain une escorte vous reconduira à Blidah; et de Blidah vous regagnerez facilement Alger.

— Un jour de bonheur, c'est une existence entière! répondit-elle en baisant la main de Gaston.

Ce fut en ce moment que Charles, soutenu par un infirmier, entra chez le colonel.

Celui-ci se leva vivement pour repousser l'imprudent qui pénétrait chez lui avec si peu de réserve; Charles, dont les forces étaient épuisées, chancela et tomba sur le seuil de la tente.

— Pardonnez-moi, mon colonel; pardon-

nez-moi, mais je suis bien malade! et puis je souffre tant!

En ce moment le colonel et Charles se reconnurent l'un et l'autre.

— M. d'Outrepont! s'écria Charles : mon ami, mon protecteur! Oh! c'est la main de Dieu qui l'amène près de moi. Si vous saviez, mon colonel!... Ma sœur Joséphine, la nièce de votre amie dévouée... elle est à Alger, avec sa tante, sans protection, malade, morte peut-être! Tenez, lisez! lisez! Oh! c'est à en devenir fou! Depuis huit jours que cette lettre a été envoyée au camp, ma sœur aura succombé, loin de son pays, loin de son frère. Quel malheur a pu la frapper pour l'obliger à quitter ainsi la France et à venir demander

à son frère une protection que la fatalité m'empêche de lui accorder. Mon colonel, je vous en supplie, donnez-moi les moyens de me rendre sur-le-champ à Alger.

— Mais vous êtes à peine convalescent, balbutia M. d'Outrepont. Comment voulez-vous entreprendre, faible autant que vous l'êtes, un long et pénible voyage à travers des périls sans nombre?

— Mourir pour mourir, il vaut mieux succomber en allant au secours de ma sœur, colonel!... ma belle et noble Joséphine, cette enfant naïve pour laquelle j'ai cru un moment que vous aviez de l'amour. Elle se meurt, faute de protection peut-être! Elle se meurt dans les bras de ma tante, qui s'est dévouée

pour ma sœur et pour moi, comme la plus tendre mère. Colonel, au nom du ciel, au nom de la femme que vous aimez, ajouta-t-il, donnez les ordres nécessaires pour que je puisse partir sur-le-champ. Je vous le demande à genoux !

— Allez donc, dit le colonel, allez, monsieur; vous qui savez si noblement remplir vos devoirs, allez : un convoi devait se diriger cette nuit sur Blidah pour y prendre des approvisionnements; il devancera son départ et se mettra en route sur-le-champ. Une fois à Blidah la route offre moins de dangers, et vous trouverez facilement une escorte et des moyens de transport.

— Merci, mon colonel, merci pour ma sœur

et pour ma tante. Elles ne tarderont point à apprendre que vous leur êtes resté un protecteur et un ami dévoué.

Il s'éloigna, un peu ranimé par la pensée de son prochain départ. Gaston, immobile sur le seuil de la tente, le suivit du regard et tomba dans une tristesse profonde. Il savait, lui, quelle cause de désespoir amenait Joséphine en Algérie; il comprenait pourquoi la pauvre enfant se mourait et appelait son frère près d'elle.

Une main, la main de la sbaia, vint en ce moment se poser sur son épaule et l'interrompre dans ses amères réflexions. Nsina vit une larme dans les yeux de M. d'Outrepont.

— Tu aimes une autre femme, lui dit-elle. Je comprends maintenant pourquoi tu m'as chassée de ta maison en me jetant quelques pièces d'or; pourquoi, tout à l'heure, tu voulais me chasser encore de ta tente, quand je suis arrivée jusqu'à toi après tant de dangers! Tu ne m'aimes plus! Tu ne m'aimes plus!

Le colonel se dégagea de ses étreintes par un mouvement brusque. Les caresses de la sbaia lui faisaient mal, en face du souvenir plein de remords de Joséphine.

Nsina, renversée, alla frapper de la tête un des poteaux anguleux qui soutenaient la tente, et, cachant dans ses mains son front qui

ruisselait de sang, elle se prit à pleurer tout bas.

Gaston allait et venait, marchait à grands pas et proférait des exclamations entrecoupées. Tantôt il voulait partir pour Alger, implorer le pardon de Joséphine et la sauver, s'il en était temps encore. Mais comment abandonner son poste? Comment forfaire à l'honneur? Comment compromettre le sort de tant de braves soldats qui lui était confié? Tantôt, il cherchait à étouffer la voix du remords; il voulait traiter cavalièrement la douleur et l'abandon de Joséphine. C'était en vain : la voix de sa conscience parlait plus haut que ses paradoxes. Tout-à-coup un gémissement sourd l'interrompit, et ramena son attention vers Nsina. La Mauresque, succom-

bant à la douleur de sa blessure, venait de tomber sans connaissance, pâle, immobile, ses vêtements blancs couverts de sang et une large plaie au front. Elle semblait hélas! un cadavre.

— Je l'ai tuée! elle aussi, je l'ai tuée! s'écria le colonel éperdu. La fatalité ne cessera donc pas de me poursuivre! Ambor! Jean! accourez! accourez!

La négresse et le valet de chambre entrèrent précipitamment dans la tente; ils relevèrent la sbaia et la déposèrent sur le lit du colonel, qui cherchait à rappeler la mourante à la vie en lui prodiguant les noms les plus tendres.

Ambor, avec l'adresse et le dévoûment des femmes noires, s'était déjà procuré ce qu'il fallait pour donner les premiers soins à sa maîtresse. Elle la débarrassa de son haïck ensanglanté, lava la plaie de son front, en sonda la profondeur, comme l'eût fait le médecin le plus expert, et disposa sur sa blessure un appareil d'une simplicité extrême. Lorsque le chirurgien-major, que l'on avait envoyé chercher en toute hâte, arriva près de la malade, il déclara qu'il n'eût point mieux fait : il crut nécessaire, seulement, de compléter les soins de la négresse en faisant une saignée abondante à la sbaia.

M. d'Outrepont tenait ses regards attachés avec anxiété sur le chirurgien :

— Je veux savoir toute la vérité, dit-il.

— Mon colonel, la plaie est grave, répondit le chirurgien : j'espère toutefois qu'il ne surviendra point d'accident fâcheux ; cependant je ne réponds de rien.

— Je les ai tuées toutes les deux ! pensa M. d'Outrepont ; oh ! je suis un lâche et un misérable !

Tandis que ces événements se passaient au camp du lac Halloula, Charles, trouvant des forces dans son désespoir, s'efforçait d'arriver à Alger. Nous ne le suivrons point à travers les épreuves d'un voyage qui dura trois jours et que le convalescent supporta avec une énergie qui déconcerterait les prévisions de

nos médecins de France, mais qui n'étonnerait que médiocrement les médecins attachés au service militaire de l'Afrique : chaque jour leur montre des miracles plus étonnants encore, opérés par la nécessité, et surtout par le courage des soldats. Des officiers atteints de ces diarrhées fatales qui, dans nos villes, suffiraient à tuer un homme entouré de soins, ne se sont point arrêtés pendant une campagne de plusieurs mois, et ont combattu jusqu'au bout. D'autres, comme Charles, dévorés par la fièvre, portent à l'arçon de leur selle les doses de quinine que leur prescrit la science, marchent à l'ennemi, couchent au bivouac, retrouvent, en présence de l'ennemi, leurs forces naguère abattues, et s'élançent l'épée à la main contre les Arabes. Et cela, nous le répétons, pendant des se-

maines, pendant des mois entiers, sous un soleil brûlant, soumis à des privations de toutes natures, éprouvés par des fatigues surhumaines.

Souvent encore, dans nos armées d'Afrique, une crise violente amène des guérisons pour lesquelles l'art n'espérait plus rien ; la fièvre et ses funestes accès, vaincus par une grande émotion, disparaissent pour ne plus reparaître, et ne laissent au malade que de la faiblesse.

Une de ces crises, moins rares qu'on ne le pense, s'était opérée en Charles. Il lui semblait qu'une main divine le soutenait et l'amenait près de sa sœur. A la fin de la seconde journée il vit Alger se déployer devant lui

comme une immense carrière blanche dont la main d'un enchanteur aurait tout-à-coup exhumé, des entrailles de la terre, les cryptes et les labyrinthes de craie.

Quand il passa sous les arcades de la porte Bab-el-Oued, quand il entendit le mouvement des faubourgs et de la ville bruire autour de lui et succéder au silence de la plaine, une joie profonde acheva de ranimer ses forces et son courage. Abandonnant la mule qui lui servait de monture et dont l'allure douce et le large bât, en forme de coussin, n'avait point médiocrement diminué pour lui les fatigues du voyage, il gravit la pente raide de la rue de la Casbah, arriva devant une petite porte basse à demi cachée sous une voûte, et entra dans un vestibule mauresque qu'il ne

tarda point à reconnaître pour le skifa dans lequel il avait retrouvé, quelques mois auparavant, le juif, son compagnon de voyage de Châlons à Alger. Cet homme dont la protection l'avait évidemment sauvé dans le douar des Arabes, quand les femmes s'apprêtaient à le massacrer, il était donc aussi le protecteur de Joséphine !

Heureux de cette pensée qui le rassurait sur l'abandon auquel avait pu se trouver réduite sa sœur, il agita le marteau du seuil. La vieille servante juive qui était venue lui ouvrir à sa première visite dans cette maison, fit tourner sur ses gonds la porte bizarrement sculptée.

A la vue de Charles, elle frappa dans ses

mains et appela d'une voix nazillarde et en langue mauresque.

Une femme se montra à la galerie intérieure de la cour. Elle prononça quelques mots, et peu d'instants après, mademoiselle Lefébure se jetait en sanglottant dans les bras de son neveu.

— Ma sœur! ma sœur! s'écria-t-il en s'arrachant aux caresses de la vieille fille. Ma sœur! ma sœur!

— Elle supporte avec une résignation angélique les douleurs que Dieu lui impose. J'ai craint longtemps que le dernier coup qui l'a frappée, — le plus cruel, le plus terrible de tous, — n'achevât de la tuer. Maintenant

qu'elle connaît l'étendue de son malheur, maintenant qu'il ne lui reste plus d'espoir, elle semble avoir retrouvé un peu de résignation.

— De quels malheurs, de quels coups me parlez-vous, ma tante? demanda Charles avec anxieté.

Mademoiselle Lefébure raconta en peu de mots au jeune homme l'amour du colonel pour Joséphine, ses projets de mariage et son brusque départ.

— Il l'a trompée comme il m'a trompée, dit-elle. Il l'a oubliée comme il m'a oubliée. Dieu me réservait de voir souffrir à mon enfant bien-aimée, à la fille que ma sœur m'a

vait léguée en mourant, toutes les douleurs que j'avais éprouvées par l'abandon de Gaston. Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

— Le colonel aime une autre femme, dit Charles : en ce moment, il étale aux yeux de ceux qu'il commande ses liaisons scandaleuses avec je ne sais quelle Mauresque ramassée par lui dans une troupe de danseuses : les soldats qui composaient mon escorte s'égayaient aux dépens du chef qui avait pu enfreindre si honteusement les lois d'une discipline prescrite par ses propres ordres. Le misérable! Je vengerai ma sœur. Il ne l'aura pas séduite en vain; il ne l'aura pas déshonorée sans subir le châtiment qu'il mérite!

— Votre sœur ne veut point de vengeance, Charles.

— Malheur sur lui! malheur sur lui! continua Charles exaspéré.

— N'élevez point la voix, comme vous le faites, mon fils, interrompit Antoinette; vous troubleriez le sommeil que votre sœur goûte en ce moment, et qui depuis quelques jours vient suspendre parfois ses souffrances. Joséphine n'a plus qu'un désir : retourner en France pour y retrouver la vie obscure et laborieuse que des espérances insensées et trop cruellement déçues lui avaient fait un instant oublier. Avant peu de jours, l'homme généreux et savant qni nous a recueillies chez lui nous assure qu'elle pourra s'embarquer et regagner la France. C'est à ses soins et à sa science que la pauvre enfant doit une vie dé-

sormais condamnée à des chagrins, hélas! que je sais bien pesans! Et cependant Dieu lui donnera, comme à moi, la force de les supporter! Charles, on s'accoutume à tout, même à la souffrance.

— Ma sœur! ma pauvre sœur! interrompit le jeune homme.

Il fit un effort sur lui-même pour contenir sa rage, et cherchant à donner une autre direction à ses idées :

— Comment se fait-il que vous vous trouviez dans cette maison israélite? demanda-t-il sans comprendre à peine les paroles qu'il disait.

— C'est la bénédiction du ciel qui nous y a conduites, répondit mademoiselle Lefébure. Au moment du débarquement et au milieu du tumulte qui l'accompagnait, un homme, vêtu du costume arabe, s'est approché de nous, sans doute par hasard, et il a paru regarder votre sœur avec attention. Jetant ensuite un regard rapide sur l'adresse de nos malles :

— Je lis sur ces caisses le nom de M. Charles Gaston Lefébure; seriez-vous les parentes de M. Lefébure, attaché au service des approvisionnemens militaires? nous demanda-t-il en français.

— Je suis sa tante et voici sa sœur, me hâtai-je de répondre, heureuse de trouver au

milieu de cette foule étrangère une personne qui semblât vous connaître.

— Mademoiselle paraît souffrante, reprit-il en me montrant votre sœur. Un hôtel serait un mauvais gîte pour elle. Ne préférez-vous point vous loger dans une maison honnête où vous n'aurez à redouter ni la foule des voyageurs, ni un mouvement d'étrangers et d'inconnus toujours peu rassurant pour des femmes?

Tandis que cet homme me parlait ainsi, je cherchais à deviner dans quelle intention il me faisait de pareilles offres. Il pouvait compter cinquante ans environ, et il était vêtu comme les biskris qui encombraient le

port. Je crus remarquer encore qu'il cachait à demi son visage sous le capuchon de son caban ; enfin ses bras maigres me parurent peu habitués aux rudes travaux des portefaix dont il portait le costume. Je me demandai encore les motifs de ce déguisement et quelle raison pouvait l'obliger à baisser la voix pour qu'on ne l'entendit point me parler en français.

— Veuillez me faire conduire chez mon neveu. Il décidera si nous devons accepter vos offres, repris-je avec un peu de défiance.

— M. Lefébure ne se trouve point en ce moment à Alger. Attaché au service d'approvisionnemens du camp du lac Halloula j'ignore

à quelle époque il sera de retour à Alger. Peut-être même s'écoulera-t-il beaucoup de temps avant qu'il puisse apprendre votre arrivée en Afrique. Les Arabes infestent les plaines de la Mitidja, et les convois qui vont ravitailler le camp du lac n'y parviennent qu'après avoir subi plusieurs attaques. Le colonel d'Outrepont, chargé de prendre le commandement de ce camp, n'a pu, dit-on, y parvenir qu'après deux ou trois escarmouches de son escorte contre les Arabes.

— Le colonel d'Outrepont? demanda Joséphine, il ne se trouve point non plus à Alger?

— Il est parti depuis quelques jours pour le camp du lac.

— Nous acceptons vos offres; menez-nous dans la maison où vous nous proposez un logement, m'empressai-je de dire.

Il fit signe à deux biskris, leur adressa quelques mots en arabe, nous invita à suivre les portefaix chargés de nos bagages, et se jeta au milieu de la foule. Nous ne tardâmes point à arriver dans cette maison, où nous attendait déjà l'inconnu. Il nous donna pour logement cette jolie galerie, fort commode; deux servantes juives, sous la direction d'une dame âgée, étaient encore occupées à y dresser deux lits lorsque nous en prîmes possession.

Quand je cherchai des yeux celui qui nous avait amenées il ne se trouvait plus là.

— Cette maison n'est point un hôtel? demandais-je.

La dame âgée à qui s'adressait cette question se prit à sourire.

— Non, madame, me répondit-elle, mais nous aimons à être les hôtes de nos amis. Or, l'israélite qui vous a conduites chez moi est l'ami de votre frère et de votre neveu.

— Je voudrais pouvoir le remercier de nous avoir donné une si bonne hospitalité, répliqua Joséphine.

La dame témoigna un peu d'embarras et d'hésitation.

— Si vous ne désirez le voir que par un simple motif de politesse, n'insistez pas, vous lui ferez plaisir. Si vous avez sérieusement besoin de lui, il s'empressera d'accourir.

— Je voudrais lui demander quelques renseignements d'une grande importance pour nous.

— Peut-être pourrai-je vous satisfaire sur ce point.

— Le colonel d'Outrepont restera-t-il longtemps loin d'Alger?

— Tout doit le faire présumer, s'empressa de dire la dame juive, grande causeuse et toujours fort charmée de s'immiscer dans

les affaires des autres. Le poste qu'il commande est de la plus haute importante. Il a quitté Alger avec tant de précipitation qu'il n'a même point pris le temps de donner un asile à sa maîtresse.

— A sa maîtresse! répéta la pauvre Joséphine.

— Nsina, une danseuse mauresque qui demeurait avec lui dans sa maison. Elle avait quitté la msma pour suivre son amant; il a fallu bientôt que la pauvre fille revînt demander un asile à son ancienne protectrice, la maîtresse ès-danse. Le colonel l'a chassée, en quittant Alger.

— Oh! cela n'est pas possible, murmura votre sœur.

— La mallima demeure près de cette maison. Nos terrasses se touchent ; vous pourrez voir le soir, parmi ses compagnes, Nsina encore toute en larmes et portant à son cou un portrait du colonel. Elle parle sans cesse d'aller le rejoindre, malgré les périls d'une pareille tentative et la manière peu tendre dont il l'a renvoyée.

Pas une fibre du visage de Joséphine ne s'émut pendant que la juive parlait ainsi. Ses traits restèrent pâles et immobiles comme un masque de marbre. Elle adressa de nouvelles questions à notre hôtesse et le fit avec un sang-froid effrayant.

— Nous irons sur la terrasse ce soir. Je

voudrais bien voir la maîtresse du colonel d'Outrepont, dit-elle en souriant.

— Oui, Charles, elle trouva la force de sourire !

Notre hôtesse jugea enfin à propos de nous laisser seules quelques instants. Joséphine vint à moi, me prit les mains avec force et me dit :

— Il faut repartir sur le champ pour la France.

— Hélas! tu sais bien que ce départ n'est point possible aujourd'hui. Les bâtiments ne quittent Alger que tous les cinq jours. La fatigue que tu éprouves .. et puis nos ressources presque épuisées.

— Je ne veux pourtant pas qu'il sache que je suis venue ici ! s'écria t-elle, je ne le veux pas ! Je n'ai plus pour lui que du mépris : mon amour est éteint. Il faut écrire à mon frère, lui annoncer notre arrivée, lui demander l'argent nécessaire à notre voyage, et repartir. Nous ne retournerons point à Paris, nous irons nous cacher dans quelque village obscur de la Provence, où le travail de nos mains nous fera vivre.

Après en avoir délibéré entre nous, nous arrêtames que nous insisterions pour voir l'inconnu qui se disait votre ami, et nous fîmes part de cette résolution à notre hôtesse. Une demi-heure après le soi-disant biskri qui nous avaient amenées chez Chebabi (c'est ainsi que se nomme le mari de notre hôtes-

se, arriva costumé en israélite : nous l'interrogeâmes sur les moyens de vous faire parvenir une lettre.

— Je m'en charge, dit-il, dans trois jours au plus tard votre frère recevra votre lettre. J'en chargerai un jeune garçon de Blidah, neveu d'un de mes co-religionnaires, qui va plusieurs fois la semaine vendre des approvisionnements au camp du lac. Ecrivez, je viendrai prendre votre lettre à la fin de la soirée.

Il se retira en me laissant surprise et inquiète; il ne portait plus, je vous l'ai dit, le même costume que le matin, et un art mystérieux avait tellement modifié ses traits que j'avais hésité quelques temps à le reconnaître.

Le soir, Joséphine voulut monter sur la *sthâh* (terrasse) avec les femmes israélites nos hôtesses; celles-ci lui montrèrent sur la maison voisine une Mauresque assise tristement près d'une négresse et portant sur sa poitrine une miniature. Un regard suffit à Joséphine pour la reconnaître. C'était bien le portrait du colonel! Cette femme ne se trouvait séparée de nous que par le rebord de la sthâh, et la lune brillait de tout son éclat. Pas un doute ne pouvait rester à votre sœur, qui rentra dans notre appartement avec une violente fièvre accompagnée de convulsions. Ce fut alors qu'elle vous écrivit le billet que vous avez reçu et que dans mon désespoir j'y ajoutai quelques lignes pour hâter votre retour. Hélas! c'en était fait, je crois, de votre sœur, et Dieu, j'en suis encore convaincue aujour-

d'hui, allait la rappeler à lui, quand le juif revint pour prendre notre lettre.

— Cette jeune fille va mourir, me dit-il, si des secours prompts et que seul je connais ne la sauvent point à l'instant. Avez-vous confiance en moi ?

— Arrachez-la au tombeau, et je vous bénirai comme un bienfaiteur, répondis-je en tombant à ses pieds.

Sans me répondre, il s'approcha de Joséphine, examina son front, interrogea sa respiration et consulta le mouvement de son pouls. Il tira ensuite de son sein un fiole contenant une liqueur noirâtre, en versa quelques gouttes sur les lèvres desséchées de la

mourante. prit un livre, en parcourut les feuillets pendant une heure, et humecta de nouveau la bouche de Joséphine avc le contenu de la fiole. Il s'avança ensuite sur le seuil de la chambre et frappa dans ses mains. Un jeune homme s'approcha de l'inconnu, en reçut quelques ordres donnés en langue mauresque, prit la lettre qui vous était destinée et disparut. Celui qui s'était érigé en médecin près de Joséphine rentra, déploya sur la table une longue trousse, brodée en or, et dans les poches de laquelle se trouvaient disposés un grand nombre de petits flacons en cristal. Il prépara une potion, la fit boire par cuillerées à Joséphine, qui déjà semblait moins agitée, et me dit, après avoir étudié pendant une heure environ l'effet de sa panacée :

— La voilà sauvée! la fièvre est vaincue, le système nerveux a repris son calme. Rien ne troublera plus le sommeil de la malade jusqu'au point du jour. Demain, dès qu'elle ouvrira les yeux, vous lui ferez boire la liqueur contenue dans ce flacon, et vous lui direz que tout espoir dans sa destinée n'est pas perdu pour elle. Je puis guérir l'âme comme j'ai guéri le corps. Dame Chebabi a été bavarde et imprudente, continua-t-il en voyant ma surprise; elle a douloureusement frappé votre nièce en lui apprenant l'amour du colonel pour une autre femme. Je sais comment ramener l'infidèle à la sœur de mon ami.

Je voulus lui adresser des questions; il ne répondit plus que d'une manière évasive en

me parlant des soins à donner à Joséphine et des précautions dont il fallait l'entourer.

Depuis ce temps, notre chère malade semble renaître à la vie, malgré ses chagrins et ses découragements. J'avais voulu vous écrire pour vous annoncer cette bonne nouvelle et vous rassurer sur les inquiétudes que notre lettre avait dû vous causer. Je ne sais pour quels motifs l'inconnu ne me l'a permis que ce matin. Jusque-là il m'avait toujours répondu d'un air soucieux : Votre neveu ne peut recevoir maintenant vos lettres. Ce matin, après avoir fait à votre sœur sa visite quotidienne de médecin, il m'a dit :

— Ecrivez à votre neveu ce soir : un

ami sûr partira pour lui remettre votre lettre.

Pendant cette longue conversation avec son neveu, mademoiselle Lefébure s'était souvent interrompue pour aller s'assurer que Josephine n'était point encore éveillée.

— Elle dort ainsi la plus grande partie de la journée, grâce aux potions de son mystérieux sauveur.

Pendant le sommeil, dit-il, le corps se repose et surtout le cerveau ne pense pas. Le mal de cette enfant siége dans la pensée. Plus nous la réduirons à l'inaction, moins la souffrance pourra continuer son œuvre destructive.

La voix de Joséphine ne tarda point à se faire entendre; mademoiselle Lefébure s'empressa d'aller préparer avec précaution sa nièce à une entrevue avec Charles.

Lorsque le frère et la sœur se trouvèrent l'un devant l'autre, tous les deux, pâles et flétris par la maladie, tous les deux brisés par le malheur, il ne purent que s'embrasser en silence.

— Ma sœur, ma sœur, je te vengerai! s'écria Charles, lorsque les sanglots cessèrent d'entrecouper sa voix.

— Me venger! mon frère, interrompit-elle; hélas! tu viens de m'apporter le seul genre de douleur qui me manquait encore : Me

venger ! tuer l'homme pour lequel je donnerais ma vie et mon bonheur ! O mon frère ! mon frère, voudrais-tu que je désirasse ne point t'avoir revu, ne point t'avoir appelé à mon aide ! Au lieu de me frapper d'un coup mortel, soutiens-moi ; il faut que tu me le jures, par notre père mort au champ d'honneur ; par notre pieuse mère qui nous nous voit et nous entend dans le ciel.

— Je te le promets, je te le jure, dit-il en voyant l'agitation de Joséphine ; j'ai dit des paroles insensées : ma sœur, calme-toi !

Elle attacha sur lui, avec anxiété, ses yeux agrandis encore par la maladie.

— Jure-le par le souvenir de notre mère, insista-t-elle.

— N'associons point ce qui est saint avec ce qui ne doit exciter que le mépris, interrompit-il avec sévérité.

Il voulut ensuite détourner l'entretien et le ramener vers des pensées moins funestes; mais le nom du colonel revenait toujours sur les lèvres du jeune homme, et toujours il faisait plisser son front d'une manière sinistre. Rien ne calma son indignation et son trouble jusqu'à l'arrivée du juif.

Ce dernier entra sans bruit et sans que personne s'aperçût de son arrivée, effleurant avec précaution de ses pieds nus le tapis de

Smyrne qui couvrait les dalles de la ghorfa : Charles hésita un instant à reconnaître son ancien compagnon de voyage dans l'homme jeune encore que drapaient, non sans majesté, les plis longs et soyeux d'un burnous de grande valeur.

Il adressa à Charles un geste qui tenait à la fois du seleme oriental et du salut français, alla s'asseoir près du lit de Joséphine, et, avec l'autorité que prend un médecin chez son malade.

— Vous avez failli détruire, dit-il les résultats que la misérieode divine et ma faible science ont obtenus au prix de tant d'efforts. Au lieu d'apporter des consolations à votre sœur, vous lui avez ramené le désespoir.

Soyez sans crainte, ma fille, ajouta-t-il en prenant dans ses mains les mains amaigries de Joséphine. Je vous ai promis que l'avenir — et un avenir qui n'est pas trop loin, je l'espère — vous réservait encore de longs jours de bonheur. Je compte que ma science de nécromancien ne me fera pas plus défaut que ne me l'a fait ma science de médécin.

— Comment vous prouver ma reconnaissance ?

— En vous abandonnant sans réserve à mes conseils, où plutôt en me laissant agir sans chercher à m'entraver. Maintenant voici l'heure du repas de la famille : on n'attend plus que vous pour se mettre à table; les di-

gnes et pieuses israélites qui sont à la fois vos hôtesses et vos amies seront joyeusement surprises de vous voir prendre place, ce soir, à leurs côtés. Quand à vous, monsieur Charles Lefébure, tandis que votre sœur va se préparer, avec l'aide de sa tante, à descendre dans la salle à manger, si vous le permettez nous allons passer dans la menza. Grâce à la position isolée de cette chambre de la terrasse, nous y pourrons causer sans courir le risque de nous voir interrompus.

Charles suivit en silence El Ihoudi; celui-ci ferma soigneusement la porte, s'assit à la manière orientale sur un coussin, et regardant fixément son compagnon :

— Que comptez-vous faire? lui demanda-t-il.

— Partir sur-le-champ et aller demander raison au lâche qui a déshonoré ma sœur.

— M. d'Outrepont est colonel et vous êtes officier subalterne; vous ne pouvez vous battre avec lui.

— Je saurai bien l'y obliger! s'écria Charles, les traits bouleversés par la colère.

— En supposant que la chose fût possible, et je le nie, quel serait le résultat d'un duel semblable? la mort du colonel ou la vôtre? Dans le premier cas, votre sœur resterait sans protecteur, et une barrière funeste la séparerait à jamais de l'homme qu'elle aime. Prenez l'autre hypothèse, votre sœur verrait toujours avec horreur sur vos mains les traces du

sang de son fiancé. Elle en mourrait ou elle en deviendrait folle.

Charles se leva brusquement :

— Taisez-vous, taisez-vous! dit-il avec rage. Vous ne savez donc pas que ma sœur est déshonorée! aveuglée par une confiance insensée pour un misérable, on l'a vue s'installer dans un appartement qu'avait meublé publiquement le colonel; aux yeux du monde elle est la maîtresse de cet homme!... oui! une fille entretenue!

— Je ne connais point ce qu'en France on appelle le monde, répliqua froidement le juif; tout ce que je sais, c'est que votre sœur aime

le colonel. Ce dernier a sans doute envers elle des torts graves, mais peut-être moins sérieux que vous ne les supposez.

— Vous ne savez donc point qu'une Mauresque habite la tente de M. d'Outrepont, et qu'il affiche impudemment son amour pour elle, en face de tout le camp placé sous ses ordres.

— Je le sais, et je sais beaucoup d'autres choses que vous apprendrez quand il en sera temps.

— Toujours des mystères! toujours des réticences! Vous venez m'imposer vos conseils, et je ne sais même pas votre véritable nom! interrompit Charles avec violence.

— Qu'importe mon nom, reprit le juif avec impassibilité. Vous étiez en péril de mort et je vous ai sauvé... J'ai recueilli votre sœur, arrivée sans protection, au milieu d'Alger... Elle allait succomber au désespoir, j'ai guéri le corps et je consolerai l'âme. Enfin je vous ai fait parvenir la lettre qui vous apprenait l'arrivée de votre sœur en Afrique... Et voici que je veux vous empêcher de vous perdre et de perdre une jeune fille... Tout cela ne doit en effet donner aucune confiance. Puisqu'un nom vous en inspirera davantage, quel nom voulez-vous que je prenne? Salomon ou Samuel? Daniel ou David? Mathieu ou Jean? Choisissez? Vérité ou mensonge, qui saura vous les faire distinguer?

— Pardonnez-moi, je suis un insensé; vous

avez raison !... Vous avez raison Les services que vous m'avez rendus sont immenses ; achevez votre œuvre en me donnant les moyens de faire repartir ma sœur demain pour la France. Quant à moi, je compte me mettre en route à l'instant même pour le camp du lac Halloula.

— Voici qui peut s'appeler une résolution sage, et pleine de prévoyance! Que feront votre sœur et votre tante en France ? Elles ont épuisé leurs dernières ressources pour venir vous demander protection en Algérie, et vous n'avez qu'une pensée : retourner en toute hâte au camp. Qui vous y pousse? la soif de vous venger ? Belle vengeance! qui réduit votre sœur et votre tante à la mendicité sur une terre étrangère.

— Taisez-vous! taisez-vous! chacune de vos paroles m'exaspère et me rend fou.

— Les médecins arabes ont souvent recours au fer rouge pour cautériser des plaies mortelles, je les imite. Vous êtes trop malade d'esprit et de corps pour que je vous abandonne à vous-même; prenez ici quelques jours de repos et de calme. Promettez-le moi, et si vous vous sentez du remords à me faire cette promesse, descendez à la salle à manger, vous y trouverez mademoiselle Véronique Delsarte, une des nouvelles amies de votre sœur.

En achevant ces mots, le juif s'enveloppa des plis de son burnous et laissa seul Charles, dont une légère rougeur avait coloré le pâle visage au nom de Véronique.

Ici le livre doit changer de titre et prendre le nom du KHALIFA, car le Khalifa-Sidi-Mohammed-el-Apchi en devient l'un des principaux personnages.

Puissiez-vous, ami lecteur, attendre avec *l'esguillon* de la *curiosité*, comme dit Montaigne, la seconde série de cette histoire, écrite jour par jour en Algérie, parmi les hommes et en face des lieux que l'auteur peint et décrit.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME D'EL IHOUDI.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME D'EL IHOUDI.

Melun. — Imprimerie de Desrues

